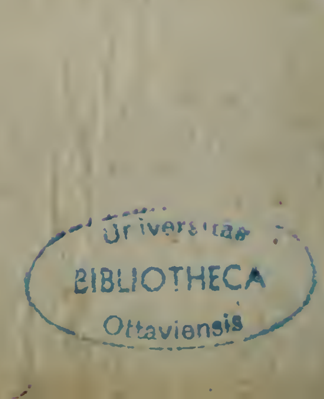




11

Deux (...)

mil sept cent vingt ...

... de ...

Leclerc

LES OEUVRES POSTUMES DE MONSIEUR DE LA FONTAINE.

L. C. Jeannel 185



A PARIS,

Chez GUILLAUME DELUYNE, Libraire Juré au Palais dans la Salle des Merciers, à la Justice.

M. D. C. XCVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY

Cette épître est très joliment tournée
Mme Ulrich était une gaillarde femme



A MONSIEUR

MONSIEUR LE MARQUIS

DE SABLE'.



ONSIEUR,

Une infinité de raisons m'obligent à vous dédier les Oeuvres Postumes de Monsieur de la Fontaine. Elles vous appartiennent par la consideration qu'il a toûjours euë pour vous, par l'amitié que vous avez euë pour lui pendant sa vie, par l'estime que vous lui conservez aprés sa mort.

Je diray de plus, MONSIEUR, que la facilité & l'agrément que vous avez à conter, quand vous voulez vous en donner le plaisir, & qui font croire à tous ceux qui ont l'honneur de vous entendre, que vous avez partagé avec feu Monsieur de la Fontaine, cet esprit & ces manieres naturelles & inimitables qui le feront toûjours admirer, vous donnent un veritable droit sur tout ce qu'il a fait. Il est juste que les Ouvrages d'un des plus beaux Génies de nostre siecle, soient mis sous la protection d'une Personne qui ait l'esprit assez penetrant pour en découvrir toutes les beautez; assez solide pour les défendre contre les injustes critiques que

le merite ne manque jamais de s'attirer. A qui pourrois-je m'adresser mieux qu'à vous pour cela, MONSIEUR? Sans parler de cette vivacité surprenante qui vous fait, quand il vous plaist, renfermer dans un mot plus d'esprit & de raison que n'en contiennent quelquefois de longs Ouvrages, vous avez un goust seur, & vous ne faites point de jugement qui ne soit aussi-tost une decision dans le public. On pourroit vous donner des louanges sur un nombre infini de belles qualitez que vous possedez, mais vôtre sage modestie ne voudroit pas les entendre. Vous refusez, comme ces illustres Romains, le Triomphe. Je ne vous exposeray donc pas plus

long-temps aux importunitez d'une Epistre Dedicatoire. Celle-cy sera des plus courtes, & par consequent des moins ennuyeuses. Il n'appartient qu'aux Muses de faire dignement l'Eloge de vostre merite. Que je serois heureuse, si quelque jour elles vouloient bien me le dicter! En attendant cette grace, accordez-moy celle d'agréer un débris du plus parfait Esprit qui se soit fait admirer, & souffrez-moy l'honneur de me dire,

MONSIEUR,

Vostre tres humble & tres-obeissante servante.

ULRICH.



PREFACE.

QUELQUE ſatisfaction que le public doive recevoir du preſent que je lui fais aujourd'huy, je n'en demande aucune reconnoiſſance. Il eſt heureux de lui plaire, encore plus glorieux de meriter ſon eſtime; mais ce n'a pas eſté mon but dans un petit travail, où

je n'ay contribué que de mes ſoins. Je n'ay ſongé uniquement qu'à ſacrifier aux Manes de l'Illuſtre Monſieur de la Fontaine, l'étroite amitié dont il m'a honorée pendant les dernieres années de ſa vie, & toutes les marques de diſtinction que j'en ay reçûës meritoient bien que je ne laiſſaſſe pas dans l'oubli les reſtes precieux qu'il avoit bien voulu me confier. C'euſt eſté inutilement que je m'en ſerois repoſée ſur autruy. Ceux qui ſe trouvoient indiſpenſablement obligez d'en faire l'é-

loge aprés ſa mort, y ont employé des reſerves, qu'on auroit pû ſoupçonner de jalouſie, & d'un deſſein d'en diminuer la gloire, plûtoſt que de celui de l'élever au rang, que meritoit un caractere auſſi rare & auſſi original que le ſien. L'Auteur de la Guerre des Poëtes anciens & des modernes, qui nous a parlé depuis quelque temps avec aſſez de gouſt, ou peut-eſtre d'érudition, du fort & du foible, de ce que nous avons d'eux, n'a pas daigné lui donner la moindre place; ſoit qu'il ſe trou-

vaſt embarraſsé d'une deciſion auſſi delicate, ſoit par quelque autre conſideration, qui n'eſt pas venuë juſques à moy. Quoy qu'il en puiſſe eſtre, je ne me plains de perſonne pour mon Amy, perſuadée comme je dois l'eſtre, qu'il n'appartient qu'à ſes ſeuls Ouvrages d'en conſacrer dignement la memoire.



PORTRAIT
DE MONSIEUR
DE LA FONTAINE

*PAR M. ***.*

VOUS me demandez le Portrait de Monſieur de la Fontaine, & vous me le demandez, Madame, avec autant d'inſtance que ſi je pouvois vous refuſer quelque choſe. Cependant les obligations que je vous ay, ſont d'une nature qu'elles ne me permettent pas de vous deſobéir en quoy que ce ſoit. Tout ce que je ſouhaiterois au-

jourd'huy, ce ſeroit de vous faire une peinture de mon Ami, ſi fidelle & ſi animée, que je ne vous laiſſaſſe plus le regret de n'en avoir pas connu l'original.

Je dois d'abord ôter de vôtre eſprit la mauvaiſe impreſſion que pourroit y avoir laiſſée la lecture d'un Portrait que l'on a fait de M. de la Fontaine, & que vous avez trouvé parmi quantité d'autres, & vous dire que quoiqu'il rende juſtice aux Ouvrages de cet excellent Auteur, il ne la rend pas de même à ſa perſonne.

On peut dire que celui qui l'a fait, a pluſtoſt ſongé à faire un beau contraſte en oppoſant la difference qui ſe trouvoit à

ce qu'il pretendoit, entre les Ouvrages & la Personne d'un même homme, qu'à faire un Portrait qui ressemblast. On voit qu'il n'a pas assez étudié son sujet. Il semble même qu'il s'y soit copié traits pour traits, & qu'il ait trouvé dans lui-même toute la grossierté & toute la stupidité qu'il donne si genereusement à la personne de M. de la Fontaine. Il faut pourtant avouër que celle de cet Auteur fameux ne prevenoit pas beaucoup en sa faveur. Il estoit semblable à ces vases simples & sans ornemens, qui renferment au dedans des tresors infinis. Il se negligeoit, estoit toûjours habillé tres-simplement, avoit

dans le viſage un air groſſier ; mais cependant dés qu'on le regardoit un peu attentivement, on trouvoit de l'eſprit dans ſes yeux ; & une certaine vivacité que l'âge même n'avoit pû éteindre, faiſoit voir qu'il n'étoit rien moins que ce qu'il paroiſſoit.

Il eſt vrai auſſi qu'avec des gens qu'il ne connoiſſoit point, ou qui ne lui convenoient pas, il eſtoit triſte & reveur, & que même à l'entrée d'une converſation avec des perſonnes qui lui plaiſoient il eſtoit froid quelquefois : mais dés que la converſation commençoit à l'intereſſer, & qu'il prenoit party dans la diſpute, ce n'eſtoit plus cet homme reveur, c'eſtoit un

homme qui parloit beaucoup & bien, qui citoit les Anciens, & qui leur donnoit de nouveaux agrémens. C'eſtoit un Philoſophe, mais un Philoſophe galant; en un mot c'eſtoit la Fontaine, & la Fontaine tel qu'il eſt dans ſes Livres.

Il eſtoit encore tres-aimable parmi les plaiſirs de la Table. Il les augmentoit ordinairement par ſon enjouement & par ſes bons mots, & il a toûjours paſſé avec raiſon pour un tres-charmant Convive.

Si celui qui a fait ſon Portrait l'avoit vû dans ces occaſions, il ſe ſeroit abſolument dédit de tout ce qu'il avance de ſa fauſſe ſtupidité. Il n'auroit

point écrit que M. de la Fontaine ne pouvoit pas dire ce qu'il venoit de voir. Il auroit avoué au contraire que le commerce de cet aimable homme faiſoit autant de plaiſir que la lecture de ſes Livres.

Auſſi tous ceux qui aiment ſes Ouvrages (& qui eſt-ce qui ne les aime pas?) aimoient auſſi ſa perſonne. Il eſtoit admis chez tout ce qu'il y a de meilleur en France. Tout le monde le deſiroit ; & ſi je voulois citer toutes les illuſtres perſonnes & tous les eſprits ſuperieurs qui avoient de l'empreſſement pour ſa converſation, il faudroit que je fiſſe la liſte de toute la Cour.

Je ne pretens pas neanmoins

ſauver ſes diſtractions, j'avouë qu'il en a eu ; mais ſi c'eſt le foible d'un grand genie & d'un grand Poëte, à qui les doit-on plûtoſt pardonner qu'à celui-cy?

Voila, Madame, tout ce que je puis vous aprendre de la perſonne de mon Ami. Vous voulez encore que je vous diſe mon ſentiment ſur ſes Ouvrages. Je devrois m'en exempter puiſque perſonne n'en connoît mieux toutes les beautez que vous ; mais encore une fois je ne ſçay point l'art de vous deſobéir. Voici en deux mots ce que j'en penſe.

Les Fables de M. de la Fontaine ſont des Chefs-d'œuvres, & je ne ſcai ſi celles de Phedre

qu'on cite comme des modeles achevez, ne cedent point à celles de noſtre Auteur. Il y a plus dans l'un de cette ſimplicité que les Anciens aimoient tant ; il y a plus dans l'autre de cette naïveté qui fait plaiſir. L'un eſt plus poli, l'autre plus enjoué ; celui-cy a plus d'eſprit, & trouve le ſecret de le cacher ſous la même ſimplicité. Sa Morale eſt plus étenduë & plus diverſifiée. Il eſt auſſi naturel que Phedre, & beaucoup plus divertiſſant.

Pour ſes Contes, je ne trouve perſonne qui puiſſe entrer en parallele avec lui ; il eſt abſolument inimitable. Quels recits veritablement charmans ! Quelles beautez ! Quelles deſcrip-

tions heureuſes! Quelle Morale fine & galante! Tout y coule de ſource. Leur lecture fait ſentir à l'ame un plaiſir qu'on ne peut décrire. Mais je ne dois pas tâcher d'en rendre toutes les beautez ſenſibles, il ne faut que les lire & avoir du gouſt.

Dans ſes Elegies, ſes Rondeaux, ſes autres Pieces de Vers & même celles de Proſe, n'eſt-il pas toûjours original par ce caractere naif & enjoué, qui fait aimer ſes Ouvrages? Jamais homme peut-il aller plus loin dans le Lyrique? & n'eſt-il pas un de ces merveilleux genies donnez pour contribuer à la gloire du Siecle de LOUIS LE GRAND?

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy donné à Paris le 16. Decembre 1695. Signé par le Roy en son Conseil, LE PHEVRE; & registré sur le Livre de la Communauté des Libraires le 3. Janvier 1696. il est permis à GUILLAUME DELUYNE Libraire Juré de l'Université de Paris, de faire imprimer, vendre & debiter un Livre intitulé *Les Oeuvres Postumes du Sieur de la Fontaine*, pendant le temps de huit années accomplies, à commencer du jour qu'ils seront achevez d'imprimer pour la premiere fois : & défenses sont faites à qui que ce soit, à peine de quinze cent livres d'amende, de confiscation des Exemplaires, & de tous dépens, dommages & interests ; comme il est plus amplement porté par lesdites Lettres.

Achevé d'imprimer le quinziéme Mars mille six cent quatre-vingt seize.

Et ledit Sieur GUILLAUME DELUYNE a fait part du present Privilege au Sieur Jean Poyer suivant l'accord fait entre eux.

Lss Exemplaires ont esté fournis.

TABLE
DES OEUVRES POSTUMES DE M. DE LA FONTAINE.

FIN.



OEUVRES POSTUMES
DE MONSIEUR
DE LA FONTAINE.

Comparaiſon d'ALEXANDRE, de CESAR, & de Monſieur LE PRINCE.

A MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTY.

SANS une indiſpoſition qui me retient, j'aurois eſté à Chantilly pour m'acquitter de mes tres-humbles devoirs

envers Vôtre Alteſſe Sereniſſime. Ce que je puis faire à Paris, eſt de chercher dans les Ouvrages des Anciens & parmi les nôtres, quelque choſe qui vous puiſſe plaire, & qui merite d'entrer dans les conteſtations de Monſieur le Prince. Elles ſont fort vives, & font honneur aux ſujets qu'elles veulent bien agiter. Il n'ignore rien non plus que vous. Il aime extrêmement la diſpute, & n'a jamais tant d'eſprit que quand il a tort. Autrefois la fortune ne l'auroit pas bien ſervi, ſi elle ne lui avoit oppoſé des ennemis en nombre ſuperieur, & des difficultés preſque inſurmontables. Aujourd'hui il n'eſt point plus content que

lors qu'on le peut combattre avec une foule d'autorités, de raiſonnemens, & d'exemples ; c'eſt là qu'il triomphe. Il prend la victoire & la raiſon à la gorge pour les mettre de ſon coſté. Voilà l'homme le plus extraordinaire qui ait jamais merité d'eſtre mis au nombre des Dieux. Vous voulez bien, Monſeigneur, que je me ſerve pour un peu de temps de ces termes. Ils ſont d'une langue qui convient merveilleuſement bien à tout ce qui regarde Monſieur le Prince. On prepare ſon apotheoſe au Parnaſſe ; mais comme il n'eſt nullement à propos de ſe hâter de mourir pour ſe voir bientoſt placé dans le rang

des immortels, Monsieur le Prince laissera passer encore un nombre d'années avant le temps de sa Deification ; car de son vivant il auroit de la peine à y consentir. C'est proprement de lui qu'on peut dire.

Cui si male palpêre, recalcitrat
undique tutus.

Si faut-il que je le mette en parallele avec quelque Cesar ou quelque Alexandre. Je ne seray pas le premier qui aura tenté un pareil dessein ; c'est à moy de lui donner une forme toute nouvelle. Il ne sera pas dit que M. le P me liera la langue comme il a lié les bras à des millions d'hommes. Je pourrois aussi le

comparer à Achille. Une ferme resolution de ne point ceder, l'amour des combats, la valeur y sont tout entiers des deux côtés. Ils se ressembloient assez quand M. le P. étoit jeune ; à present l'épithete de Pied-leger feroit clocher quelque peu la comparaison. Puis j'ay reservé le caractere d'Achille pour V. A. S. & je crois qu'en temps & lieu l'opiniâtreté, & la vehemence ne vous manqueront non plus qu'à ce Grec ; non plus qu'à vôtre Oncle, si vous voulez. Je me restrains donc à Cesar, & à Alexandre : mais pour les mieux comparer à M. le P. il faut que je les compare auparavant l'un à l'autre.

Il y a des gens qui ont trouvé quelque chose de surnaturel & de divin dans Alexandre. Je suis bien de leur avis ; car sans recourir aux Fables que l'on a crû estre obligé de chercher touchant le secret de sa naissance, afin de justifier une telle opinion, je vois un enfant qui n'a rien que d'homme, ou pour mieux dire, de jeune Dieu. Il ne veut pas envoyer aux Jeux Olimpiques, & dédaigne de remporter un honneur que celebroient tous les Poëtes, & que recherchoient des Rois mêmes.

Il ne faisoit guere plus d'état de la puissance de son Pere, ni de la sagesse de ses conseils, quoique ce Pere fût habile hom-

me, & qu'il entendît à merveille ſes intereſts. Cependant ſon fils ſe moquoit de lui. Ne vous ſemble-t'il pas, Monſeigneur, que vous voyez Jupiter qui fait croire à Saturne que c'eſt un vieux Radoteur, & qui le chaſſe du Ciel ? Alexandre enſuite ſe propoſe de détruire le Roy de Perſe avec trente mille hommes de pied ſeulement, & cinq mille hommes de cheval, quarante mille écus pour tout fond. Il ne faiſoit pourtant point ces choſes en étourdi, & étoit tres-bien inſtruit des difficultez de cette entrepriſe, des fatigues, & des perils qu'il lui faudroit eſſuyer, & de mille obſtacles preſque invincibles ; le tout

pour la gloire, & principalement pour estre loüé des Atheniens. Il le dit lui-même au passage d'une riviere. *O Atheniens, pourriez-vous bien croire combien de travaux j'endure pour estre loüé de vous?* Et puis, que M. le P. aille condamner l'amour des loüanges. Je sçay ce qu'il me dira : on ne les apréte plus aussi bien qu'on faisoit alors. En effet les batailles qu'il a gagnées & tous ses autres exploits nous ont fourni une matiere assez ample. L'avons-nous loüé comme les Atheniens auroient fait? Que Cesar aussi n'ait esté plus ambitieux en sa plus grande jeunesse, on le peut juger par ses premieres demarches. Elles ten-

doient toutes à broüiller l'Etat, à ſe rendre Chef de parti, à ſe faire des amis de toutes ſortes de gens, juſqu'à les ſervir dans leurs paſſions & dans leurs débauches. Il euſt mieux aimé eſtre le premier dans un petit village, que d'eſtre le ſecond à Rome. Je ne dis cela qu'aprés lui; & ce fut ſans exagerer, & de l'abondance du cœur qu'il le dit. S'il eut tort, ou s'il eut raiſon, j'en fais juge M. le P. Pour proceder avec ordre dans mon Ouvrage, je conſidereray premierement l'adoleſcence de ces Heros, puis le temps de leurs expeditions militaires, & enfin les dernieres années de leur vie.

J'ay déja parlé de l'adolescence de Cesar, & de celle d'Alexandre, & j'ay particulierement attribué à ce dernier le surnaturel & le divin, c'est à dire le merveilleux. Mais comment appellera-t'on ce trait-cy, qui est de Cesar ? En sa plus grande jeunesse il fut pris par des Corsaires. Tant qu'il demeura leur prisonnier, il leur parla comme s'il eût été leur maître. Il les menaça de les faire pendre; au moindre bruit qu'ils faisoient, il leur envoyoit dire qu'ils se teussent, & ne l'empêchassent point de dormir. Ils lui demanderent douze mille écus de rançon, il leur en donna trente mille, & estant sorti

de leurs mains, il défit leur flotte, se saisit d'eux, & les fit pendre en effet. Il y a plus de merveilleux en cela qu'en aucune chose qu'Alexandre ait faite jusqu'à l'âge de vingt ans. Je ne sçaurois toutefois m'empêcher de reconnoître en la jeunesse de ce Prince & dans son enfance même, ce surnaturel & ce divin qui l'eût fait tirer du nombre des hommes, sans en excepter Cesar ni M. le P. en quoy si on y veut prendre garde, je donne plus de loüange à ceux-cy; car quelle merveille y a-t'il que la fortune & l'opinion des hommes ayant resolu d'en mettre un au-dessus de tous les autres, il profite de ces faveurs, & y

contribuë du sien ? Mais de parvenir sans ces avantages aux dégrez de gloire, où Cesar & M. le P. sont parvenus, c'est ce que j'admire & plus encore en M. le P. que dans le Romain. Il y a plus loin de l'état où M. le P. s'est veu dans sa premiere jeunesse, il y a, dis-je, plus loin de cet état à la Bataille de Rocroy, & de la Bataille de Rocroy à celle de Lens, que de la reputation où étoit Cesar, quand il commença d'avoir une puissante cabale, & d'estre suspect aux Romains, à la charge de Dictateur.

Pour comparer ces trois Personnages selon l'ordre que je me suis imposé, ils ont fait voir

au ſortir de leur enfance beaucoup de vivacité, de hardieſſe, & d'eſprit; mais M. le P. n'ayant eu aucune occaſion d'éclater avant la Bataille de Rocroy, quiconque écrira ſa vie (plût à Dieu qu'il m'en crût capable) quiconque, dis-je, écrira ſa vie, ne la commencera que par cet endroit; & ainſi les Competiteurs que je lui donne l'emporteront à l'égard du premier temps. Ce que je trouve de ſingulier, c'eſt que tous trois ont eu du ſçavoir, & que la lecture les a occupez plus qu'elle n'a coûtume de faire de gens de leur ſorte Outre le ſçavoir, Ceſar eut de l'éloquence. Alexandre, & M. le P. ſe ſont peu

souciez de porter cet avantage aussi haut que Jules Cesar a fait. Alexandre l'a méprisé, lui qui avoit Aristote pour Precepteur, & qui estoit fils d'un Pere fort eloquent. Il vouloit tout emporter de force, & eust crû se faire tort s'il se fust servi d'insinuations; mais je crains fort que M. le P. ne tienne un peu de lui de ce côté-là. Cependant il est toûjours beau de pouvoir regner sur les esprits: cette sorte de domination n'est au dessous d'aucun Prince, quelque grand qu'il soit. Je ne veux pas dire qu'Alexandre ni M. le P. ayent entierement negligé le soin des paroles. Je dis sans plus qu'ils ne les ont pas considerées com-

me un ornement en la perſonne d'aucun Heros. En un mot je dis que ſelon toutes les diſpoſitions du monde, il n'a tenu qu'à Alexandre d'eſtre éloquent, & il n'a pas voulu l'eſtre. Il ſe peut faire que la jalouſie d'Ariſtote contre les habiles gens de ſon tems, ou plûtoſt les harangues des Orateurs contre Philippe, & contre Alexandre même, ayent rendu cet Art odieux à ce jeune Prince. Jules Ceſar n'a nullement negligé cette partie. C'eſt par-là qu'il s'eſt rendu recommandable avant que d'avoir acquis aucune reputation par les armes, & ceux qui s'appliqueront à la lecture de ſes Commentaires, s'étonneront

qu'il ait cultivé sa langue avec tant de soin. On dit qu'il en a composé des Livres: c'est peut-estre pousser trop loin une semblable occupation. Je diray par parenthese, que Jules Cesar a écrit ses Commentaires, comme si c'étoit un autre que lui qui les eust êcrits, & qu'il n'eût pas raconté ses propres guerres; plus loüable encore que Thucidide, qui ne laisse découvrir à personne s'il est d'Athenes ou s'il est de Lacedemone; car il est plus mal-aisé de cacher l'amour que l'on a pour soy, que celui que l'on a pour sa Patrie. Les Memoires de * * * & ceux de M. de Bassompierre, sont bien eloignés du caractere de ceux de Jules Cesar

Cesar. Enfin ce Romain a excellé en trois choses principales, la Politique, l'Art militaire, & l'Art de bien dire. Il a même plaidé des causes. Cela ne lui étoit pas plus séant qu'à nostre Hercule Gaulois, de se servir du discours aussi bien que d'une massüe. On le peint avec des chaînes qui lui sortent de la bouche, comme s'il eût entrainé les hommes par ses paroles. C'est un équipage qui m'a étonné plus d'une fois, & si V. A. y veut faire reflexion, je crois qu'Elle s'en étonnera aussi. Je ne me serois jamais avisé de proposer à l'éloquence un Dieu comme Hercule, & encore moins un Gaulois. Ce sont des disconve-

nances qui me donnent envie de chercher ce qui en est répandu dans les Livres.

Pour revenir à mon parallele, le merveilleux d'Alexandre dans sa jeunesse, n'exclut pas celui de Cesar, & encore moins celui de M. le P. lequel je fais consister en ce que d'abord le talent qu'il a pour la guerre, s'est fait connoître. Les habiles gens de ce mêtier, à voir comme il s'y prenoit, ont jugé par là de ce qu'il a fait depuis; je l'ay oüi dire à quelqu'un d'eux, & plus d'une fois. Je laisseray pourtant Alexandre en possession du privilege que tout le monde lui attribue, car d'entreprendre à vingt ans la Conqueste de l'Asie, avec

auſſi peu de Troupes qu'il en avoit, & ne vouloir démordre d'aucune choſe, cela reſſemble aſſez à Achille ; auſſi ſe propoſoit-il de l'imiter. Ceſar heſita beaucoup davantage dans l'entrepriſe de ſe rendre Maître de Rome, quoi qu'il diſpoſaſt de quantité d'excellentes Troupes, qu'elles lui fuſſent affectionnées à un point qu'il en pouvoit tout attendre, & qu'il eût déja gagné un nombre infini de batailles. Il fit des propoſitions d'accommodement, ayant un parti formé, & ſçachant qu'au bruit de ſa marche chacun s'enfuyoit de Rome. Alexandre dénué de ces avantages, n'eût pas marchandé pour paſſer le Rubicon, & c'eſt

en partie cette hardiesse qui lui a fait attribuer le surnaturel & le merveilleux. Cette qualité n'éclate pas moins dans les premieres actions de M. le P. Veritablement il s'est rencontré des occasions où il n'a pas tant donné à la fortune, que le Prince de Macedoine. Celui-cy a entrepris beaucoup de choses qui sembloient audessus de son pouvoir, & en est venu à bout, & M. le P. est loüable de n'avoir pas toûjours entrepris tout ce qu'il pouvoit. Je ne parle point des occasions particulieres que la guerre lui a fournies; comme il n'en estoit pas toûjours le maître, on n'a rien à lui imputer sur ce sujet. A l'égard de ses

deux rivaux, il ſeroit à ſouhaiter que leurs projets euſſent eſté auſſi legitimes qu'ils out été bien conduits. Alexandre avoit un pretexte aſſez honneſte quand il paſſa dans la Perſe. Il vouloit vanger les Grecs & contenir les Barbares. Mais qui l'obligea de paſſer aux Indes, qu'une ambition inſatiable ? Pourquoi troubler le repos d'une Nation qui ne lui en avoit donné aucun ſujet, & qui faiſoit un meilleur uſage que lui des bien-faits de la nature ? Encore n'a-t'il pas détruit ſa Patrie, ce que l'on reproche à Ceſar. Je m'amuſe icy à balancer le droit & le tort que ces Conquerans ont eu, comme ſi c'étoit de ces choſes

là qu'il s'agit entre des gens de leur caractere. On ne regarde pas s'ils ſont juſtes, on regarde s'ils ſont habiles; c'eſt aſſez même qu'ils ſoient heureux ; on les loüe alors. Quand le ſuccez manque à quelqu'une de leurs entrepriſes, tout le reſte a beau s'y trouver ; le peuple le blâme ſans l'examiner, & les ſages l'examinent à la rigueur. Ces reflexions m'ont écarté du merveilleux que je donne à Alexandre, & dont je ne prive pas les deux autres, enſorte pourtant que je panche un peu plus vers la Macedoine que vers le Romain ; ſauf le jugement que V. A. en fera, car le merveilleux vous eſt familier ; & mille fois plus

connu qu'à nous autres Poëtes, encore que nous nous piquions de l'employer dans nos Poëmes. Si on me demande auquel des trois je prétens donner jusques-là la preference, je dirai que dés l'abord mon intention n'a esté que de prononcer entre ceux qui ne sont plus. On en peut parler comme on veut. Ce sont les gens du monde les plus commodes. Pour les vivans, il faut prendre garde avec eux à ce que l'on dit. Que si par hazard (comme toutes choses peuvent arriver) j'allois mettre M. le P. au dessus des autres, je lui attirerois trop d'envie, & offenserois la delicatesse qu'il a sur le fait des Panegiriques. De le faire

marcher le dernier, il en auroit du dépit. Je ne lui dirai jamais en face, Vous estes plus grand qu'Alexandre ; & lui dirai encore moins, Alexandre doit estre mis au dessus de vous. Le plus seur est de laisser la chose indecise à son égard. Mon avis est donc que la jeunesse d'Alexandre a quelque chose de plus heroique que celle de Jules Cesar. Veritablement si dans les premieres années de celui-ci tout ressembloit à cette hauteur avec laquelle il traita les Corsaires qui l'avoient pris, je lui donnerois le premier rang. Cela n'étant pas, je me laisse emporter au surnaturel que l'on attribue à l'autre.

Il ſe peut faire que dans la ſuite je balanceray davantage. Alexandre agit d'abord pour de plus grands intereſts. Toute la terre y prend part. Il n'eſt pas juſques à l'Ecriture Sainte qui n'en faſſe mention, & qui ne repreſente le monde entier attentif & dans le ſilence devant ce Prince, *In cujus conſpectu terra ſiluit*. Encore aujourd'hui l'Orient eſt rempli du bruit de ſon nom, & de ſes conqueſtes: elles vont fonder des Empires audelà du Gange, tout cela avec une rapidité inconcevable, & comme ſi les Dieux lui euſſent envoyé la ſcience de conquerir. Demoſtene l'avoit apellé Enfant. Il lui fit dire qu'il eſtoit paſsé à

l'adolescence en passant par la Thessalie, & qu'on le trouveroit homme fait devant les murailles d'Athenes. M. le P. ne lui en doit guere pour ce point-là. Il n'y a point non plus de difference entre les premieres & les dernieres années de guerre dans la vie de Jules Cesar. Ceux des Juges qui lui seront favorables dans le different dont il s'agit, diront qu'il estoit aisé à Alexandre de vaincre les Perses, gens effeminez, & ignorans aux combats. S'ils avoient esté aussi bons soldats que les Macedoniens, comme ils estoient vingt contre un, je pense bien que la chose se seroit tournée autrement, mais outre qu'il y avoit

de la hardiesſe à l'entreprendre, il y a auſſi du bon ſens & de la conduite à l'executer. Elle ne s'eſt pas faite d'elle-même. Il a fallu donner trois grandes Batailles dans la Perſe, ſans parler de celles des Indes, plus glorieuſes encore que les autres, & de quantité de combats particuliers à travers un nombre infini de difficultez, de fatigues & de perils. Du coſté de Ceſar, les Batailles ont eſté en plus grand nombre & plus conteſtées, les dangers auſſi frequens, la valeur égale, & l'habileté dans la guerre bien mieux marquée. Tout cela ſe trouve dans M. le P. avec avantage. Ajoûtez-y qu'il a quelquefois commandé

de mauvaiſes Troupes, & que la fortune ne lui a pas toûjours eſté favorable. La Bataille de Lens, la Retraitte de devant Arras, & cent autres choſes de cette ſorte, paſſeront chez tous les ſiecles pour les chefs-d'œuvres de ce métier. Je ne parle point des campemens & des marches, bien qu'en cet article ſeul je trouve de quoy donner à Monſieur le Prince, je n'oſerois dire la preference, encore que j'en ſois tenté, mais la concurrence du moins, & en cela je crois eſtre un loueur modeſte. Une choſe fait pour Alexandre, c'eſt qu'il a formé je ne ſçay combien de Capitaines qui ont tous eſté de veritables Ceſars.

On me dira que par leurs conſeils, & avec leur aſſiſtance, il a executé les merveilles que nous liſons ; mais ſi on y veut bien prendre garde, on confeſſera que toute l'action rouloit ſur lui. Il y a eu des occaſions où on l'a pû accuſer de temerité, & en ce cas là j'auray recours au ſurnaturel. Ce ſeul mot juſtifiera ce qu'il fit en ſe precipitant d'un Rempart dans une Ville, ſans prendre garde s'il eſtoit ſuivi. Les témoignages de valeur qu'il y rendit vont au delà de toute l'imagination, & meritent bien qu'on lui pardonne cette imprudence. La même excuſe juſtifiera je ne ſçay combien de bleſſures qu'il ſe ſeroit

épargnées, s'il avoit voulu. Elle justifiera encore l'envie qu'il a euë de paſser une riviere ſur ſon Ecu faute de ſçavoir nager. Les Heros ſe laiſſent emporter à la chaleur du combat. Cela n'eſt il pas arrivé quelquefois à M. le Prince. Quand la temerité eſt heureuſe, elle met les hommes au nombre des Dieux. On me répondra que celui de qui dépend le ſalut de toute une Armée, ne doit jamais devoir le ſien propre à un bienfait du hazard. Toutes ces choſes-là ont deux faces, auſſi bien que la plus part de celles que nous loüons ou que nous blâmons tous les jours. On peut diſputer de part & d'autre tant qu'on voudra.

Pour en revenir au jugement que j'ay resolu de faire, ce que Cesar executa dans les Gaules n'estoit peut-être pas d'un si grand éclat que la défaite de Darius, & peut-être aussi estoit-il plus difficile, & par consequent plus glorieux; mais dans la Bataille de Pharsale on rencontre tout ce qui peut mettre un homme au suprême degré de la gloire. Les guerres d'Afrique qui l'ont suivie, ne sont guere moins fameuses, & ne meritent pas moins de louanges. Que si on considere le fruit de ces entreprises, se rendre maistre de Rome estoit encore un plus grand évenement que de détruire les Perses; mais c'estoit aussi une chose plus odieuse. Je m'ar-

rête trop de fois à un scrupule que les Conquerans n'ont guere. Ainsi je donnerois volontiers l'avantage à Jules Cesar en ce qui regarde ce second temps ; & si M. le P. vouloit le lui contester, je m'y trouverois si embarrassé que je jetterois au sort, ou aurois recours à quelque oracle. Ne pouriez-vous point m'en servir ? Je vous ay toute ma vie entendu appeller ainsi, & lors même que vous n'estiez qu'un enfant ; & comme on se rapporta à celui de Delphes sur le differend du Trepied qui devoit estre donné au plus Sage, je suis d'avis que vous prononciez entre ces Heros sur la preference qui doit estre donnée au plus grand.

Puiſque je vous ai conſtitué Juge du differend, vous conſidererez, s'il vous plaiſt, en faveur de Monſieur le Prince, comme je l'ai déja dit, (car on ne le peut trop repeter) que la fortune a toûjours mené ſes deux Rivaux par la main, & lui a eſté ſouvent oppoſée; qu'il n'a eſté maiſtre ni de l'argent ni des troupes dont il s'eſt ſervi; qu'il a eu à combatre d'habiles gens & de vaillans hommes, au lieu que les Perſes étoient imbecilles, les Gaulois courageux & forts à la verité, mais ſans experience à la guerre; que Ceſar a eu les meilleures Troupes du monde & les plus affectionnées à leurs Capitaines. Veritablement il a eu auſſi des

Romains en teste, & leur a fait voir qu'il estoit le plus vaillant & le plus habile de tous les Romains. Il y a encore une chose en quoy Alexandre l'emporte sur les deux autres, c'est qu'il a acquis en moins de temps qu'eux cette gloire si éclatante.

Je ne m'arresteray pas davantage sur ce second temps de leur vie : il faut passer au troisiéme, & regarder quel usage ils ont fait de leur gloire & de leur grandeur ; il faut, dis-je, regarder comme leur carrierre s'est achevée. Alexandre a soûtenu jusqu'au bout ce surnaturel & ce divin qui le distingue des autres hommes. Nôtre monde est à la fin trop petit pour le contenir.

On lui dit qu'il y en a d'autres; cela le fait ſoûpirer de ce qu'il n'étoit pas encore le Maiſtre de celui cy. Il n'y a point moins d'excez dans ſa colere que dans les marques de ſon amour. Il tuë ſon Amy, & fait bâtir une Ville à la memoire de ſon Cheval. Il eſt vray que le meurtre de cet Amy ſe peut excuſer. Plutarque fait mention d'un incident qui doit noircir davantage la memoire de ce Prince. C'eſt un manque de parole à certaines Troupes qui s'étoient accommodées avec lui ſous certaines conditions. La débauche, & la flaterie de ſes Courtiſans, ou plûtoſt ſon propre temperament, ne ſont pas ſeulement coupables

de ce qu'il fit pour punir Clitus; on voit en mille autres actions qu'il porte tout dans l'excez. Il fit brûler le Palais des Rois de Perse sur la proposition qu'en avoit faite une Courtisane, & prit cette resolution dans la chaleur d'un repas, sans considerer davantage Persepolis. Quelques-uns de nos debauchez en ont fait autrefois autant à l'Echelle du Temple. Les Provinces entieres sont ses presens. D'un Jardinier il en fait un Roy. Il tâche à se persuader à lui-même qu'il est fils de Jupiter; & contraint par ses soldats de retourner en arriere, & d'abandonner certains pays, il y fait laisser des brides & des mangeoires pour les Che-

vaux beaucoup plus grandes qu'à l'ordinaire, afin de paſſer pour quelque Dieu qui commandoit à des Geans, lui qui eſtoit d'une taille au deſſous de la mediocre; tout cela par une vanité auſſi ridicule qu'eſtoit celle de Neron qui ſe fit tailler en Coloſſe, & ſe crut bien grand quand il eut fait faire de lui une Statuë de cent pieds de haut. Voilà de l'oſtentation & du faux que je pardonne à Neron qui n'avoit point de veritable merite; mais dans Alexandre cela m'étonne. Il eſtoit aſſez terrible d'ailleurs ſans qu'il euſt beſoin de recourir à ces artifices. Sa ſimple Statuë fit fremir aprés ſa mort Caſſander, qui à cet

aspect se souvint de quelle maniere il l'avoit autrefois menacé, & en trembla. Je croirois assez que celle de M. le Prince pouroit produire de ces effets.

Enfin selon l'idée du divin que j'ai d'abord établi, & par laquelle je considere simplement cette qualité comme quelque chose au dessus de l'homme, soit à reprendre soit à loüer, Alexandre y a répondu parfaitement. Que si je veux étendre cette même idée, je trouverai aussi du divin dans la clemence de Jules Cesar. Y a-t'il rien qui approche plus prés des Dieux, que de conserver les hommes? Il ne veut point oster la vie à Brutus, quelque avis que l'on

lui donne que ce Romain conſpirera contre lui. Il pardonne à Ligarius ſur une harangue de Ciceron, comme s'il n'euſt pû reſiſter à l'éloquence de cet Orateur ; car il avoit apporté, dit-il, un Arreſt de mort. Quant à moi, je crois qu'il voulut gratifier l'Avocat & le Criminel, & accompagner ſon bienfait d'une double grace. Pouvoit-il ſe laiſſer ſurprendre à des charmes qui lui eſtoient ſi connus & ſi familiers ? Alexandre s'eſt montré humain en pluſieurs occaſions. Il ne faut que voir comme il traita la mere & la femme de Darius. Je doute fort que Ceſar euſt regardé celle-cy des mêmes yeux. Il ne manque rien à l'hon-

nesteté du Prince de Macedoine. Scipion renvoia, aiant pris Cartage, une jeune & belle Princesse à son fiancé. C'estoit sa Captive, il en eust pû faire ce qu'il eust voulu; mais en la rendant il évitoit une occasion continuelle de succomber, au lieu qu'Alexandre garde Statira dans son Camp, & en la gardant il se fait même un scrupule de la voir, & de donner à Darius le moindre soupçon. Non seulement il a eu de l'humanité, il a aussi eu de la tendresse. Antipater lui aiant écrit une Lettre contre Olimpias, il dit à ceux qui la lui avoient presentée, Antipater ne sçait pas qu'une seule larme de Mere efface dix mille Lettres comme celle-là.

le-là. Qui ne ſçait que M. le P. eſt un Pere à adorer, & outre cela *Patruus Patruiſſimus ?* Je ſerois ſeulement curieux de ſçavoir s'il pleure, & encore plus curieux de le voir en cet état-là : non qu'Achille n'ait pleuré abondamment, & que cela n'arrive aux Heros avec bienſéance. On reproche à Alexandre d'avoir fait mourir Parmenion qui ne trempoit pas dans le crime de ſon fils, & à qui il avoit de grandes obligations ; mais il y eut eu du danger à le laiſſer vivre. C'eſtoit un homme qu'il devoit craindre & pour la capacité & pour la puiſſance. Si Monſieur de Guiſe n'eût point pardonné à Gemare An-

neze, les malheurs qui lui arriverent par la trahiſon de cet homme, ne lui ſeroient peut-être pas arrivez. Quelques gens ont voulu juſtifier cette faute, & ont dit qu'il y avoit de la prudence à uſer d'humanité & de grandeur d'ame en cette rencontre; qu'elle acheva de lui gagner les eſprits; qu'elle fut ſuivie d'acclamations & de loüanges ſur l'heure même; qu'on n'en a pas moins eſtimé ce Prince, tout malheureux qu'il s'eſt veu depuis. Mon ſentiment eſt qu'il devoit pourvoir à ſa gloire de telle ſorte qu'il pourveuſt auſſi à ſa ſeureté & à celle d'un peuple qui l'aimoit tant. J'en reviens à dire que la pluſpart des choſes ont

deux faces. Charles Stuard a empêché de tout ſon pouvoir qu'on n'ait cherché les conſpirations qui ſe faiſoient contre lui. Il ne vouloit point qu'on puniſt les conſpirateurs. Par là il ſe fit aimer, & ne ſe fit pas aſſez craindre.

Quoiqu'il en ſoit, Ceſar euſt pû pardonner à Brutus ſans mettre ſa propre vie en danger. Sa clemence lui nuiſit moins qu'une autre faute qu'il fit. Je tiens celle-cy plus grande que toutes celles du Prince de Macedoine, & d'une conſequence toute autre que de ſe faire apeller Dieu, ce qui déplut aux Macedoniens & aux Perſes. C'eſtoit bien une plus grande ſottiſe à Ceſar de ſe

vouloir faire apeller Roy. Les Romains lui eussent plustôt érigé des Temples qu'ils ne lui eussent laissé prendre le Diadême. Cependant Cromwel est aussi tombé dans cette erreur, tout habile qu'il estoit. Ne suffisoit-il pas à l'un & à l'autre d'avoir l'essentiel de la Royauté sans en affecter aussi les apparences, qui ont pensé perdre Cromwel, & qui ont esté cause de la mort de Jules Cesar? Pauvres gens de courir aprés le nom, quand la chose leur devoit suffire. Si d'ailleurs ils ont abusé de leur fortune, & que par là Alexandre se soit attiré les reproches de Calistene, je dis que le Philosophe eut plus de tort que le Roy.

C'eſt à la fortune qu'il ſe faut prendre & non pas à ceux qu'elle prend plaiſir à corrompre. Sçavons-nous ce que M. le P. auroit fait s'il avoit eſté en leur place ? La moderation eſt une vertu de Particulier, & de Philoſophe, & non point de Majeſté ni d'Alteſſe. Mais j'ay tort de me défier de la ſageſſe de M. le P. Son ſejour à Chantilly en fait voir aſſez pour ne pas donner à croire qu'il fuſt tombé dans les fautes qu'ont faites les autres, s'il fuſt parvenu au même degré de fortune.

Avant que je parle de Chantilly, voicy le jugement que je fais en gros des trois Perſonnages que j'introduis ſur la Scene.

Jules Cesar est un homme qui a eu moins de deffauts, & plus de bonnes qualitez qu'Alexandre. Par ses défauts mêmes il s'est élevé au dessus de l'homme. Que l'on juge de quel merite ses bonnes qualitez pouvoient estre. M. le P. participe de tous les deux. N'est-il pas au dessus de l'homme à Chantilly, & plus grand cent fois que ses deux Rivaux n'estoient sur le Trône? Il y a mis à ses pieds des passions dont les autres ont esté esclaves jusques au dernier moment de leur vie.

Charles Quint a toûjours tourné les yeux du costé du monde, & ne l'a quitté qu'en apparence; Diocletien par un pur dégoust,

& Scipion par contrainte. M. le P. ſans y renoncer entierement, trouve le ſecret de jouir de ſoy. Il embraſse tout à la fois & la Cour & la Campagne, la converſation & les Livres, les plaiſirs des Jardins & des Bâtimens. Il fait ſa Cour avec dignité : auſſi la fait-il à un Prince qui merite qu'on la lui faſse, & qui en eſt plus digne qu'aucun Monarque qui ait ſceu regner. C'eſt ce que Louis XIV. ſçait bien faire. Il n'eſt pas juſques à la fortune qui n'en convienne. M. le P. n'a pas de peine à rendre ce qui eſt dû à une puiſsance & à un merite ſi élevé. Il y a de la grandeur auſſi bien que de la ſageſse à s'acquitter de bonne

grace d'un pareil devoir, & plus de grandeur qu'à y resister. Si on lisoit dans le cœur du Maître, je crois que l'on y verroit qu'il estime plus les hommages de M. le P. que ceux que lui pourroit rendre tout le reste de l'Univers. Je m'ingere de raisonner sur des choses qui sont au dessus de moy. L'imagination des Poëtes n'a point de bornes ; la mienne pourroit m'emporter trop loin. Il faut donc que je finisse ce parallele aprés avoir donné à Monsieur le Prince l'avantage du dernier temps. Alexandre s'y comporta comme un homme que la bonne fortune & la gloire avoient achevé de gâter. Jules Cesar a des traits d'humanité

d'humanité & de clemence. Mais j'ay peine a lui pardonner deux fautes, l'une de ne s'eſtre point encore aſſez défié de Brutus, l'autre de s'être laiſſé preſenter le Diadême, & d'avoir fait une tentative ſi perilleuſe ; car quant à l'amour de Cleopatre, je trouverois les grands Perſonnages bien malheureux, s'ils étoient obligez de ne vivre que pour la gloire J'eſtime autant la conquête de cette Reine, que celle de l'Egipte entiere. Du temperament dont Ceſar eſtoit, il en devoit devenir amoureux ; c'eſt une marque de ſon bon goût. Je le loüe d'avoir eſté *Formarum ſpectator elegans.* V. A. S. refuſeroit-elle cette loüange ? je ne le crois pas. Il ſuffit qu'on

traite ces choses d'amusement, & qu'elles ne détournent pas un grand Personnage de son chemin. Alexandre & M. le Prince en ont usé de la sorte. Je pourrois tirer mes exemples de plus haut, & alleguer Jupiter. *Quem Deum?* Tiendriez-vous à honte de l'imiter? Jules Cesar a donc pû le faire : je souhaiterois seulement que sa passion ne l'eust point mis en un danger aussi grand que celui où il se trouva. Je souhaiterois encore pour le bien universel de tous les Peuples d'alors, qu'il eust esté aussi superstitieux & aussi adonné aux devins & aux songes que l'étoit le Prince de Macedoine, il n'auroit pas esté au Senat se livrer

à ſes ennemis. Je conclus de là que la défiance eſt bonne quand on eſt au ſuprême degré de la fortune. Dans ce chemin je conſeille la confiance ; & aprés les reflexions, *dicenda tacenda locutus.* Je vous ſuplie d'agréer ce petit Ouvrage, auſſi bien que les aſſûrances du profond reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le tres-humble, tres-obéïſſant, & tres-fidele ſerviteur.

A MONSIEUR

L'EVESQUE D'AVRANCHES,

En lui donnant un Quintilien de la traduction d'Horatio Toscanella.

JE vous fais un present capable de me nuire,
Chez vous Quintilien s'en va tous nous détruire;
Car enfin qui le suit ? qui de nous aujourd'hui
S'égale aux Anciens tant estimez chez lui ?
Tel est mon sentiment, tel doit estre le vôtre;
Mais si vôtre suffrage en entraîne quelqu'autre,
Il ne fait pas la foule, & je vois des Auteurs
Qui plus sçavans que moy, sont moins admirateurs.
Si vous les en croyez, on ne peut sans foiblesse,
Rendre hõmage aux Esprits de Rome & de la Grece.
Craindre ces Ecrivains! on écrit tant chez nous,
La France excelle aux Arts, ils y fleurissent tous,
Nôtre Prince avec art nous conduit aux alarmes,
Et sans art nous louerions le succez de ses armes.
Dieu n'aimeroit-il plus à former des talens ?
Les Romains & les Grecs sont-ils seuls excellens?

Leurs diſcours ſont fort beaux, mais fort ſouvent
frivoles.
Je ne vois point l'effet répondre à ces paroles ;
Et faute d'admirer les Grecs & les Romains,
On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.
Quelques imitateurs, ſot beſtail, je l'avouë,
Suivent en vrais moutons le Paſteur de Mantouë :
J'en uſe d'autre ſorte, & me laiſſant guider,
Souvent à marcher ſeul j'oſe me hazarder.
On me verra toûjours pratiquer cet uſage,
Mon imitation n'eſt point un eſclavage,
Je ne prends que l'idée, & les tours & les loix,
Que nos Maiſtres ſuivoient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'ex-
cellence,
Peut entrer dans mes vers ſans nulle violence,
Je l'y tranſporte & veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.
Je vois avec douleur ces routes mépriſées.
Art, & guides, tout eſt dans les Champs Eliſées.
J'ay beau les évoquer, j'ay beau vanter leurs traits,
On me laiſſe tout ſeul admirer leurs attraits.

Terence est dans mes mains, je m'instruis dans
Horace,
Homere & son Rival sont mes Dieux du Parnasse;
Je le dis aux Rochers : on veut d'autres discours
Ne pas loüer son siecle, est parler à des sourds.
Je le loüe, & je sçay qu'il n'est pas sans merite :
Mais prés de ces grands noms nôtre gloire est petite:
Tel de nous, dépourveu de leur solidité,
N'a qu'un peu d'agrément sans nul fond de beauté.
Je ne nomme personne, on peut tous nous connoître.
Je pris certain*Auteur autrefois pour mon Maistre:
Il pensa me gâter ; à la fin, grace aux Dieux,
Horace par bonheur me désilla les yeux.
L'Auteur avoit du bon, du meilleur, & la France
Estimoit dans ses vers le tour & la cadence.
Qui ne les eust prisez ? j'en demeurai ravi :
Mais ces traits ont perdu quiconque l'a suivi.
Son trop d'esprit s'épand en trop de belles choses.

* *Quelques Auteurs de ce temps-là affectoient les antitheses, & ces sortes de pensées qu'on appelle* Concettri, *cela a suivi immediatement Malherbe.*

* Tous métaux y ſont or, toutes fleurs y ſont roſes;
On me dit là-deſſus : dequoi vous plaignez-vous ?
Dequoi ? Voilà mes gens auſſi-toſt en couroux,
Ils ſe moquent de moy, qui plein de ma lecture,
Vais par tout prêchant l'art de la ſimple nature.
Ennemy de ma gloire & de mon propre bien,
Malheureux, je m'attache à ce gouſt ancien.
Qu'a-t'il ſur nous, dit-on, ſoit en vers ſoit en proſe?
L'antiquité des noms ne fait rien à la choſe;
L'autorité non plus, ni tout Quintilien.
Confus à ces propos j'écoute, & ne dis rien.
J'avouray cependant qu'entre ceux qui les tiennent,
J'en vois dont les écrits ſont beaux & ſe ſoûtiennent,
Je les priſe, & pretends qu'ils me laiſſent auſſi
Reverer les Heros du Livre que voici.
Recevez leur tribut des mains de Toſcanelle,
Ne vous étonnez pas qu'il donne pour modele
A des Ultramontains un Auteur ſans brillans.
Tout peuple peut avoir du gouſt & du bon ſens.
Ils ſont tous d'un païs du fond de l'Amerique,
Qu'on y mene un Rheteur habile & bon critique,

* *Vers de Malherbe.*

Il ſera des ſçavans. Helas ! qui ſçait encor,
Si la ſcience à l'homme eſt un ſi grand treſor ?
Je cheris l'Arioſte, & j'eſtime le Taſſe,
Plein de Machiavel, enteſté de Bocace,
J'en parle ſi ſouvent qu'on en eſt étourdi,
J'en lis qui ſont du Nort, & qui ſont du Midy.
Non qu'il ne faille un choix dans leurs plus beaux
ouvrages.
Quand nôtre ſiecle auroit ſes ſçavans & ſes ſages,
En trouveray-je un ſeul approchant de Platon.
La Grece en fourmilloit dans ſon moindre canton.
La France a la ſatyre & le double theatre,
* Des Bergeres d'Urfé chacun eſt idolâtre.
On nous promet l'Hiſtoire, & c'eſt un haut projet,
J'attends beaucoup de l'art, beaucoup plus du ſujet.
Il eſt riche, il eſt vaſte, il eſt plein de nobleſſe,
Il me feroit trembler pour Rome & pour la Grece.
Quant aux autres talens, l'Ode qui baiſſe un peu
Veut de la patience, & nos gens ont du feu.
Malherbe avec Racan parmi les Chœurs des Anges,
Là-haut de l'Eternel celebrant les loüanges,

* *Honoré d'Urfé, Auteur de l'Aſtrée.*

Ont emporté leur Lyre, & j'eſpere qu'un jour
J'entendray leur concert au celeſte ſejour.
Digne & ſçavant Prelat, vos ſoins & vos lumieres
Me feront renoncer à mes erreurs premieres,
Comme vous je diray l'Auteur de l'Univers.
Cependant agréez mon Rheteur & mes vers.

A MONSIEUR DE BONREPAUX.

A Londres le....

LE Roy eſt parfaitement gueri, vous ne ſçauriez vous imaginer combien ſes ſujets en ont témoigné de joye.

Ils offriroient leurs jours pour prolonger les ſiens,
Ils font de ſa ſanté le plus cher de leurs biens.
Les preuves qu'à l'envi chaque jour ils en donnent,

Les vœux& les concerts dont leurs tẽples résonnent,
Forcent le Ciel de l'accorder.
On peut juger à cette marque,
Par la crainte qu'ils ont de perdre un tel Monarque,
Du bonheur de le posseder.
De quelle sorte de merite,
N'est-il pas aussi revestu ?
Sa principale favorite,
Plus que jamais est la vertu.
Autrefois il a combatu
Pour la grandeur & pour la gloire:
Maintenant d'une autre victoire,
Son cœur devient ambitieux.
Les vaines passions chez lui sont étouffées:
L'Histoire a peu de Rois, la Fable point de Dieux,
Qui se vantent de ces trophées.
Il pourroit se donner tout entier au repos.
Quelqu'un trouveroit-il étrange,
Que digne en cent façons du titre de Heros,
Il en voulust goûter à loisir la loüange ?
Les deux mondes sont pleins de ses Actes guerriers:
Cependant il poursuit encor d'autres lauriers.

Il veut vaincre l'Erreur ; cet ouvrage s'avance ,
Il eſt fait : & le fruit de ces ſuccez divers ,
Eſt que la Verité regne en toute la France ,
Et la France en tout l'Univers.
Non content que ſous lui la Valeur ſe ſignale ,
Il met la Pieté ſur le Trône à ſon tour ,
Ses ſoins la font regner ainſi que ſa rivale ,
Au milieu même de la Cour.
C'eſt pour lui plaire auſſi qu'Aſtrée eſt de retour ;
Ces trois Divinitez font fleurir ſon Empire ,
Il a ſçû les unir pour le bien des humains.
C'eſt proprement de lui qu'on a ſujet de dire ;
Que le Sage a tout en ſes mains.
La dureté de cœur , & l'Erreur envieillie ,
Monſtres dont les projets ſe ſont évanoüis ,
On voit l'œuvre d'un ſiecle en un mois accompſie ,
Par la Sageſſe de LOUIS.
Mais je crains de paſſer le but de mon Ouvrage ,
Il faut plus de loiſir pour loüer ce Heros.
Une Muſe modeſte & ſage ,
Ne touche qu'en tremblant à des ſujets ſi hauts.
Je me tais donc , & rentre au fond de mes retraites ,

J'y trouve des douceurs ſecrettes.
La fortune, il eſt vray, m'oubliera dans ces lieux,
Ce n'eſt point pour mes vers que ſes faveurs ſont faites,
Il ne m'appartient pas d'importuner les Dieux.

A M. SIMON de Troye.

VOSTRE Phidias & le mien,
Et celui de toute la terre,
Girardon, nôtre Amy, l'honneur du nom Troyen,
M'oblige à vous mander, non la paix ou la guerre,
Dont ſur ma foy je ne ſçay rien,
Non la Ligue d'Auſbourg que je ſçay moins encore,
Non dans un bel écrit plein de moralité,
Des ſottiſes du temps le nombre que j'ignore,
(Eh, ſçauroit-il eſtre compté !)
Mais la défaite d'un Pâté.
L'eſprit s'échauffe à table, & d'un propos à l'autre
Bachus nous inſpira comme euſt fait Apollon.

Rien n'altera ſes dons ; l'eau du ſacré vallon
Auroit profané même un vin tel que le nôtre,
Pur, & ſans mélange on le but.
Vôtre Pâté dés qu'il parut,
Ramena les ſantez, & fit naître l'envie
De boire à Cloris, à Silvie,
A ce qu'on aime enfin, bonne & loüable loy.
De la Maîtreſſe on vint au Roy,
Du Roy l'on vint à la Statuë,
De la Statuë on prit ſujet
D'examiner la Place, & cet autre projet,
Où l'Image du Prince eſt encore attenduë.
Il faut du temps ; le temps a part
A tous les Chefs-d'œuvres de l'Art.
La Reine des Citez dans ſa vaſte étenduë,
N'aura rien qui ne cede à ce double Ornement.
L'Equeſtre en eſt encore à ſon commencement,
La Pedeſtre, à la fin le Monarque l'a veuë.
Desjardins, il faut l'avouër,
Merite par cette Oeuvre une éternelle gloire.
Nous en loüames tout, car tout eſt à loüer,
Et le Vainqueur & la Victoire,

Et les Captifs. Vous pouvez croire
Que du Maréchal Duc on s'entretint aussi,
Son Monument a réüssi.
Où d'autres échoüeroient, il se rend tout facile.
Quand on eut admiré ce qu'il fit en Sicile,
Parlé de son adresse & de sa fermeté,
Et de l'honneur qu'au Rab il avoit remporté,
Nous avoüâmes tous que pour Sa Majesté,
Il n'épargne aucuns soins, ne le cede à nul homme,
Ne dort, ni ne permet qu'on dorme d'un long somme,
La France entiere n'auroit pû
Seule occuper deux la Feüillades,
Ainsi que la Grece n'eut sceu
Contenir deux Alcibiades.
Nous revinmes au Roy; l'on y revient toûjours;
Quelque entretien qu'on se propose,
Sur LOUIS aussi-tost retombe le discours,
La Déesse aux cent voix ne parle d'autre chose.
Girardon, dîmes-nous, se sçaura surpasser,
Exprimant ce Heros qu'il commence à tracer.
L'exprimer! c'est beaucoup; & si le seul Ysippe,
Fut digne de mouler l'heritier de Philippe,

Si nul autre Sculpteur ne le tailla que lui,
Peu de mains doivent entreprendre
D'employer leur Art aujourd'hui,
Pour un Roy mieux fait qu'Alexandre.
Nôtre Prince a l'air grand, il a l'air du Dieu Mars.
Je m'écarte un peu trop, rentrons dans nos limites.
Les loix que cet Ecrit dés l'abord s'est prescrites,
M'empêchent de m'étendre ainsi de toutes parts;
On s'en va me nommer l'Avocat des trois chevres.
Le fait estoit d'un vol, il citoit des Cesars.
Pour un Pâté de trois Canards,
Les grands mots comme à lui me naissent sur les levres.
Aux Journaux de Hollande il nous fallut passer.
Je ne sçay plus sur quoy; mais on fit leur critique.
Bayle est, dit-on, fort vif; & s'il peut embrasser
L'occasion d'un trait piquant & satyrique,
Il la saisit, Dieu sçait, en homme adroit & fin;
Il trancheroit sur tout comme enfant de Calvin
S'il osoit; car il a le goût avec l'étude.
Le Clerc pour la Satyre a bien moins d'habitude,
Il paroît circonspect, mais attendons la fin.

Tout faiſeur de Journaux doit tribut au malin,
Le Clerc pretend du ſien tirer d'autres uſages,
Il eſt ſçavant, exact, il voit clair aux Ouvrages,
Bayle auſſi. Je fais cas de l'une & l'autre main,
Tous deux ont un bon ſtile & le langage ſain.
Le jugement en gros ſur ces deux Perſonnages,
 Et ce fut de moy qu'il partit,
 C'eſt que l'un cherche à plaire aux ſages,
 L'autre veut plaire aux gens d'eſprit.
Il leur plaiſt, vous aurez peut-eſtre peine à croire,
Qu'on ait dans un repas de tels diſcours tenus,
 On tint ces diſcours, on fit plus;
 On fut au Sermon aprés boire.

Je crains que ce dernier vers ne vous ſemble pas aſſez ſerieux. Pardonnez à la neceſsité que je m'étois impoſée de finir tous mes Contes comme le Taſſone, les Stances dans *la Secchia rapita*. Pour rectifier cet endroit, je vous dirai

dirai en Langue vulgaire que nous allâmes au Sermon l'aprés dînée, que nous y portâmes tous le ſens froid qu'auroient eu des Philoſophes à jeun, & que même nous accourcîmes noſtre repas pour ne rien perdre de cette action. C'étoit la ſeconde de M. L. D. C. j'y trouvay de la pieté & de l'éloquence, des expreſſions, & un bon tour en beaucoup d'endroits tout-à fait ſelon mon gouſt. J'en ferois un plus long éloge, ſi je ne craignois de deplaire à M. L. D. C. Ce ſera donc la fin de ma Lettre, comme ce fut celle de noſtre journée. Je ſuis, Monſieur, voſtre, &c.

MOnsieur Girin, Controlleur des Finances à Grenoble, envoya un Rondeau à M. de la Fontaine, pour sçavoir de lui si le dernier vers qui estoit.

Sans de l'esprit c'est peu de chose
Que d'estre beau.

se devoit mettre avec ou sans article. Il le fit Juge d'une gageure considerable que l'on avoit faite à Grenoble sur cela. M. de la Fontaine lui fit réponse, & écrivit les vers suivans au bas de sa Lettre.

Sans esprit c'est la phrase, & non, sans de l'esprit,
Je tiens ce dernier condamnable,
Et l'Auteur du Rondeau l'avoit tropbien écrit,
Pour soûtenir un point si fort insoûtenable.
Il affoiblit par là ses cinq vers les plus beaux.

Le ſens, la chute, & tout m'y paroît admirable,
Il finit par un mot conſtant & veritable,
C'eſt que l'eſprit fait tout. Nul de nos Jouvenceaux
Ne doit ſans celui-là frequenter chez les Belles,
Ni ſe preſenter aux Ruelles.
Or celui-là s'entend par fois en deux façons.
L'un dira, c'eſt l'eſprit; c'eſt l'argent, dira l'autre.
Pour moy, mon avis eſt que tous les deux ſont bons.
Un ſiecle fait comme le noſtre,
Veut de l'argent, & veut qu'on le donne à propos.
Tout eſt fin diamant aux mains d'un habile homme.
Tout devient hapelourde entre les mains des ſots.
Bref avec de l'eſprit on va juſques à Rome.
Si ſans de l'eſprit eſtoit bon,
Voicy l'unique occaſion
Où je pourrois lui trouver place.
Sans de l'eſprit, dirois-je, on ne peut faire un pas.
Mais par malheur, quoy que l'on faſſe,
Sans de l'eſprit ne ſe dit pas.
L'Idiome Gaſcon ſouffriroit cette phraſe,
Sans eſprit paroît foible aux gens du Dauphiné;

Sans de l'eſprit a plus d'emphaſe,
Mais tout Paris l'a condamné.
Cependant tout Paris n'eſt pas toute la France,
Voſtre Province veut peut-eſtre une Eloquence,
Où l'on s'exprime en appuyant.
L'Auteur en vos Cantons peut ſoûtenir la choſe,
Et prés des Tribunaux que la Garonne arroſe,
Se ſauver par ce faux-fuyant.
Je ne me donne point icy pour un Oracle ;
Et ſans chercher ſi loin, Grenoble en poſſede un.
Il ſçait noſtre langue à miracle ;
Son eſprit eſt en tout au deſſus du commun.
C'eſt voſtre Cardinal que j'entens ; ſes lumieres
Dédaignent, il eſt vray, de ſemblables matieres :
Je ne vous tiens pas gens à lui dire cecy ;
Sans de l'eſprit je crois que l'on le pourroit faire,
Ballades & Rondeaux, ce n'eſt point ſon affaire.
A l'égard du Salut, unique Neceſſaire,
Il n'eſt point de difficulté
Qui ne doive occuper en pareille occurrence,
Non ſeulement ſon Eminence,
Mais même encor Sa Sainteté.

A MONSIEUR DE BONREPAUX A LONDRES.

Du 31. Aoust 1687.

JE ne croyois pas, Monſieur, que les Negotiations & les Traitez vous laiſſaſſent penſer à moy. J'en ſuis auſſi fier que ſi l'on m'avoit érigé une ſtatuë ſur le ſommet du Mont Parnaſſe. Pour me revancher de cet honneur, je vous place en ma memoire auprés de deux Dames qui me feront oublier les Traitez & les Negotiations, & peut-eſtre les Rois auſſi. Je voudrois que vous viſſiez preſentement

Madame Hervart, on ne parle non plus chez elle ni de vapeurs, ni de toux, que si ces ennemies du genre humain s'en estoient allées dans un autre monde. Cependant leur regne est encore de celui-cy. Il n'y a que Madame Hervart qui les ait congediées pour toûjours. Au lieu d'hôtesses si mal plaisantes, elle a retenu la gayeté & les graces, & mille autres jolies choses que vous pouvez bien vous imaginer. Je me contente de voir ces deux Dames. Elles adoucissent l'absence de celles de la ruë Saint Honoré, qui veritablement nous negligent un peu, je n'ay osé dire qu'elles nous negligent un peu trop. M. de Barrillon se peut

ſouvenir que ce ſont de telles enchantereſſes, qu'elles faiſoient paſſer du vin mediocre, & une aumelette au lard, pour du neƈtar & de l'ambroſie. Nous penſions nous eſtre repus d'ambroſie, & nous ſoûtenions que Jupiter avoit mangé l'aumelette au lard. Ce temps-là n'eſt plus. Les Graces de la ruë S. Honoré nous negligent. Ce ſont des ingrattes à qui nous preſentions plus d'encens qu'elles ne vouloient. Par ma foy, Monſieur, je crains que l'encens ne ſe moiſiſſe au Temple. La Divinité qu'on y venoit adorer, en écarte tantoſt un mortel & tantoſt un autre, & ſe moque du demeurant, ſans conſiderer ni le Com-

te, ni le Marquis ; aussi peu le Duc.

Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo.

Voilà la devise. Il nous est revenu de Montpellier une des premieres de la troupe ; mais je ne vois pas que nous en soyons plus forts. Toute persuasive qu'elle est, & par son langage & par ses manieres, elle ne relevera pas le parti. Vous estes un de ceux qui ont le plus de sujet de la louër. Nous sçavons, Monsieur, qu'elle vous écrivit il y a huit jours. Aussi je n'ay rien à vous mander de sa santé, sinon qu'elle continuë d'estre bonne, à un rhume prés, que même cette Dame n'est point fâchée d'avoir ; car je tâche de lui persuader

ſuader qu'on ne ſubſiſte que par les rhumes, & je crois que j'en viendray à la fin à bout. Autrefois je vous aurois écrit une Lettre qui n'auroit eſté pleine que de ſes loüanges : non qu'elle ſe ſouciaſt d'eſtre loüée ; elle le ſouffroit ſeulement, & ce n'étoit pas une choſe pour laquelle elle euſt un ſi grand mépris. Cela eſt changé.

J'ay veu le temps qu'Iris (& c'étoit l'âge d'or
Pour nous autres gens du bas monde)
J'ay veu, dis-je, le temps qu'Iris goûtoit encor,
Non cet encens commun dont le Parnaſſe abonde :
Il fut toûjours, au ſentiment d'Iris,
D'une odeur importune ou plate ;
Mais la louange delicate
Avoit auprés d'elle ſon prix.
Elle traite aujourd'hui cet art de bagatelle ;
Il l'endort, & s'il faut parler de bonne foy,

G

L'éloge & les vers sont pour elle,
Ce que maints Sermons sont pour moy.
J'eusse pû m'exprimer de quelque autre maniere,
Mais puis que me voilà tombé sur la matiere,
Quand le discours est froid, dormez-vous pas aussi?
Tout homme sage en use ainsi,
Quarante beaux Esprits certifieront cecy.
Nous sommes tout autant, qui dormons comme d'autres
Aux Ouvrages d'autrui; quelquefois même aux nostres.
Que cela soit dit entre nous.
Passons sur cet endroit; si j'étendois la chose,
Je vous endormirois, & ma Lettre pour vous,
Deviendroit en vers comme en prose,
Ce que maints Sermons sont pour tous.

J'en demeurerai donc là pour ce qui regarde la Dame qui vous écrivit il y a huit jours. Je reviens à Madame d'Hervart, dont

je voudrois bien auſſi vous écrire quelque choſe en vers. Pour cela il lui faut donner un nom de Parnaſſe. Comme j'y ſuis le Parain de pluſieurs Belles, je veux & entens qu'à l'avenir Madame Hervart s'appelle Silvie dans tous les domaines que je poſſede ſur le double Mont, & pour commencer,

C'eſt un plaiſir de voir Silvie :
Mais n'eſperez pas que mes vers
Peignent tant de charmes divers ;
J'en aurois pour toute ma vie.

S'il prenoit à quelqu'un envie
D'aimer ce chef-d'œuvre des cieux,
Ce quelqu'un, fuſt-il Roy des Cieux,
En auroit pour toute ſa vie.

Voſtre ame en eſt encor ravie :
J'en ſuis ſeur, & dit quelquefois,
Jamais cette beauté divine

N'affranchit un cœur de ſes loix.

Noſtre Intendant de la Marine
A beau courir chez les Anglois ;
Puiſqu'une fois il l'a ſervie,
Qu'il aille & vienne à ſes Emplois,
Il en a pour toute ſa vie.

Que cette ardeur où nous convie
Un objet ſi rare, & ſi doux,
Ne ſoit de nulle autre ſuivie,
C'eſt un ſort commun pour nous tous ;
Mais je m'étonne de l'Epoux,
Il en a pour toute ſa vie.

J'ay tort de dire que je m'en étonne, il faudroit au contraire s'étonner que cela ne fuſt pas ainſi. Comment ceſſeroit-il d'aimer une femme ſouverainement jolie, complaiſante, d'humeur égale, d'un eſprit doux, & qui l'aime de tout ſon cœur ? Vous voyez bien que toutes ces cho-

ſes ſe rencontrant dans un ſeul ſujet, doivent prevaloir à la qualité d'épouſe. J'ay tant de plaiſir à en parler que je reprendray une autrefois la matiere. Que Madame d'Hervart ne pretende pas en eſtre quitte.

Je devrois finir par l'article de ces deux Dames. Il faut pourtant que je vous mande, Monſieur, en quel eſtat eſt la Chambre des Philoſophes. Ils ſont cuits * & embeliſſent tous les jours. J'y ay joint un autre ornement qui ne vous déplaira pas, ſi vous leur faites l'honneur

* *Nota qu'il avoit fait jetter en moule de terre tous les plus grands Philoſophes de l'antiquité, qui faiſoient l'ornement de ſa Chambre.*

de les venir voir, avec ceux de vos amis qui doivent eſtre de la partie.

Mes Philoſophes cuits, j'ay voulu que Socrate
Et Saint-Dié, mon fidelle Achate,
Et de la Gent porte écarlatte,
D'Hervart tout l'ornement, avec le beau Berger
Verger,
Puſſent avoir quelque muſique
Dans le ſejour Philoſophique.
Vous vous moquez de mon deſſein,
J'ay cependant un Claveſſin.
Un Claveſſin chez moy ! ce meuble vous étonne.
Que direz-vous ſi je vous donne
Une Cloris de qui la voix
Y joindra ſes ſons quelquefois ?
La Cloris eſt jolie, & jeune, & ſa perſonne
Pourroit bien ramener l'amour
Au Philoſophique ſejour.
Je l'en avois banni ; ſi Cloris le ramene,
Elle aura chanſons pour chanſons.

Mes vers exprimeront la douceur de ses sons.
Qu'elle ait à mon égard le cœur d'une inhumaine,
Je ne m'en plaindrai point, n'étant bon desormais
Qu'à chanter les Cloris, & les laisser en paix.
Vous autres Chevaliers, tenterez l'avanture,
Mais de la mettre à fin, fust-ce le beau Berger,
Qu'Oenone eut autrefois le pouvoir d'engager,
Ce n'est pas chose qui soit seure.

J'allois fermer cette Lettre quand j'ay receu celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; & ce que je dis au commencement n'est qu'une réponse à quelque chose qui me concerne dans la vostre à Madame de la Sabliere. Si j'eusse veu le témoignage si ample d'un souvenir à quoy je ne m'attendois pas, j'aurois poussé bien plus loin la figure & l'étonnement,

ou peut-eſtre que je me ſerois tenu à une proteſtation toute ſimple qu'il ne me pouvoit rien arriver de plus agreable que ce que vous m'avez écrit de Winſor. Il y a pluſieurs choſes conſiderables, entre autres vos deux Anacreons, M. de Saint-Evremont, & M. Waler, en qui l'imagination & l'amour ne finiſſent point. Quoi, eſtre Amoureux & bon Poëte à quatre-vingt deux ans? Je n'eſpere pas du Ciel tant de faveurs: c'eſt du Ciel dont il eſt fait mention au Pays des Fables que je veux parler; car celui que l'on prêche à preſent en France veut que je renonce aux Cloris, à Bachus, & à Apollon, trois Di-

vinitez que vous me recommandez dans la voſtre. Je concilierai tout cela le moins mal & le plus long-temps qu'il me ſera poſſible, & peut-eſtre que vous me donnerez quelque bon expedient pour le faire, vous qui travaillez à concilier des intereſts oppoſez, & qui en ſçavez ſi bien les moyens. J'ay tant entendu dire de bien de Monſieur Waler que ſon approbation me comble de joye. S'il arrive que ces vers cy ayent le bonheur de vous plaire (ils lui plairont par conſequent) je ne me donneray pas pour un autre; & continuerai encore quelques années de ſuivre Cloris, & Bachus, & Apollon, & ce qui s'enſuit,

avec la moderation requiſe, cela s'entend.

Au reſte, Monſieur, n'admirez vous point Madame de Boüillon qui porte la joye par tout ? Ne trouvez-vous pas que l'Angleterre a de l'obligation au mauvais genie qui ſe mêle de temps en temps des affaires de cette Princeſſe ? Sans lui ce climat ne l'auroit point vûë, & c'eſt un plaiſir que de la voir, diſputant, grondant, jouant, & parlant de tout avec tant d'eſprit que l'on ne ſçauroit s'en imaginer davantage. Si elle avoit eſté du temps des Payens on auroit deifié une quatriéme Grace pour l'amour d'elle. Je veux lui écrire, & invoquer pour cela

Monſieur Waler. Mais qui eſt le Philoſophe qu'elle a mené en ce Païs-là ? La deſcription que vous me faites de cette Riviere, ſur les bords de laquelle on va ſe promener aprés qu'on a ſacrifié long-temps au ſommeil, cette vie mélée de Philoſophie, d'amour & de vin, ſont auſſi d'un Poëte, & vous ne le penſiez peut-eſtre pas eſtre. La fin de la Lettre où vous dites que Monſieur Waler & Monſieur de Saint-Evremont, ne ſont contens que parce qu'ils ne connoiſſent pas nos deux Dames, me charme. Auſſi je trouve cela tres galant, & le feray valoir dés que l'occaſion s'en preſentera. Sur tout je ſuivrai vôtre

conseil, qui m'exhorte de vous attendre à Paris, où vous reviendrez aussi-tost que les affaires le permettront. Monsieur Hessein a la fievre qui lui a duré continuë pendant trois ou quatre jours, & puis a cessé; puis il est venu un redoublement que nous ne croyons pas dangereux. Il avoit esté saigné trois fois jusques au jour d'hier. Je ne sçay pas si depuis on y aura ajoûté une quatriéme saignée. Il n'y a nul mauvais accident dans sa maladie. Je ne doute point que les d'Hervarts & les Saint-Diez ne fassent leur devoir de vous écrire. Ce seront des Lettres de bon endroit, & si bon que je n'en sçay qu'un qui se puisse dire

meilleur. Je vous le ſouhaite. Cependant, Monſieur, faites moi toûjours l'honneur de m'aimer, & croyez que je ſuis, &c.

A MADAME LA DUCHESSE
DE BOUILLON.

MADAME,

Nous commençons icy de murmurer contre les Anglois, de ce qu'ils vous retiennent ſi long-temps. Je ſuis d'avis qu'ils vous rendent à la France avant la fin de l'Automne, & qu'en échange nous leur donnions

deux ou trois Isles dans l'Ocean. S'il ne s'agissoit que de ma satisfaction je leur cederois tout l'Ocean même ; mais peut-estre avons nous plus de sujet de nous plaindre de vostre Sœur que de l'Angleterre. On ne quite pas Madame la Duchesse Mazarin comme l'on voudroit. Vous estes toutes deux environnées de ce qui fait oublier le reste du monde, c'est à dire d'enchantemens, & de graces de toutes sortes.

Moins d'Amours, de Ris, & de Jeux,
Cortege de Venus, sollicitoient pour elle,
Dans ce different si fameux,
Où l'on declara la plus belle
La Déesse des agrémens.
Celle aux yeux bleus, celle aux bras blancs,

Furent au Tribunal par Mercure conduites.
Chacun étala ses talens.
Si le même débat renaissoit en nos temps,
Le procez auroit d'autres suites,
Et vous & vostre Sœur emporteriez le prix
Sur les Clientes de Pâris.
Tous les Citoyens d'Amatonte
Auroient beau parler pour Cypris,
Car vous avez selon mon compte,
Plus d'Amours, de Jeux, & de Ris.
Vous excellez en mille choses.
Vous portez en tous lieux la joye & les plaisirs.
Allez en des climats inconnus aux Zephirs,
Les champs se vestiront de roses.
Mais comme aucun bonheur n'est constant dans son cours,
Quelques noirs Aquilons troublent de si beaux jours.
C'est-là que vous sçavez témoigner du courage;
Vous envoyez au vent ce fâcheux souvenir.
Vous avez cent secrets pour combatre l'orage;
Que n'en aviez-vous un qui le sçût prevenir?

On m'a mandé que Vostre Altesse estoit admirée de tous les Anglois, & pour l'esprit, & pour les manieres, & pour mille qualitez qui se sont trouvées de leur goust. Cela vous est d'autant plus glorieux que les Anglois ne sont pas de fort grands admirateurs. Je me suis seulement aperceu qu'ils connoissent le vray merite, & en sont touchez. Vostre Philosophe a esté bien étonné quand on lui a dit que Descartes n'étoit pas l'inventeur de ce Systeme que nous appellons la Machine des Animaux; & qu'un Espagnol l'avoit prévenu. Cependant quand on ne lui en auroit point apporté de preuves, je ne laisserois pas

de

de le croire, & ne ſçay que les Eſpagnols qui pûſſent bâtir un Château tel que celui-là. Tous les jours je découvre ainſi quelque opinion de Deſcartes répanduë de coſté & d'autre dans les Ouvrages des Anciens, comme celle-cy ; qu'il n'y a point de couleurs au monde. Ce ne ſont que de differens effets de la lumiere ſur de differentes ſuperficies. Adieu les lis, & les roſes de nos Amintes. Il n'y a ni peau blanche, ni cheveux noirs ; noſtre paſſion n'a pour fondement qu'un corps ſans couleur : & aprés cela, je feray des vers pour la principale beauté des femmes. Ceux qui ne ſeront pas ſuffiſamment informez de ce que

ſçait Voſtre Alteſſe, & de ce qu'elle voudroit ſçavoir ſans ſe donner d'autres peines que d'en entendre parler à table, me croiroient peu judicieux de vous entretenir ainſi de Philoſophie; mais je leur apprens que toutes ſortes de ſujets vous conviennent, auſſi-bien que toutes ſortes de Livres, pourveu qu'ils ſoient bons.

Nul Auteur de renom n'eſt ignoré de vous,
L'accez leur eſt permis à tous.
Pendant qu'on lit leurs vers, vos chiens ont beau ſe battre,
Vous mettez les holas en écoutant l'Auteur.
Vous égalez ce Dictateur,
Qui dictoit tout d'un temps à quatre.

C'étoit, ce me ſemble, Jules Ceſar. Il faiſoit à la fois quatre

dépêches ſur quatre matieres differentes. Vous ne lui devez rien de ce coſté-là ; & il me ſouvient qu'un matin vous liſant des vers, je vous trouvai en même temps attentive à ma lecture & à trois querelles d'animaux. Il eſt vray qu'ils eſtoient ſur le point de s'étrangler. Jupiter le Conciliateur n'y auroit fait œuvre. Qu'on juge par là, Madame, juſqu'où voſtre imagination peut aller, quand il n'y a rien qui la détourne. Vous jugez de mille ſortes d'ouvrages, & en jugez bien.

Vous ſçavez diſpenſer à propos voſtre eſtime ;
Le patetique, le ſublime,
Le ſerieux, & le plaiſant,
Tour à tour vous vont amuſant.

Tout vous duit, l'Hiſtoire & la Fable,
Proſe & Vers, Latin & François.
Par Jupiter je ne connois
Rien pour nous de ſi ſouhaitable.
Parmi ceux qu'admet à ſa Cour,
Celle qui des Anglois embelit le ſejour,
Partageant avec vous tout l'Empire d'Amour,
Anacreon & les gens de ſa ſorte,
Comme Waler, Saint-Evremont, & moy,
Ne ſe feront jamais fermer la porte.
Qui n'admettroit Anacreon chez ſoy ?
Qui banniroit Waler & la Fontaine ?
Tous deux ſont vieux, S. Evremont auſſi,
Mais verrez-vous aux bords de l'Hipocrene,
Gens moins ridez dans leurs vers que ceux-cy ?
Le mal eſt que l'on veut icy
De plus ſeveres Moraliſtes :
Anacreon vivoit devant les Janſeniſtes,
Encor que leurs leçons me ſemblent un peu triſtes,
Vous devez priſer ces Auteurs
Pleins d'eſprit, & bons diſputeurs.
Vous en ſçavez goûter de plus d'une maniere :

Les Sophocles du temps, & l'illuſtre Moliere,
Vous donnant toûjours lieu d'agiter quelque point,
Surquoy ne diſputez-vous point?

A propos d'Anacreon, j'ay preſque envie d'évoquer ſon ombre; mais je penſe qu'il vaudroit mieux le reſſuſciter tout à fait. Je m'en iray pour cela trouver un Gymnoſophiſte de ceux qu'alla voir Apollonius Thianeus. Il apprit tant de choſes d'eux qu'il reſſuſcita une jeune fille. Je reſſuſciteray un vieux Poëte. Vous & Madame Mazarin nous raſſemblerez. Nous nous rencontrerons en Angleterre, M. Waler, M. de Saint-Evremont, le vieux Grec, & moy. Croyez-vous, Madame, qu'on puſt trouver quatre Poëtes mieux aſſortis?

Il nous feroit beau voir parmi de jeunes gens
Inſpirer le plaiſir, la triſteſſe combattre,
Et de fleurs couronnez ainſi que le Printemps,
Faire trois cent ans à nous quatre.

Aprés une entrevûë comme celle-là, & que j'auray renvoyé Anacreon aux Champs Eliſées, je vous demanderay mon Audience de congé. Il faudra que je voye auparavant cinq ou ſix Anglois, & autant d'Angloiſes, (les Angloiſes ſont bonnes à voir à ce que l'on dit.) Je ferai ſouvenir noſtre Ambaſſadeur, de la ruë Neuve des Petits-Champs, & de la devotion que j'ay toûjours euë pour lui. Je le prierai, & Monſieur de Bonrepaux, de me charger de quelques dépêches. Ce ſont à peu prés toutes

les affaires que je puis avoir en Angleterre. J'avois fait aussi dessein de convertir Madame d'Hervart, Madame de Gouvernet, & Madame d'Helang, parce que ce sont des personnes que j'honore; mais on m'a dit que je ne trouverois pas les sujets encore assez disposez. Or je ne suis bon, non plus que Perrin Dandin, que quand les parties sont lasses de contester. Une chose que je souhaiterois avant toutes, ce seroit que l'on me procurast l'honneur de faire la reverence au Monarque, mais je ne l'oserois esperer. C'est un Prince qui merite qu'on passe la Mer afin de le voir, tant il a de qualitez convenables à un Souverain, & de veritables pas-

ſions pour la gloire. Il n'y en a pas beaucoup qui y tendent, quoy que tous le dûſsent faire en ces places-là.

Ce n'eſt pas un vain phantôme
Que la gloire & la grandeur ;
Et STUARD en ſon Royaume
Y court avec plus d'ardeur,
Qu'un Amant à ſa Maiſtreſſe.
Ennemy de la molleſſe,
Il goûverne ſon Etat
En habile Potentat.
De cette haute ſcience
L'Original eſt en France.
Jamais on n'a veu de Roy
Qui ſçuſt mieux ſe rendre Maiſtre,
Fort ſouvent jusques à l'eſtre
Encore ailleurs que chez ſoy.
L'Art eſt beau, mais toutes Teſtes
N'ont pas droit de l'exercer ;
LOUIS à ſçu s'y tracer

Un chemin par ſes Conqueſtes.
On trouvera ſes leçons,
Chez ceux qui feront l'Hiſtoire :
J'en laiſſe à d'autres la gloire,
Et reviens à mes moutons.

Ces moutons, Madame, c'eſt Vôtre Alteſſe, & Madame Mazarin. Ce ſeroit icy le lieu de faire auſſi ſon éloge, afin de le joindre au vôtre ; comme ces ſortes d'éloges ſont une matiere un peu delicate, je crois qu'il vaut mieux que je m'en abſtienne. Vous vivez en Sœurs, cependant il faut éviter la comparaiſon.

L'or ſe peut partager, mais non pas la louange,
Le plus grand Orateur, quand ce ſeroit un Ange,
Ne contenteroit pas en ſemblables deſſeins,

Deux Belles, deux Heros, deux Auteurs, ni deux
Saints.

Je ſuis avec un profond reſpect,

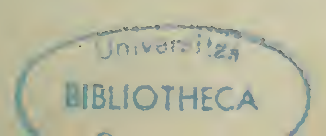
MADAME,

DE VOSTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le tres-humble, tres-obéïſſant,
& tres-fidele ſerviteur.

REPONSE DE MONSIEUR *de Saint-Evremont à la Lettre de Monsieur de la Fontaine, écrite à Madame la Ducheſſe de Boüillon.*

SI vous eſtiez auſſi touché du merite de Madame de Boüillon que nous en ſommes charmez, vous l'auriez accompagnée en Angleterre, où vous euſſiez trouvé des Dames, qui vous connoiſſent autant par vos Ouvrages, que vous connoiſt Madame de la Sabliere par vôtre commerce & vôtre entretien. Elles n'ont pas eu le plaiſir de vous voir, qu'elles ſouhaitoient



fort ; mais elles ont celui de lire une Lettre aſſez galante & aſſez ingenieuſe , pour donner de la jalouſie à Voiture s'il vivoit encore.

Madame de Boüillon , Madame Mazarin , & Monſieur l'Ambaſſadeur , ont voulu que j'y fiſſe une eſpece de réponſe. L'entrepriſe eſt difficile ; je ne laiſſerai pas de me mettre en état de leur obéïr.

Je ne parlerai point des Rois,
Ce ſont des Dieux vivans que j'adore en ſilence.
Louez à noſtre gouſt , & non pas à leur choix ,
Ils mépriſent noſtre éloquence.
Dire de leur valeur ce qu'on a dit cent fois
Du merite paſſé de quelque autre vaillance ,
Donner un tour antique à de nouveaux exploits,
C'eſt des vertus du temps oſter la connoiſſance.
J'aime à leur plaire en reſpectant leurs droits,

Rendant toûjours à leur puiſſance,
A leurs volontez, à leurs loix,
Une parfaite obéïſſance.
Sans moy leur gloire a ſçû paſſer les mers;
Sans moy leur juſte Renommée
Par toute la terre eſt ſemée;
Ils n'ont que faire de mes vers.

Madame de Boüillon ſe paſſeroit bien de ma proſe, aprés avoir leu le bel éloge que vous lui avez envoyé. Je dirai pourtant qu'elle a des graces qui ſe répandent ſur tout ce qu'elle fait, & ſur tout ce qu'elle dit; qu'elle n'a pas moins d'acquis que de naturel, de ſçavoir que d'agrément.

En des conteſtations aſſez ordinaires elle diſpute avec eſprit, ſouvent à ma honte avec

raiſon, mais une raiſon animée qui paroiſt de la paſſion aux connoiſſeurs mediocres, & que les delicats mêmes auroient de la peine à diſtinguer de la colere dans une perſonne moins aimable qu'elle n'eſt. Je paſſeray le chapitre de Madame Mazarin comme celui des Rois, dans le ſilence d'une ſecrette adoration. Travaillez, Monſieur, tout grand Poëte que vous eſtes, à vous former une belle idée; & malgré l'effort de voſtre eſprit, vous ſerez honteux de ce que vous aurez imaginé quand vous verrez une perſonne ſi admirable.

Ouvrages de la fantaiſie,
Fictions de la Poëſie
Dans vos chef-d'œuvres inventez,

Vous n'avez rien d'égal à ſes moindres beautez ;
Loin d'icy, figures uſées ;
Comparaiſons aujourd'hui mépriſées ;
Ce ſeroit embellir la lumiere des Cieux,
Que de la comparer à l'éclat de ſes yeux.
Et vous, Beautez, qu'on loüe en ſon abſence,
Attraits nouveaux, doux & tendres appas,
Qu'on peut aimer où les ſiens ne ſont pas,
Empêchez-la de revenir en France.
Par tous moyens traverſez ſon retour,
Jeunes Beautez, tremblez au nom d'Hortenſe,
Si la mort d'un Epoux la rend à voſtre Cour.

La ſolidité de Monſieur l'Ambaſſadeur l'a rendu aſſez inſenſible aux loüanges : mais quelque rigueur qu'il tienne à ſon merite, il eſt touché ſecrettement de celles que vous lui avez données.

Je voudrois que ma Lettre

fût aſsez heureuſe pour avoir le même ſuccez auprés de vous.

Vous poſſedez tout le bon ſens
Qui ſert à conſoler des maux de la vieilleſſe.
Vous avez plus de feu que n'ont les jeunes gens,
Eux, moins que vous, de gouſt & de juſteſſe.

Aprés avoir parlé de voſtre eſprit, il faut dire un mot de voſtre morale.

S'accommoder aux ordres du deſtin,
Aux plus heureux ne porter point d'envie,
De ce faux air d'eſprit que prend un libertin,
Connoître avec le temps comme vous la folie,
Et dans les vers, jeu, muſique & bon vin,
Entretenir ſon innocente vie,
C'eſt le moyen d'en reculer la fin.

Monſieur Waler dont nous regrettons la perte ſenſiblement, a pouſsé la vie & la vigueur de

l'eſprit juſqu'à l'âge de quatre-vingt deux ans.

Et dans la douleur que m'apporte
Ce triſte & malheureux trépas,
Je dirois en pleurant que toute Muſe eſt morte,
Si la vôtre ne vivoit pas.
O Vous ! nouvel Orphée, ô vous, de qui la Veine
Peut charmer des Enfers la noire Souveraine,
Et le terrible Dieu qu'on appelle Pluton,
Daignez tout-puiſſant la Fontaine,
Rendre au jour noſtre Waler, au lieu d'Anacreon.

Puiſſiez-vous pouſſer la vie plus loin que n'a fait Monſieur Waler.

Que plus long-temps vôtre Muſe agreable
Donne au public ſes Ouvrages galants ;
Que tout chez vous puiſſe eſtre Conte & Fable,
Hors le ſecret de vivre heureux cent ans !

REPONSE DE MONSIEUR de la Fontaine, à Monsieur de Saint-Evremont.

NI vos leçons, ni celles des neuf Sœurs,
N'ont sçû charmer la douleur qui m'accable.
Je souffre un mal qui resiste aux douceurs,
Et ne sçaurois rien penser d'agreable.
Tout Rhumatisme, invention du Diable,
Rend impotent & de corps & d'esprit.
Il m'a fallu, pour forger cet Ecrit,
Aller dormir sur la Tombe d'Orphée ;
Mais je dors moins que ne fait un Proscrit,
Moy dont l'Orphée étoit le Dieu Morphée.
Si me faut-il répondre à vos beaux vers,
A vostre prose & galante & polie.
Deux Deitez par leurs charmes divers,
Ont d'agrémens vostre Lettre remplie :
Si celle-cy n'est autant accomplie,
Nul ne s'en doit étonner à mon sens ;
Le mal me tient, Hortense vous amuse.

Cette Déeſſe, outre tous vos talens,
Vous eſt encore une dixiéme Muſe.
Les neuf m'ont dit adieu juſqu'au Printemps.

Voilà, Monſieur, ce qui m'a empêché de vous remercier auſſi toſt que je le devois, de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire. Moins je meritois une Lettre ſi obligeante, plus j'en dois eſtre reconnoiſſant. Vous me loüez de mes vers & de ma morale, & cela de ſi bonne grace que la morale á fort à ſouffrir, je veux dire la modeſtie.

L'Eloge qui vient de vous
Eſt glorieux & bien doux,
Tout le monde vous propoſe
Pour modele aux bons Auteurs.
Vos beaux Ouvrages ſont cauſe,

Que j'ay sceu plaire aux neuf Sœurs,
Cause en partie, & non toute;
Car vous voulez bien, sans doute,
Que j'y joigne les Ecrits
D'aucuns de nos beaux Esprits.
J'ay profité dans Voiture,
Et Marot par sa lecture
M'a fort aidé, j'en conviens.
Je ne sçay qui fut son Maistre;
Que ce soit qui ce peut estre,
Vous estes tous trois les miens.

J'oubliois Maistre François, dont je me dis encore le Disciple, aussi-bien que celui de Maître Vincent, & celui de Maistre Clement. Voilà bien des Maîtres pour un Ecolier de mon âge. Comme je ne suis pas fort sçavant en certain art de railler, où vous excellez, je pretens en

aller prendre de vous des leçons ſur les bords de l'Hippocrene ; bien entendu qu'il y ait des Bouteilles qui rafraîchiſſent. Nous ſerons entourez de Nimphes & de Nouriſſons du Parnaſſe, qui recüeilleront ſur leurs Tablettes les moindres choſes que vous direz. Je les vois d'icy qui apprennent dans vôtre Ecole à juger de tout avec penetration & avec fineſſe.

Vous poſſedez cette ſcience,
Vos jugemens en ſont les regles & les loix,
Outre certains Ecrits que j'adore en ſilence,
Comme vous adorez Hortenſe & les deux Rois.

Au même endroit où vous dites que vous voulez rendre un culte ſecret à ces trois Puiſſances, auſſi-bien à Madame

Mazarin qu'aux deux Princes, vous me faites ſon portrait en diſant qu'il eſt impoſſible de le bien faire, & en me donnant la liberté de me figurer des beautez & des graces à ma fantaiſie. Si j'entreprens d'y toucher, vous défiez en ſon nom la verité & la fable, & tout ce que l'imagination peut fournir d'idées agreables & propres à enchanter. Je vous ferois mal ma cour ſi je me laiſsois rebuter par telles difficultez. Il faut vous repreſenter vôtre Heroïne autant que l'on peut. Ce projet eſt un peu vaſte pour un genie auſſi borné que le mien. L'entrepriſe vous conviendroit mieux qu'à moy, que l'on a crû juſ-

qu'icy ne ſçavoir repreſenter que des Animaux. Toutefois afin de vous plaire, & pour rendre ce Portrait le plus approchant qu'il ſera poſſible, j'ay parcouru le Pays des Muſes, & n'y ay trouvé en effet que de vieilles expreſſions que vous dites que l'on mépriſe. De-là j'ay paſsé au Pays des Graces, où je ſuis tombé dans le même inconvenient. Les Jeux & les Ris ſont encore des galanteries rebattuës, que vous connoiſsez beaucoup mieux que je ne fais. Ainſi le mieux que je puis faire eſt de dire tout ſimplement que rien ne manque à vôtre Heroïne de ce qui plaiſt, & de ce qui plaiſt un peu trop.

Que vous diray-je davantage?
Hortense eut du Ciel en partage
La grace, la beauté, l'esprit; ce n'est pas tout,
Les qualitez du cœur, ce n'st pas tout encore;
Pour mille autres appas le monde entier l'adore,
Depuis l'un jusqu'à l'autre bout.
L'Angleterre en ce point le dispute à la France.
Vôtre Heroïne rend nos deux Peuples Rivaux.
O vous, le Chef de ses devots,
De ses devots à toute outrence,
Faites-nous l'Eloge d'Hortense.
Je pourrois en charger le Dieu du double Mont,
Mais j'aime mieux Saint-Evremont.

Que direz-vous d'un dessein qui m'est venu dans l'esprit? Puis que vous voulez que la gloire de Madame Mazarin remplisse tout l'univers, & que je voudrois que celle de Madame de Bouillon allast au-delà, ne dormons ni vous ni moy que nous

nous n'ayons mis à fin une si belle entreprise. Faisons-nous Chevaliers de la Table Ronde ; aussi-bien est-ce en Angleterre que cette Chevalerie a commencé. Nous aurons deux Tentes en nostre Equipage, & au haut de ces deux Tentes les deux Portraits des Divinitez que nous adorons.

Au passage d'un Pont, ou sur le bord d'un Bois,
Nos Herauts publieront ce Ban à haute voix.
Marianne sans pair, Hortense sans seconde,
Veulent les cœurs de tout le monde.
Si vous en estes crû, le parti le plus fort
Panchera du costé d'Hortense ;
Si l'on m'en croit aussi, Marianne d'abord
Doit faire incliner la balance.
Hortense ou Marianne, il faut y venir tous,
Je n'en sçay point de si profane
Qui d'Hortense évitant les coups,

Ne cede à ceux de Marianne.
Il nous faudra prier Monsieur l'Ambassadeur,
Que sans égard à nostre ardeur,
Il fasse le partage, à moins que des deux Belles
Il ne puisse accorder les droits,
Lui dont l'esprit foisonne en adresses nouvelles
Pour accorder ceux de deux Rois.

Nous attendrons le retour des feuilles, & celui de ma santé; autrement il me faudroit chercher en Litiere les avantures. On m'appelleroit le Chevalier du Rhumatisme, nom qui, ce me semble, ne convient guere à un Chevalier Errant. Autrefois que toutes saisons m'étoient bonnes, je me serois embarqué sans raisonner.

Rien ne m'eust fait souffrir, & je crains toute
chose.

En ce point ſeulement je reſſemble à l'Amour.
Vous ſçavez qu'à ſa Mere il ſe plaignit un jour
Du ply d'une feüille de Roſe.
Ce ply l'avoit bleſsé; par quels cris forcenez
Auroit-il exprimé ſa plainte,
Si de mon Rhumatiſme il euſt ſenti l'atteinte?
Il euſt eſté puni de ceux qu'il a donnez.

C'eſt dommage que Monſieur Waler nous ait quittez; il auroit eſté du voyage. Je ne devrois peut eſtre pas le faire entrer dans une Lettre auſſi peu ſerieuſe que celle-cy. Je crois toutefois eſtre obligé de vous rendre compte de ce qui lui eſt arrivé au-delà du Fleuve d'Oubly. Vous regarderez cela comme un ſonge, ſi c'en peut eſtre un; cependant la choſe m'eſt

demeurée dans l'esprit comme je vais vous la dire.

Les beaux Esprits, les Sages, les Amans,
Sont en débat dans les Champs Elisées;
Ils veulent tous en leurs Départemens
Waler pour hoste, Ombre de mœurs aisées.
Pluton leur dit. J'ay vos raisons pesées,
Cet homme sçut en quatre Arts exceller:
Amour, & Vers, Sagesse, & Beauparler.
Lequel d'eux tous l'aura dans son Domaine?
Sire Pluton, vous voilà bien en peine.
S'il possedoit ces quatre Arts en effet,
Celui d'Amour, c'est chose toute claire,
Doit l'emporter, car quand il est parfait,
C'est un métier qui les autres fait faire.

J'en reviens à ce que vous dites de ma morale, & suis fort aise que vous ayez de moy l'opinion que vous en avez. Je ne suis pas moins ennemi que vous du faux air d'esprit que prend un

libertin. Quiconque l'affectera, je lui donnerai la palme du ridicule.

Rien ne m'engage à faire un Livre,
Mais la Raiſon m'oblige à vivre
En ſage Citoyen de ce vaſte Univers,
Citoyen qui voyant un monde ſi divers,
Rend à ſon Auteur les hommages
Que meritent de tels Ouvrages.
Ce devoir acquité, les beaux vers, les doux ſons,
Il eſt vray ſont peu neceſſaires;
Mais qui dira qu'ils ſoient contraires
A ces éternelles leçons?
On peut goûter la joye en diverſes façons;
Au ſein de ſes Amis répandre mille choſes,
Et recherchant de tout les effets & les cauſes,
A table, au bord d'un bois, le long d'un clair ruiſſeau,
Raiſonner avec eux ſur le bon, ſur le beau,
Pourveu que ce dernier ſe traite à la legere,
Et que la Nimphe ou la Bergere
N'occupe noſtre eſprit & nos yeux qu'en paſſant.
Le chemin du cœur eſt gliſſant

Sage Saint-Evremont, le mieux est de m'en taire,
Et sur tout n'estre plus Croniqueur de Cythère,
Logeant dans mes vers les Cloris,
Quand on les chasse de Paris.
On va faire embarquer ces Belles,
Elles s'en vont peupler l'Amerique d'Amours.
Que maint Auteur puisse avec elles,
Passer la Ligne pour toûjours;
Ce seroit un heureux passage.
Ah! si tu les suivois, tourment qu'à mes vieux jours
L'Hiver de nos climats promet pour appanage?
Croy moy, triste tourment, consens à nostre adieu,
En ma faveur change de lieu,
Déloge enfin, ou dis que tu veux estre cause
Que mes vers comme toy deviennent mal plaisans.
S'il ne tient qu'à ce point, bien-tost l'effort des ans
Fera sans ton secours cette metamorphose;
De bonne heure il faudra s'y resoudre sans toy.
Sage Saint-Evremont, vous vous mocquez de moy.
De bonne heure, est-ce un mot qui me convienne encore,

A moy qui tant de fois ay vû naiſtre l'Aurore,
Et de qui les Soleils ſe vont précipitant
Vers le moment fatal que je vois qui m'attend ?

Madame de la Sabliere ſe tient extrêmement honorée de ce que vous vous eſtes ſouvenu d'elle, & m'a prié de vous en remercier. J'eſpere que cela me tiendra lieu de recommandation auprés de vous, & que j'en obtiendray plus aiſément l'honneur de voſtre amitié. Je vous la demande, Monſieur, & vous prie de croire que perſonne n'eſt plus veritablement que moy, Voſtre, &c.

A Paris ce 18. Decembre 1687.

SUR UN PORTRAIT DU ROY.

A L'air de ce Heros, Vainqueur de tant d'Etats,
On croit du monde entier considerer le Maistre ;
Mais s'il fut assez grand pour meriter de l'estre,
Il le fut encor plus de ne le vouloir pas.



A LEURS ALTESSES SERENISSIMES

MADEMOISELLE

DE BOURBON,

ET MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTY.

HYmenée & l'Amour vont conclure un Traité,
Qui les doit rendre Amis pendant longues années.
BOURBON, jeune Divinité,
CONTY, jeune Heros, joignent leurs destinées.
CONDE' l'avoit, dit-on, en mourant souhaité;
Ce Guerrier qui transmet à son Fils en partage
Son esprit, son grand cœur, avec un heritage
Dont la grandeur non plus n'est pas à mépriser,
Contemple avec plaisir de la Voute Etherée,
Que ce nœud s'accomplit, que le Prince l'agrée,
Que LOUIS aux Condé ne peut rien refuser.
Hymenée est vêtu de ses plus beaux atours.

Tout rit autour de lui, tout éclate de joye.
Il descend de l'Olimpe environné d'Amours,
Dont CONTY doit estre la proye.
Venus à BOURBON les envoye,
Ils avoient l'air moins attrayant
Le jour qu'elle sortit de l'onde,
Et rendit surpris nostre monde,
De voir un peuple si brillant.

Le Chœur des Muses se prepare,
On attend de leurs Nourrissons
Ce qu'un talent exquis & rare
Fait estimer dans nos chansons.
Apollon y joindra ses sons,
Lui-même il apporte sa Lyre.
Déja l'Amante de Zephire
Et la Déesse du Matin,
Des dons que le Printemps étale
Commencent à parer la Sale
Où se doit faire le Festin.

O vous! pour qui les Dieux ont des soins si pressans
BOURBON aux charmes tout-puissans,

Ainſi qu'à l'ame toute belle,
CONTY par qui ſont effacez
Les Heros des ſiecles paſſez,
Conſervez l'un pour l'autre une ardeur mutuelle.
Vous poſſedez tous deux ce qui plaiſt plus d'un jour,
Les Graces & l'Eſprit, ſeuls ſoûtiens de l'Amour,
Dans la Carriere aux Epoux aſſignée,
Prince & Princeſſe, on trouve deux chemins;
L'un de tiedeur, commun chez les humains,
La paſſion à l'autre fut donnée.

N'en ſortez point, c'eſt un eſtat bien doux,
Mais peu durable en noſtre ame inquiete.
L'amour s'éteint par le bien qu'il ſouhaite,
L'Amant alors ſe comporte en Epoux.
Ne ſçauroit-on établir le contraire,
Et renverſer cette maudite Loy ?
Prince & Princeſſe, entreprenez l'affaire,
Nul n'oſera prendre exemple ſur moy.
De ce conſeil faites experience,
Soyez Amans fidelles, & conſtans.

S'il faut changer, donnez-vous patience,
Et ne soyez Epoux qu'à soixante ans.

Vous ne changerez point, écoutez Calliope;
Elle a pour vostre hymen dressé cet horoscope.

Pratiquer tous les agréemens
Qui des Epoux font des Amans,
Employer sa grace ordinaire,
C'est ce que CONTY sçaura faire
Rendre Conti le plus heureux
Qui soit dans l'Empire Amoureux,
Trouver cent moyens de lui plaire,
C'est ce que BOURBON sçaura faire.

Apollon m'apprit l'autre jour,
Qu'il naistroit d'eux un jeune Amour,
Plus beau que l'Enfant de Cytere,
En un mot semblable à son Pere.
Former cet Enfant sur les traits
Des modelles les plus parfaits,
C'est ce que BOURBON sçaura faire;
Mais de nous priver d'un tel bien,
C'est à quoy BOUBRON n'entend rien.

FABLE.

Le Roy, le Milan, & le Chaßeur.

A MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTY.

COmme les Dieux ſont bons, ils veulent que les Rois
Le ſoient auſſi, c'eſt l'indulgence
Qui fait le plus beau de leurs droits,
Non les douceurs de la vengeance.
Prince, c'eſt vôtre avis ; on ſçait que le couroux
S'éteint en vôtre cœur ſi-toſt qu'on l'y voit naître.
Achille, qui du ſien ne pût ſe rendre maiſtre,
Fut par là moins Heros que vous.
Ce titre n'appartient qu'aux bienfaicteurs des hommes,
L'Age d'Or en fit voir quelques-uns icy bas.
Peu de Grands ſont nez tels, en cet âge où nous ſommes,

L'Univers leur ſçait gré du mal qu'ils ne font pas.
Ils devroient de bonté nous donner plus d'exemples;
Car la valeur chez eux s'acquiert aſſez de Temples.
Vous avez l'un & l'autre, & ces dons precieux
Font qu'il n'eſt point d'honneurs où vôtre cœur n'aſpire;
Je ſçais qu'on vous attend dans le Palais des Dieux,
Un ſiecle de ſejour icy vous doit ſuffire.
Himen veut ſejourner tout un ſiecle chez vous.
Puiſſent les plaiſirs les plus doux
Vous compoſer des deſtinées,
Par ce temps à peine bornées!
Et la Princeſſe, & vous, n'en meritez pas moins.
J'en prens ſes charmes pour témoins,
Pour témoins j'en prens les merveilles
Par qui le Ciel, pour vous prodigue en ſes preſens,
Des qualitez qui n'ont qu'en vous ſeul leurs pareilles,
Voulut orner ſes jeunes ans.
BOURBON d'un rare eſprit ſes graces aſſaiſonne,

Le Ciel joignit en ſa perſonne
Ce qui ſçait la faire eſtimer,
A ce qui ſçait la faire aimer.
Il ne m'appartient pas de dire vôtre joye :
Je m'en tais donc, & vais rimer
Ce que fit un Oyſeau de Proye.
Je change un peu la choſe. Un peu ? J'y change tout ;
La Critique en cela me va pouſſer à bout ;
Car c'eſt une étrange femelle.
Rien ne nous ſert d'entrer en raiſon avec elle.
Elle va m'alleguer que tout fait eſt ſacré,
Je n'en diſconviens pas, & me ſçay pourtant gré,
D'alterer celui-cy, c'eſt à cette licence
Que je dois l'acte de clemence,
Par qui je donne aux Rois des leçons de bonté.
Tous ne reſſemblent pas au noſtre,
Le monde eſt un Marchand mêlé,
L'on y voit de l'un, & de l'autre.
Icy bas le beau ni le bon
Ne ſont eſtimez tels, que par comparaiſon.
LOUIS ſeul eſt incomparable.

Je ne lui donne point un éloge affecté,
L'on ſçait que j'ay toûjours entremêlé la Fable
De quelque trait de verité.
Revenons à l'Oyſeau, le fait eſt memorable.

Un Milan de ſon nid antique poſſeſſeur,
Eſtant pris vif par un Chaſſeur,
D'en faire au Prince un don cet homme ſe propoſe.
La rareté du fait donnoit prix à la choſe;
L'Oyſeau par le Chaſſeur humblement preſenté,
(*Si ce Conte n'eſt apocrife*)
Va tout droit imprimer ſa griffe
Sur le nez de Sa Majeſté.
Quoy, ſur le nez du Roy ? Du Roy même en perſonne.
Peut-eſtre il n'avoit lors ni Sceptre ni Couronne,
Quand il en auroit eu, ç'auroit eſté tout un.
Le nez Royal fut pris comme un nez du commun.
Dire des Courtiſans les clameurs & la peine,
Seroit ſe conſumer en efforts impuiſſans.
Le Roy n'éclata point : les cris ſont indecens
A la Majeſté ſouveraine.

L'Oyseau garda son poste : on ne put seulement
Hâter son départ d'un moment.
Son Maistre le rappelle, & crie & se tourmente,
Chacun s'empresse, & tous en vain.
On crut que jusqu'au lendemain
Ce maudit animal à la serre insolente,
Nicheroit là malgré le bruit,
Et sur le nez sacré voudroit passer la nuit,
Tâcher de l'en tirer irritoit son caprice.
Il quitte enfin le Roy, qui dit, laissez aller
Ce Milan, & celui qui m'a cru regaler.
Ils se sont acquitez tous deux de leur office;
L'un en Milan, & l'autre en Citoyen des Bois.
Pour moy qui sçais comment doivent agir les Rois.
Je les affranchis du supplice.
Et la Cour d'admirer, & Courtisans ravis
D'admirer de tels traits, par eux si mal suivis.
Bien peu, même des Rois, prendroient un tel modele,
Et le Veneur l'échapa belle,
Coupable seulement, tant lui que l'animal,

D'ignorer le danger d'approcher trop le Maistre.
Ils n'avoient appris à connoître
Que les Hostes des Bois ; Estoit-ce un si grand mal ?
Si je craignois quelque censure
Je citerois Polpay touchant cette avanture,
Ses recits en ont l'air : il me seroit aisé
De la tirer d'un lieu par le Gange arrosé.
Là, nulle humaine creature
Ne touche aux animaux pour leur sang épancher,
Le Roy même feroit scrupule d'y toucher.
Sçavons-nous, disent-ils, si cet Oyseau de Proye
N'étoit point au Siege de Troye.
Peut-estre y tint-il lieu de Prince ou de Heros,
Des plus hupez, & des plus hauts.
Ce qu'il fut autrefois, il pourra l'estre encore.
Nous croyons, aprés Pitagore,
Qu'avec les animaux de forme nous changeons,
Tantost Milans, tantost Pigeons,
Tantost humains, qui volatilles
Ayant dans les airs leurs familles.
Comme l'on conte en deux façons

L'accident du Chasseur, voicy l'autre maniere.
Un certain Fauconnier ayant pris, ce dit-on,
A la chasse un Milan, ce qui n'arrive guere,
En voulut au Roy faire un don
Comme de chose singuliere.
Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans,
C'est le *non plus ultra* de la Fauconnerie.
Ce Chasseur perce donc un gros de Courtisans
Plein de zele, échauffé s'il le fut de sa vie.
Par ce parangon des presens
Il croyoit sa fortune faite,
Lorsque sur ce Chasseur l'animal se rejette;
Et de ses ongles tout d'acier,
Sauvage encore & tout grossier,
Hape le nez du pauvre Sire.
Lui de crier, chacun de rire,
Monarque & Courtisans; qui n'eust ry? quant à moy
Je n'en eusse quitté ma part pour un Empire.
Qu'un Pape rie, en bonne foy
Je ne l'ose asseurer; mais je tiendrois un Roy
Bien malheureux s'il n'osoit rire,

C'eſt le plaiſir des Dieux. Jupiter rit auſſi,
Bien qu'Homere en ſes vers lui donne un noir
ſoucy,
Ce Poëte aſſure en ſon Hiſtoire,
Qu'un Ris inextinguible en l'Olimpe éclata;
Petit ni grand n'y reſiſta,
Quand Vulcain clopinant s'en vint verſer à boire,
Que le peuple immortel fuſt aſſez grave ou non;
J'ay changé mon ſujet avec juſte raiſon;
Car puis qu'il s'agit de morale,
Que nous euſt du Chaſſeur l'avanture fatale,
Enſeigné de nouveau? L'on a veu de tout
temps
Plus de ſots Fauconniers, que de Rois indulgens.



A MONSIEUR L'ABBE' VERGER, A BOIS-LE-VICOMTE.

C'Eſt pitié, Monſieur, que de nous autres pauvres mortels. Je trouve heureuſe Madame d'Hervart, de ne tenir de l'humaine condition qu'autant qu'il lui plaiſt. Nous ne lui reſſemblons guere en cela ; & avons beau nous munir de preſervatif contre l'attaque des paſſions ; elles nous emportent à la premiere occaſion qui ſe preſente, comme ſi nous n'avions fait reſolution aucune de leur reſiſter.

Voilà un commencement bien moral ; je ne ſçay ſi la ſuite ſera pareille. Qu'avoit affaire Monſieur d'Hervart de s'attirer la viſite qu'il eut Dimanche ? Que ne m'avertiſſoit-il ? Je lui aurois repreſenté la foibleſſe du perſonnage , & lui aurois dit que ſon tres-humble ſerviteur eſtoit incapable de reſiſter à une fille de quinze ans , qui a les yeux beaux , la peau delicate & blanche , les traits de viſage d'un agrément infini , une bouche & des regards , je vous en fais Juge ; ſans parler de quelques autres merveilles ſur leſquelles Monſieur d'Hervart m'obligea de jetter la veuë. Que ne me fit-il la deſcription toute entie-

re de Mademoiſelle de Beaulieu? Je ſerois parti avant le dîner; je ne me ſerois pas détourné de trois lieuës comme je fis, ni n'aurois eſté comme un Idiot me jetter dans Louvres, c'eſt à dire dans un village qui n'en eſt éloigné que d'un quart de lieuë, plus loin de Paris que n'en eſt le Bois-le-Vicomte. La pluye me fit arreſter prés de deux heures à Auney. J'étois encore à cheval qu'il eſtoit prés de dix heures. Un Laquais, le ſeul homme que je rencontray, m'apprit de combien j'avois quité la vraye route, & me remit dans la voye en dépit de Mademoiſelle de Beaulieu, qui m'occupoit tellement que je ne

ſongeois ni à l'heure ni au chemin, mais cela ne ſervit de rien. Il fallut giſter au village. Vous voyez, Monſieur, que ſans la viſite qu'elle nous fit, je n'aurois pas eu un giſte dont il plaiſe à Dieu vous preſerver. J'eus beau dire l'Oraiſon de Saint Julien. Mademoiſelle de Beaulieu fut cauſe que je couchay dans un malheureux Hameau. Elle m'a fait conſumer trois ou quatre jours en diſtractions & en réveries, dont on fait des contes par tout Paris. Vous conterez, s'il vous plaiſt, à la Compagnie l'iliade de mes malheurs; non que je veuille vous attriſter. Quand je le voudrois, on ne plaint guere les gens

gens de mon âge qui retombent dans ces erreurs.

Ma Lettre vous ſera rire.
Je vous entens déja dire,
Cet homme n'eſt-il pas foû
Dans l'entrepriſe qu'il tente ?
Il eſt plus prés du Perou,
Qu'il n'eſt du cœur d'Amarante.

Vous aurez raiſon de parler ainſi, j'en conviens.

Amarante eſt jeune & belle,
Je ſuis vieux ſans eſtre beau,
Et vais pour quelque rebelle
M'embarquer tout de nouveau.
Plus je ſonge en mon cerveau,
De combien peu d'apparence
Seroit pour moy l'eſperance
De la toucher quelque jour,
Plus je vois que c'eſt folie

D'aymer fille ſi jolie,
Sans eſtre le Dieu d'Amour.

꧁꧂

Amarante & le Printemps,
Ont un air qui ſe reſſemble.
Voicy comme je pretens
Que l'on les compare enſemble.
Par les Lis premierement
J'entâme ce parallele,
Soupçonnant aucunement
Ceux qu'Amarante recelle.
Je ſuis trompé ſi ſon Sein
N'en eſt un plein magazin.
Le mal eſt que ce ſont choſes,
Pour vous & moy lettres cloſes,
Nous ſommes ſimples mortels,
Il faut offrir des Autels
A ces Lis, nul Diadême
N'eſt digne d'en approcher,
Bien moins encor d'y toucher;
Et crois que Jupiter même,
Tout Jupiter qu'il ſe dit,

N'en auroit pas le credit ;
Sans l'himen & ſon attache.
Ces endroits delicieux
Pour nos mains, & pour nos yeux,
Ne ſont pas faits, que je ſçache.
Que ne ſuis-je de ces Dieux
Nommez Rois en ces bas lieux !
Bien-toſt par moy ces deux titres
A la Belle dediez,
Se verroient mis à ſes pieds ;
Et vous, bien-toſt vous auriez
Le revenu de deux Mittres.
L'une eſt Saint Germain des Prez,
L'autre, Saint Denis en France.
Voilà voſtre Reverence
Ayant muſique, où l'on va
Plus ſouvent qu'à l'Opera.
L'on n'y reçoit que les bonnes
Et les honneſtes perſonnes,
C'eſt à vous ſagement fait.
Helas ! ce n'eſt qu'un ſouhait,
Voſtre table eſt renverſée ;

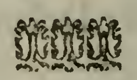
Voſtre marmitte eſt caſsée.
Peu chanceux, & vous & moy,
Nous n'avons eu de nos vies,
Moy, l'encolure d'un Roy,
Ni vous celle en bonne foy
D'un homme à deux Abbayes.
Pour revenir à nos Lis,
Ils ſont relevez de Roſes,
Ceux-là tout nouveaux fleuris,
Celles-cy fraiches écloſes.
Icy la comparaiſon
De la nouvelle ſaiſon
Cloche un peu, je vous l'avouë;
Et la beauté que je louë,
Par ces treſors éclatans,
Fait honte à ceux du Printemps.
Comment pourrois-je décrire
Des Regards ſi gracieux?
Il ſemble à voir ſon ſoûrire
Que l'Aurore ouvre les Cieux.
Il faut aimer Amarante
D'une ardeur perſeverante.

Adieu volages amours,
Selon l'objet la constance.
Celui-cy, j'en ay croyance,
M'arrestera pour toûjours.
Si ceci plaist à la Belle,
Dites-lui que les neuf *Sœurs*
Me font reserver pour elle
Encore d'autres douceurs.
Cette *Saison* printanniere,
Ne sera pas la derniere
Des comparaisons qu'Amour
Va m'inspirer à la Cour
De cette jeune Bergere.
Une autrefois je l'espere,
Je ferai, moyennant Dieu,
Quelque Reine de Cythere,
D'Amarante de Beaulieu.

Je n'ay pas besoin de vous exhorter à prendre la chose un peu moins tragiquement que

ne le comporte mon avanture ; il me semble même que ces vers là ne sont nullement tragiques. Vous pouvez vous moquer de moy tant qu'il vous plaira, je vous le permets, & si cette jeune Divinité qui est venuë troubler mon repos, y trouve un sujet de se divertir, je ne lui en sçauray point mauvais gré. A quoy servent les Radoteurs, qu'à faire rire les jeunes filles ? Adieu, Monsieur, je suis tout à vous.

A Paris le 4. Juin 1688.



REPONSE DE MONSIEUR l'Abbé Verger, à Monsieur de la Fontaine.

N'EN ſoyez point en peine, Monſieur, le recit de vos malheurs n'a point fait verſer des larmes. On a eu là-deſſus toute la fermeté que vous pouviez ſouhaiter, & il n'eſt pas juſqu'à Madame d'Hervart, qui toute bonne qu'elle eſt n'en ait eſté fort divertie. Enfin tout le monde en a ry, & perſonne n'en a eſté ſurpris.

Que vous vous trouviez enchanté
D'une Beauté jeune & charmante,
L'avanture eſt peu ſurprenante.
Quel âge eſt à couvert des traits de la beauté?

Ulisse au beau parler, non moin vieux, non moins sage
Que vous pouvez l'estre aujourd'hui;
Ne se vit-il pas malgré lui
Arresté par l'Amour sur maint & maint rivage?
Qu'en quittant cet objet dont vous estes épris,
Sur le choix des chemins vous vous soyez mépris,
L'accident est encor moins rare.
Hé! qui pourroit estre surpris
Lors que la Fontaine s'égare?
Tout le cours de ses ans n'est qu'un tissu d'erreurs,
Mais d'erreurs pleines de sagesse.
Les plaisirs l'y guident sans cesse
Par des chemins semez de fleurs.
Les soins de sa famille ou ceux de sa fortune,
Ne causent jamais son reveil.
Il laisse à son gré le Soleil
Quitter l'Empire de Neptune,
Et dort tant qu'il plaist au Sommeil.
Il se leve au matin sans sçavoir pourquoi faire.
Il se promene, il va, sans dessein, sans sujet,

Et

Et se couche le soir sans sçavoir d'ordinaire,
Ce que dans le jour il a fait.

On s'étonne seulement, Monsieur, que vous ne vous soyez égaré que de trois lieuës. Selon l'ordre vous deviez aller sur la même ligne tant que terre & vostre Cheval auroient pû vous porter, & cette presence d'esprit doit vous justifier entierement des distractions dont on vous accuse. En parlant d'Ulisse, je fais reflexion que le titre d'Odissée conviendroit peut estre mieux à vos avantures que celui d'Iliade que vous leur donnez En effet les Erreurs de ce Heros ne me paroissent pas avoir peu de raport avec vostre voyage, &

je ne trouverois qu'une diffe-rence entre Uliſſe & vous.

Ce Heros s'expoſa mille fois au trepas,
Il parcourut les Mers preſque d'un bout à l'autre,
Pour chercher ſon Epouſe & revoir ſes appas.
Quels perils ne courriez-vous pas,
Pour vous éloigner de la vôtre ?

Mais la difference eſt petite, & il falloit bien que cette comparaiſon euſt la deſtinée de toutes les autres, c'eſt à dire, qu'elle clochaſt un peu. Vous eſtes bien plus juſte dans les voſtres. Celle du Printemps eſt charmante, & celle de l'Aurore eſt precieuſe, & riante au poſſible. Enfin l'une & l'autre ſont telles qu'elles pourroient bien vous avoir fait des affaires. Je me

doute fort qu'une Dame & une Demoiſelle qui ſont icy, ne les ont point regardées ſans envie. C'eſt choſe étrange dans ce ſexe que l'ambition d'eſtre la plus belle ; mais vous avez bon moyen de vous mettre en grace.

De voſtre Muſe raviſſante
Les chants, *les* diſcours ſeducteurs,
Appaiſeront par leurs charmes flateurs
Cette tempeſte menaçante.
Un encens bien moins precieux
Que n'eſt celui que vôtre main preſente,
A mille fois flechi la colere des Dieux.

Aprés tout, Monſieur, c'eſt bien le moins que je vous doive pour vos preſens, que de vous en remercier. Vous eſtes le pre-

mier homme du monde pour les Châteaux en Eſpagne, & puis que vos réveries ſont ſi agreables, je ne m'étonne plus que vous vous y plaiſiez tant. C'eſt un mal qui ſe communique, & je vous avouë qu'en liſant vôtre Lettre je n'ay pû me défendre d'y tomber.

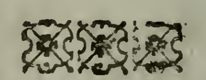
Tout indigne que je me ſens
Des biens que m'ont donné vos ſonges,
J'ay quelque temps abandonné mes ſens
A de ſi doux & ſi plaiſans menſonges.
Déja mon eſprit prévenu
De vos riches bienfaits regloit le revenu.
Déja dreſſant des Equipages,
Et digne Nourriſſon de l'aiſe & du ſommeil,
Je me trouvois le teint plus frais & plus vermeil.
Je me trouvois d'autres vertus encore,
Vertus d'un Abbé ſeulement,
Et que tout autre humain ignore;

Mais enfin en moins d'un moment,
La raiſon qui nous ſert bien moins à nous conduire
Qu'à nous perſecuter toûjours crüellement,
Eſt venuë à mes yeux détruire
Du faiſte juſqu'au fondement,
Un édifice ſi charmant.

Je n'ay pourtant pas tout perdu, & de tout cela il me reſte une choſe que j'eſtime infiniment. C'eſt le plaiſir de ſçavoir que vous me voulez du bien, & que vous avez en quelque maniere pour moy les ſentimens que j'ay pour vous.

J'ay fait voir voſtre Lettre à Mademoiſelle de Beaulieu. Sa jeuneſſe & ſa modeſtie ne lui ont pas permis de dire ce qu'elle

en penſoit ; mais je ne doute point que des douceurs ſi bien appreſtées ne l'ayent touchée comme elles doivent. Monſieur & Madame d'Hervart, & Mademoiſelle de Gouvernet, m'ont chargé de vous faire leurs complimens. Voſtre Lettre leur a fait un plaiſir infini, & je penſe que la campagne qu'ils aiment déja tant, les charmeroit bien davantage s'ils y eſtoient ſouvent regalez de ſemblables lectures. Adieu, Monſieur, je ſuis tout à vous.



LES
QUIPROQUO.

DAme fortune aime ſouvent à rire,
Et nous joüant un tour de ſon métier,
Au lieu des biens où nôtre cœur aſpire,
D'un *quiproquo* ſe plaiſt à nous payer.
Ce ſont ſes jeux, j'en parle à juſte cauſe.
Il m'en ſouvient ainſi qu'au premier jour.
Cloris & moy nous nous aimions d'amour;
Au bout d'un an la Belle ſe diſpoſe
A me donner quelque ſoulagement,
Foible & leger, à parler franchement.
C'étoit ſon but: mais quoy qu'on ſe propoſe,
L'occaſion & le diſcret Amant
Sont à la fin les maiſtres de la choſe.
Je vais un ſoir chez cet objet charmant,
L'Epoux eſtoit aux champs heureuſement,
Mais il revint la nuit à peine cloſe.
Point de Cloris: le dédommagement

Fut que le ſort en ſa place ſuppoſe
Une Soubrette à mon commandement.
Elle paya cette fois pour la Dame,
Diſons un troc, ou reciproquement
Pour la Soubrette on employa la Femme,
De pareils traits tous les livres ſont pleins.
Bien eſt-il vray qu'il faut d'habiles mains
Pour amener choſe ainſi ſurprenante ;
Il eſt beſoin d'en bien fonder le cas,
Sans rien forcer & ſans qu'on violente
Un incident qui ne s'attendoit pas.
L'aveugle Enfant, joueur de paſſe-paſſe,
Et qui voit clair à tendre maint panneau
Fait de ces tours, celui-là du berceau
Leve la paille à l'égard du Bocace ;
Car quant à moy, ma main pleine d'audace
En mille endroits a peut-être gâté
Ce que la ſienne a bien executé.
Or il eſt temps de finir ma preface,
Et de prouver par quelque nouveau tour
Les *quiproquo* de Fortune & d'Amour.
On ne peut mieux établir cette choſe

Que par un fait à Marſeille arrivé,
Tout en eſt vray, rien n'en eſt controuvé.
Là Clidamant que par reſpect je n'oſe
Sous ſon nom propre introduire en ces vers,
Vivoit heureux, ſe pouvoit dire en femme
Mieux que pas un qui fuſt en l'Univers.
L'honneſteté, la vertu de la Dame;
Sa gentilleſſe, & même ſa beauté,
Devoient tenir Clidamant arreſté.
Il ne le fut, le diable eſt bien habile,
Si c'eſt adreſſe & tour d'habileté,
Que de nous tendre un piege auſſi facile
Qu'eſt le deſir d'un peu de nouveauté.
Prés de la Dame eſtoit une perſonne,
Une Suivante ainſi qu'elle mignonne,
De même taille & de pareil maintien,
Gente de corps, il ne lui manquoit rien
De ce qui plaiſt aux chercheurs d'avantures.
La Dame avoit un peu plus d'agrément,
Mais ſous le maſque on n'euſt ſceu bonnement
Laquelle élire entre ces creatures.
Le Marſeillois, Provençal un peu chaud,

Ne manque pas d'attaquer au pluſtoſt
Madame Alix ; c'eſtoit cette Soubrette.
Madame Alix, encor qu'en peu coquette,
Renvoya l'homme. Enfin il lui promet
Cent beaux écus bien comptez clair & net,
Payer ainſi des marques de tendreſſe :
(En la Suivante) eſtoit, veu le pays,
Selon mon ſens un fort honneſte prix.
Sur ce pied-là qu'euſt couſté la Maiſtreſſe ?
Peut-être moins ; car le hazard y fait.
Mais je me trompe, & la Dame eſtoit telle,
Que tout Amant, & tant fuſt-il parfait,
Auroit perdu ſon latin auprés d'elle :
Ni dons, ni ſoins, rien n'auroit réuſſi.
Devrois-je y faire entrer les dons auſſi ?
Las ! ce n'eſt plus le ſiecle de nos peres.
Amour vend tout, & Nimphes & Bergeres ;
Il met le taux à maint objet divin
C'eſtoit un Dieu, ce n'eſt qu'un Eſchevin.
O temps ! ô mœurs ! ô coûtume perverſe !
Alix d'abord rejette un tel commerce,
Fait l'irritée, & puis s'appaiſe enfin,

Change de ton, dit que le lendemain,
Comme Madame avoit desſein de prendre
Certain remede, ils pourroient le matin
Tout à loiſir dans la cave ſe rendre.
Ainſi fut dit, ainſi fut arreſté;
Et la Soubrette ayant le tout conté
A ſa Maiſtreſſe, auſſitoſt les femelles
D'un quiproquo font le projet entre elles.
Le pauvre époux n'y reconnoiſtroit rien,
Tant la Suivante avoit l'air de la Dame;
Puis ſuppoſé qu'il reconnuſt la Femme,
Qu'en pouvoit-il arriver que tout bien?
Elle auroit lieu de lui chanter ſa gâme.
Le lendemain par hazard Clidamant,
Qui ne pouvoit ſe contenir de joye,
Trouve un Amy, lui dit étourdiment
Le bien qu'Amour à ſes deſirs envoye.
Quelle faveur! Non qu'il n'euſt bien voulu
Que le marché pour moins ſe fût conclu,
Les cent écus lui faiſoient quelque peine.
L'Amy lui dit, Hé bien ſoyons chacun
Et du plaiſir & des frais en commun.

L'Epoux n'ayant alors ſa bourſe pleine,
Cinquante écus à ſauver étoient bons.
D'autre coſté communiquer la belle,
Quelle apparence! y conſentiroit-elle?
S'aller ainſi livrer à deux Gaſcons,
Se tairoient-ils d'une telle fortune?
Et devoit-on la leur rendre commune?
L'Amy leva cette difficulté,
Repreſentant que dans l'obſcurité
Alix ſeroit fort aiſement trompée.
Une plus fine y ſeroit attrapée.
Il ſuffiroit que tous deux tour à tour
Sans dire mot ils entraſſent en lice,
Se remettant du ſurplus à l'amour,
Qui volontiers aideroit l'artifice.
Un tel ſilence en rien ne leur nuiroit;
Madame Alix ſans manquer le prendroit
Pour un effet de crainte & de prudence,
Les murs ayant des oreilles (dit-on)
Le mieux eſtoit de ſe taire; à quoy bon
D'un tel ſecret leur faire confidence?
Les deux galans ayant de la façon

Reglé la chofe, & difpofez à prendre
Tout le plaifir qu'Amour leur promettoit:
Chez le mary d'abord ils fe vont rendre.
Là dans le lit l'Epoufe encore eftoit.
L'Epoux trouva prés d'elle la Soubrette,
Sans nuls atours qu'une fimple cornette,
Bref en état de ne lui point manquer.
L'heure arriva; les Amis contefterent
Touchant le pas, & long-temps difputerent.
L'Epoux ne fit l'honneur de la maifon;
Tel compliment n'eftant là de faifon.
A trois beaux dez pour le mieux ils reglerent
Le precurfeur ainfi que de raifon.
Ce fut l'amy; l'un & l'autre s'enferme
Dans cette cave attendant de pied ferme
Madame Alix qui ne vient nullement.
Trop bien la Dame en fon lieu s'en vint faire
Tout doucement le fignal neceffaire.
On ouvre, on entre, & fans retardement,
Sans lui donner le temps de reconnoiftre
Cecy, cela, l'erreur, le changement,
La difference enfin qui pouvoit eftre

Entre l'Epoux & son Associé,
Avant qu'il pût aucun change paroistre,
Au Dieu d'Amour il fut sacrifié.
L'heureux Amy n'eut pas toute la joye
Qu'il auroit euë en connoissant sa proye.
La Dame avoit un peu plus de beauté;
Outre qu'il faut compter la qualité.
A peine fut cette scene achevée
Que l'autre Acteur par la prompte arrivée
Jetta la Dame en quelque étonnement;
Car comme Epoux, comme Clidamant même,
Il ne montroit toûjours si frequemment
De cette ardeur l'emportement extrême.
On imputa cet excez de fureur
A la Soubrette, & la Dame en son cœur
Se proposa d'en dire sa pensée.
La fête estant de la sorte passée,
Du noir séjour ils n'eurent qu'à sortir.
L'Associé des frais & du plaisir
S'encourt en haut en certain vestibule:
Mais quand l'Epoux vit sa Femme monter,
Et qu'elle eut veu l'Amy se presenter,

On peut juger quel ſoupçon, quel ſcrupule,
Quelle ſurpriſe eurent les pauvres gens.
Ni l'un ni l'autre ils n'avoient eu le temps
De compoſer leur mine & leur viſage.
L'Epoux vit bien qu'il falloit eſtre ſage,
Mais ſa Moitié penſa tout découvrir.
J'en ſuis ſurpris, femmes ſçavent mentir.
La moins habile en connoit la ſcience.
Aucuns ont dit qu'Alix fit conſcience
De n'avoir pas mieux gagné ſon argent:
Plaignant l'Epoux, & le dédommageant,
Et voulant bien mettre tout ſur ſon compte:
Tout cela n'eſt que pour rendre le conte
Un peu meilleur. J'ay veu les gens mouvoir
Deux queſtions; l'une, c'eſt à ſçavoir
Si l'Epoux fut du nombre des confreres,
A mon avis n'a point de fondement,
Puiſque la Dame & l'Amy nullement
Ne pretendoient vacquer à ces miſteres.
L'autre point eſt touchant le talion,
Et l'on demande en cette occaſion
Si pour uſer d'une juſte vangeance,

Pretendre erreur & cauſe d'ignorance
A cette Dame auroit eſté permis.
Bien que ce ſoit aſſez là mon avis,
La Dame fut toûjours inconſolable,
Dieu gard' de mal celles qu'en cas ſemblable
Il ne faudroit nullement conſoler.
J'en connois bien qui n'en feroient que rire.
De celles-là je n'oſe plus parler,
Et je ne vois rien des autres à dire.



Vers

VERS A LA MANIERE de Neuf-Germain ſur la priſe de Philiſbourg.

VA chez le Turc & le Sophi,
Muſe, & dis de Tir à Cadis,
Que malgré la Ligue d'Auſbourg
MONSEIGNEUR a pris Philiſbourg.

Tu pourras jurer par ma fy,
C'eſt le digne heritier des Lis.
Comment Diable, il prend comme un Bourg
L'inexpugnable Philiſbourg !

Seize jours au Siege ont ſuffi,
D'autres Guerriers y ſont vieillis.
Ce premier labeur ou labour,
Donne à la France Philiſbourg,

Le Dieu du Rhin en a dit, Fy,

Je ſens les Corps enſevelis
Et non le Bois de Calambourg,
Le long des murs de Philiſbourg.

Staremberg d'orgueil tout bouffi,
Nous donnoit trois mois accomplis,
Avant qu'ouir ſur le Tambour
La chamade dans Philiſbourg.

Il s'eſt trompé dans ſon défy,
Nos quartiers vont eſtre eſtablis
Sur mainte Ville, & maint Fauxbourg.
Par la priſe de Philiſbourg.

Ma foy, l'Empire eſt déconfi,
Si bien-toſt ne ſont démolis
Par la Paix les murs de Fribourg,
Et l'imprenable Philiſbourg.

BALADE,

SUR LE NOM DE

LOUIS LE HARDY,

Que les Soldats ont donné à MONSEIGNEUR, pendant le Siege de Philisbourg.

UN de nos Fantassins tres-bon, nommé
la Fleur,
Du titre de Hardy baptisant MONSEIGNEUR,
Le fera sous ce nom distinguer dans l'Histoire.
Ce Soldat par chacun fut d'abord applaudy,
Le Prince & son Parrain feront dire à leur gloire,
LOUIS le bien nommé c'est LOUIS LE HARDY.

D'un pareil nom de guerre on traitoit les neuf
Preux,
Nostre jeune Heros le merite mieux qu'eux,

J'aime les Sobriquets qu'un Corps-de-Garde impose ;
Ils conviennent toûjours ; & quant à moy je dy,
Pour ajoûter encor quelque lustre à la chose,
LOUIS le bien nommé c'est LOUIS LE HARDY.

Adam qui sur les Fonds tint les Estres divers
Dont il plust au Seigneur de peupler l'Univers,
Adam, Parrain bannal de toutes ces Familles,
Et qui n'imposoit pas le nom en étourdi,
N'y rencontroit pas mieux que nos braves Soudrilles.
LOUIS le bien nommé c'est LOUIS LE HARDY.

ENVOY.

L'homme n'engendre guere à soixante & dix ans.
Si le cas arrivoit comme à certaines gens,
J'irois à ce Soldat, & sans tant de mistere,
Tout autre choix à part, je dirois, Kadedi,
Viens tenir mon Enfant, tu seras mon Compere,
LOUIS le bien nommé c'est LOUIS LE HARDY.

LE SONGE

POUR

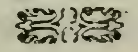
MADAME LA PRINCESSE

DE CONTY.

LA Déeſſe Conty m'eſt en ſonge apparuë :
Je la crus de l'Olimpe icy bas deſcenduë,
Elle étaloit aux yeux tout un monde d'attraits,
Et menaçoit les cœurs du moindre de ſes traits.
Fille de Jupiter, m'écriai-je à ſa veuë,
On reconnoiſt bien-toſt de quel Sang vous ſortez,
L'air, la taille, le port, un amas de beautez,
Tout excelle en CONTY, chacun lui rend les armes,
Sa preſence en tous lieux fera dire toûjours,
Voilà la Fille des Amours,
Elle en a la grace & les charmes.
On ne dira pas moins en admirant ſon air,
C'eſt la Fille de Jupiter.

Quand Morphée à mes ſens preſenta ſon Image,
Elle alloit en un Bal s'attirer maint hommage.
Je la ſuivis des yeux ; ſes regards & ſon port
Rempliſſoient en chemin les cœurs d'un doux
transport.
Le Songe me l'offrit par ſes Graces parée.
Telle aux nopces des Dieux ne va point Citerée.
Telle même on ne vit cette Fille des Flots,
Du prix de la beauté triompher dans Paphos.
CONTY me parut lors mille fois plus legere,
Que ne danſent au Bois la Nimphe & la Bergere.
L'herbe l'auroit portée ; une fleur n'auroit pas
Receu l'empreinte de ſes pas.
Elle ſembloit raſer les airs à la maniere
Que les Dieux marchent dans Homere.
Cecy n'eſt-il point trop ſçavant ?
Des Eruditions la Cour eſt ennemie,
Même on les voit aſſez ſouvent
Rebuter par l'Academie.
Helas ! en cet endroit mon ſonge fut trop court,
Je ſentis effacer de ſi douces Images,
Et la Nuit ramenant les entretiens du Jour

Je me repreſentai de perfides courages.
Je ramaſſai les bruits que de divers endroits,
Vient répandre chez nous la Déeſſe aux cent
voix,
Qui du Songe inventeur imite les ouvrages.
Morphée accompagné de ſes plus noirs Demons,
Me peignit cent Etats broüillez en cent façons.
A CONTY ſucceda ce que fait l'Angleterre.
Je ne vis qu'un cahos plein d'appareils de guerre.
Que les Enfans de Mars ont un different air
De la Fille de Jupiter !
Songe, par qui me fut ſon Image tracée,
Ne reviendrez-vous plus l'offrir à ma penſée ?
En finiſſant trop toſt vous cauſez trop d'ennuis.
Faites de vos faveurs un plus juſte partage,
Et revenez toutes les nuits,
Ou durez un peu davantage.



POUR LE PORTRAIT DE MONSIEUR BERTIN.

CES Deſſeins à BERTIN, des beaux Arts Protecteur,
Sont dediez avec juſtice :
Le portrait & le nom de leur adorateur,
Conviennent à leur frontiſpice.

Ce juſte admirateur des deſſeins de la Fage,
D'un Auteur ſi parfait multipliant l'ouvrage,
En va rendre le fruit deſormais plus commun.
Il veut que ſon Heros devienne auſſi le nôtre,
Et que le monde entier puiſſe apprendre de l'un,
Par les ſoins que s'eſt donné l'autre,

AUTRE.

Ce juſte admirateur des deſſeins de la Fage,
En vous donnant leur aſſemblage,
Fournit des leçons à chacun.

Il veut que ſon Heros devienne auſſi le nôtre,
Et que l'on doive aux ſoins de l'un,
Les fruits des ouvrages de l'autre.

A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR LE DUC

DE VANDOSME.

PRINCE vaillant, humain, & ſage,
Avouez-nous que l'aſſemblage
De ces trois bonnes qualitez,
Vaut mieux que trois Principautez.
Force Grands penſent d'autre ſorte,
S'ils ont raiſon je m'en rapporte,
Mais je ſoutiens encore un point,
C'eſt que ſouvent ils ne l'ont point.
Sans traiter icy cette affaire,
Comment, Seigneur, pouvez-vous faire?
Vous plaignez les Peuples du Rhin.
D'autre côté le Souverain,

Et l'interest de vôtre gloire,
Vous font courir à la Victoire.
Vous n'aimez que guerre & combats,
Même au sang trouvez des appas.
Rarement voit-on, ce me semble,
Guerre & pitié loger ensemble.
Aurions-nous des Hostes plus doux
Si l'Allemagne entroit chez nous ?
J'aime mieux les Turcs en campagne,
Que de voir nos Vins de Champagne
Profanez par des Allemans.
Ces gens ont des hanaps trop grands;
Nôtre Nectar veut d'autres verres.
En un mot, gardez qu'en nos Terres
Le chemin ne leur soit ouvert,
Ils nous pourroient prendre sans vert.
Prendre sans vert nôtre Monarque ?
Les Conducteurs de cette Barque
Y perdroient bien-tost leur Latin.
Lorraine eut le nez le plus fin,
Il faut se lever plus matin
Que ne font beaucoup de ces Princes,

Pour penetrer dans nos Provinces.
Je vois ces Heros retournez
Chez eux avec un pied de nez.
Et le Protecteur des Rebelles
Le cul à terre entre deux ſelles.
Et tout le parti Proteſtant
Du Saint-Pere en vain tres-content.
J'ay là-deſſus un conte à faire.
L'autre jour touchant cette affaire
Le Chevalier de Sillery,
En parlant de ce Pape-cy,
Souhaitoit pour la paix publique,
Qu'il ſe fuſt rendu Catholique,
Et le Roy JACQUES Huguenot.
Je trouve aſſez bon ce bon mot.
LOUIS a banni de la France
L'heretique & tres-ſotte engeance.
Il tenta ſans beaucoup d'effort
Un ſi grand deſſein dans l'abord,
Les eſprits eſtoient plus dociles.
Nôtre Roy voyant quelques Villes
Sans peine à la Foy ſe rangeant,

L'appetit lui vint en mangeant.
Les Quolibets que je hazarde,
Sentent un peu le Corps-de-garde.
Ce ſtile eſt bon en temps & lieu;
Une autrefois, moyennant Dieu,
Vôtre Alteſſe me verra mettre
Du François plus fin dans ma Lettre.
Cependant d'un ſoin obligeant,
L'Abbé m'a promis quelque argent.
Amen, & le Ciel le conſerve.
Apollon, ſes chants, & ſa verve,
Bachus, & peut-eſtre l'Amour,
L'occupent ſouvent tour à tour,
Sans compter l'hidre creanciere.
Quelque jour ce ſera matiere
Pour lui donner avec raiſon,
Autant de teſtes qu'à Typhon.
Il veut accrocher ma chevance,
Sur cet eſpoir j'ay par avance
Quelques Louis au vent jettez,
Dont je rens grace à vos bontez.
Le reſte ira ſans point de faute,

(Ou bien je compte ſans mon Hoſte.
Le Paillard m'a dit aujourd'hui
Qu'il faut que je compte avec lui.
Aimez-vous cette Parenteſe ?)
Le reſte ira, ne vous déplaiſe,
En . . . . & *cætera*.
Ce mot-cy s'interpretera
Des Jannetons, car les Climenes
Aux vieilles gens ſont inhumaines;
Je ne vous répons pas qu'encor
Je n'employe un peu de vôtre or
A payer la Brune & la Blonde,
Car tout peut aimer en ce monde.
Non que j'aſſemble tous les jours
Barbefleurie, & les Amours.
Même dans peu vôtre finance
Au Sacrement de Penitence,
A mon égard échapera.
Pour nouvelles de pardeçà,
Nous faiſons au Temple merveilles.
L'autre jour on but vingt bouteilles,
Renier en fut l'Architriclin.

La nuit estant sur son declin,
Lors que j'eus vuidé mainte coupe,
Langeamet, aussi de la Troupe,
Me remena dans mon Manoir.
Je lui donnay, non le bon soir,
Mais le bon jour; la blonde Aurore,
En quittant le Rivage Maure,
Nous avoit à table trouvez,
Nos verres nets, & bien lavez,
Mais nos yeux estant un peu troubles,
Sans pourtant voir les objets doubles.
Jusqu'au point du jour on chanta,
On bût, on rit, on disputa,
On raisonna sur les nouvelles,
Chacun en dit, & des plus belles.
Le Grand Prieur eut plus d'esprit
Qu'aucun de nous sans contredit.
J'admirai son sens, il fit rage,
Mais malgré tout son beau langage,
Qu'on estoit ravi d'écouter,
Nul ne s'abstint de contester.
Je dois tout respect aux VANDOSMES;

Mais j'irois en d'autres Royaumes,
S'il leur falloit en ce moment
Ceder un ciron ſeulement.
Je finis ; & je vous ſouhaite
Une Victoire tres-complette,
Chance à tous jeux, de la ſanté,
Non pas pour une éternité ;
Je ſuis en mes vœux plus modeſte.
Pourveu que la Bonté celeſte,
A Vous, au Grand-Prieur, à moy,
Donne cent ans de bon alloy,
Je ſerai content du partage.
Vous en meritez davantage,
Mais la raiſon d'un ſi beau lot
Ne ſe dit pas tout en un mot,

Ainſi je ferai fort bien de remettre la choſe à une autrefois, & de finir cet écrit par une proteſtation ſolemnelle d'être autant que dureront ces

cent ans de vie que la Parque me doit filer,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE ALTESSE,

Le tres-humble, tres-obéissant, & tres-fidele serviteur.

A SON ALTESSE SERENISSIME
MONSEIGNEUR LE PRINCE
DE CONTY.

MONSEIGNEUR,

Je n'ai differé d'écrire à Vôtre Alteſſe Sereniſſime, que pour ne pas interrompre une attention qu'apparemment elle donne à ce qui ſe paſſe le long du Rhin. Cependant comme vôtre eſprit embraſſe un nombre infini de choſes tout à la fois, il n'eſt pas impoſſible que mon

tribut ne ſoit receu de vous fa-vorablement, aux endroits du moins qui vous ſembleront les plus dignes de vous attacher. Je ſouhaiterois que ce fuſſent ceux où je vous entretiendrai de vous-même. Si quelque peu d'amour propre apportoit quelque temperament à vôtre merite auſſi bien qu'à la delicateſſe de voſtre gouſt, on entreprendroit quelquefois de vous louër, mais le trop d'eſprit & la modeſtie vous font tort. Je trouve étrange que cette derniere veüille s'oppoſer aux éloges dont les autres vertus ſont dignes, & qu'elle ſe faſſe toûjours valoir au prejudice de ſes compagnes. Voilà ſans mentir une

contrainte qui eſt trop dure, & qui approche en quelque façon de la tyrannie. Je m'en plaindrai plus au long dans une Lettre qui ſuivra de prés celle-cy, & où j'ay reſolu d'examiner en Academicien, le bien & le mal qu'il y a d'ordinaire dans nos loüanges. Un plus habile que moy ſçauroit ſi bien aprêter l'encens que vous auriez honte de le refuſer. J'y employerai quelque jour tout ce que j'ay d'art; & en attendant, agréez un échantillon de celui que je deſtine à la Princeſſe que vous aimez, & qui vous a continuellement dans ſon ſouvenir.

J'ay rang parmi les Nourrissons
Qui sont chers aux doctes Pucelles ;
Et souvent j'ose en mes chansons
Celebrer des Rois & des Belles.

Cependant mon art est icy
Bien au-dessous de la matiere,
Je n'entreprendrai pas aussi
De louer BOURBON tout entiere.

Elle plaist, il n'est point de cœurs
Qui n'en rendent un témoignage.
De ce don aux charmes vainqueurs,
Les Graces font leur appanage.

BOURBON sçait sur nous exercer
Une aimable & douce puissance.
Elle ravit sans y penser,
Que fait-elle lors qu'elle y pense ?

En ses yeux un feu luit toûjours,
De qui toute ame est tributaire.

Celui qui brille en ses discours
N'est pas moins assuré de plaire.

Je me souviens d'avoir écrit,
Fondé sur des raisons puissantes,
Que sans les beautez de l'esprit,
Celles du corps sont languissantes.

Celui-cy fait naistre l'amour
Mais l'autre empêche qu'il ne meure;
Sur tout quand au même sejour
Une belle Ame a sa demeure.

J'ay cité BOURBON à propos.
Joignez tout ce merite insigne,
Il n'est Déesse ni Heros,
Qui de nostre encens soit si digne.

Je ne devois pas commencer ma Lettre par un sujet auprés duquel tout le reste vous sem-blera meriter tres-peu cette at-

tention que je vous demande. Sans m'arrester à aucun arrangement, non plus que faisoit Montagne, je passe de l'Hostel de Conty aux affaires de de-là les Monts, c'est à dire, d'une Princesse extremement vive, à un Pape qui va mourir.

Pour nouvelles de l'Italie,
Le Pape empire tous les jours.
Expliquez, Seigneur, ce discours
Du costé de la maladie,
Car aucun Saint-Pere autrement
Ne doit empirer nullement.
Celui-cy veritablement
N'est envers nous ni Saint, ni Pere.
Nos soins de l'erreur triomphans
Ne font qu'augmenter sa colere
Contre l'Aîné de ses Enfans.
Sa santé toûjours diminuë,
L'avenir m'est chose inconnuë,

Et je n'en parle qu'à tâtons ;
Mais les gens de delà les Monts
Auront bien-toſt pleuré cet homme,
Car il deffend les Jannetons,
Choſe tres-neceſſaire à Rome.

Comme il ne coûte rien d'appeller les choſes par noms honorables, & que les Nymphes de delà les Monts, les Bergers même pourroient s'offenſer de celui-cy, je leur diray que j'ay voulu d'abord les qualifier de Cloris, mais ma rime m'a fait choiſir l'autre nom que j'avois déja conſacré à ces ſujets-là. Les Regiſtres du Parnaſſe ont un Ceremonial où il y en a pour tous les degrez, & pour tous les âges. Je ne m'arreſte point à cela, & ne prens pas

garde de si prés à la distribution de ces dignitez, que je donne fort souvent par caprice, ou pour une consideration fort legere.

Je me contente à moins qu'Horace,
Quand l'objet en mon cœur a place,
Et qu'à mes yeux il est joli,
Do nomen quodlibet illi.

Horace les avoit ennoblies auparavant, mais ce privilege ne m'appartient pas. Aprés vous avoir parlé de l'Italie, je viens, Monseigneur, à ce qui concerne l'Angleterre.

Halifax, Bentin, & Dombi,
N'ont qu'à chercher quelque alibi,
Pour justifier leur conduite.
Quoy qu'en puisse dire la suite

C'est

C'eſt un tres-mauvais incident.
Halifax ſembloit fort prudent.
Dombi, je ne le connois guere.
Bentin a ſon Maiſtre ſceut plaire;
Juſqu'à quel point, je n'en dis mot,
S'il n'euſt eſté qu'un jeune ſot,
Comme ſont tous les Ganimedes,
On auroit enduré de lui,
Et dans la piece d'aujourdhui
Bentin feroit peu d'intermedes;
Mais prompt, habile, diligent
A ſaiſir un certain argent,
Somme aux inſpecteurs échapée,
Il a du coſté de l'épée
Mis, ce dit-on, quelques deniers.
Aprés tout eſt-il des premiers
A qui pareille choſe arrive?
Ne faut-il pas que chacun vive?
Cependant il a quelque tort,
Si le gain eſt un peu trop fort,
Veu les Anglois & leurs Coûtumes,
Le Proverbe eſt bon ſelon moy,

Que qui * l'Oüe a mangé du Roy,
Cent ans aprés en rend les plumes.
Manger celle du Peuple Anglois
Eſt plus dangereux mille fois.
Bentin nous en ſçaura que dire,
Je n'y vois pour lui point à rire ;
On va lui barrer bien & beau
Le chemin aux grandes fortunes.
Dieu me garde de feu & d'eau,
De mauvais vin dans un cadeau,
D'avoir rencontres importunes,
De liſeur de vers ſans répit
De Maiſtreſſe aiant trop d'eſprit,
Et de la Chambre des Communes.

❧❧

Londondery s'en va ſe rendre
Voilà ce qu'on me vient d'aprendre :
Mais dans deux jours je m'attens bien,
Qu'un bruit viendra qu'il n'en eſt rien.
J'ay même encor certain ſcrupule,

* *On diſoit l'Oüe pour dire l'Oye, quand ce Proverbe a eſté fait.*

Ce Siege est-il un Siege ou non ?
Il ressemble à l'Ascension
Qui n'avance ni ne recule.
JACQUES aura monté sa Pendule
Plus d'une fois avant qu'il ait
Tous ces rebelles à souhait.
On leur a mené Peres, Meres,
Femmes, Enfans, & Personnes cheres,
Qu'on retient par force entassez,
Comme Moutons dans les fossez.
Cette Troupe aux Assiegez crie,
Rendez-vous, sauvez-nous la vie.
Point de nouvelle; au diantre l'un
Qui ne soit sourd. Le bruit commun
Est qu'ils n'ont plus de quoy repaistre.
A la clemence de leur Maistre
Ils se devroient abandonner.
Et puis, allez-moi pardonner
A cette maudite canaille.
Les gens trop bons & trop devots
Ne font bien souvent rien qui vaille.
Faut-il qu'un Prince ait ces défauts ?

C'eſt envoyer de l'eau à la mer que de vous écrire des reflexions. Ainſi je les laiſſe pour vous aſſûrer que je ſuis avec un profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE ALTESSE SERENISSIME

Le tres-humble, tres-obéiſſant
& tres-fidele Serviteur.

A Paris le 18. Aouſt 1689.

RELATION DE L'ENTRÉE DE LA REINE.

A MONSEIGNEUR LE SURINTENDANT.

MONSEIGNEUR,

Comme je ſerai bien-toſt voſtre redevable, j'ay cru que la magnificence de ces jours paſſez eſtoit une occaſion de

m'acquiter, & que je ne pouvois rien faire de mieux que de vous entretenir d'une si agreable matiere. Je vous dirai donc que l'Entrée ne se passa point sans moy, que j'y eus ma place aussi-bien que beaucoup d'autres Provinciaux, & que ce monde de regardans est une des choses qui me parut la plus belle en cette action.

De toutes parts on y vit
Une nombreuse affluence,
Et je crois qu'elle se fit
Aux yeux de toute la France.
Ce jour-là le Soleil fut assez matineux,
Mais pour mieux laisser voir ce pompeux équipage
Il tempera son éclat lumineux,
En quoi je tiens qu'il fut sage;
Car quand il eust eu des habits

Tout parſemez de Rubis,
Et couverts des Treſors du Pactole & du Tage,
Qu'il euſt paru plus beau qu'il n'eſt au plus beau jour,
Le moins brillant des Seigneurs de la Cour
Euſt brillé cent fois davantage.
La Cour ne ſe mit pas ſeule ſur le bon bout,
Et le luxe paſſa juſqu'à la Bourgeoiſie.
Chacun fit de ſon mieux, ce n'étoit qu'or par tout,
Vous n'avez veu de voſtre vie
Une ſi belle Infanterie.
On euſt dit qu'ils ſortoient tous de chez le Baigneur.
Imaginez-vous, Monſeigneur,
Dix mille hommes en broderie.
Ce fut un bel objet que Meſſieurs du Conſeil.
Auſſi leurs Majeſtez s'en tiennent honorées,
On n'en peut trop loüer le pompeux appareil,
Leur Troupe eſtoit des mieux parées.
Tout le monde admira leurs ſuperbes atours,
Leurs cordons d'or, leurs houſſes de velours,

Et leurs differentes livrées.
Leur Chef vétu de brocard d'or
Depuis les pieds jusqu'à la teste,
Ce jour-là parut un Medor,
Et fut un des beaux de la Feste.
Je ne puis assez dignement
Loüer le riche accoutrement
Qui le para cette journée.
Ni du Coffret des Sceaux que portoit fierement
La Chanceliere Haquenée,
Nommée ainsi * tres-justement.

De vouloir peindre aussi les trois Cours Souveraines
Et leur auguste majesté,
Ma Muse n'y perdroit que son temps & ses peines
C'est un sujet trop vaste & trop peu limité.
Messieurs de Ville eurent en verité
Bonne part de l'honneur en cette illustre Féste.
Je trouvay sur tout bien monté.

** A cause que cette Haquenée tomba.*

Celui qui marchoit à la teſte.
Il n'eſt pas juſqu'à Rocollet
Qui ne fuſt ſur ſa bonne mine.
Son Cheval qui n'étoit pas laid,
Et ſembloit de taille aſſez fine,
Lui ſecoüoit un peu l'échine,
Et penſa mettre en deſarroy
Ce brave ſerviteur du Roy.

Si je m'étois trouvé plus prés
Des harangueurs & des harangues,
Vous auriez en vers quelques traits
De ce qu'ont dit ces doctes langues.
Sans mentir j'ay beaucoup perdu
De n'en avoir rien entendu;
Car en fait de magnificence,
Les complimens ſur les habits
L'ont emporté comme je penſe;
Mais tout cela n'eſt rien au prix
Des Mulets de ſon Eminence.
Leur attirail doit avoir coûté cher;
Ils ſe ſuivoient en file ainſi que Patenotres,

On en voyoit d'abord vingt & quatre marcher,
Puis autres vingt & quatre, & puis vingt & quatre
autres.
Les housses des premiers étoient d'un fort grand
prix,
Les seconds les passoient, passez par les troisiémes,
Mais ceux-cy n'ont à mon avis,
Rien laisśé pour les quatriémes.
Monsieur le Cardinal l'entend en bonne foy,
Car aprés ces Mulets marchoient quinze Attelages,
Puis sa Maison, & puis ses Pages,
Se panadant en bel arroy,
Montez sur Chevaux aussi sages
Que pas un d'eux, comme je croy.
Figurez-vous que dans la France
Il n'en est point de plus haut prix,
Que l'un bondit, que l'autre danse,
Et que cela n'est rien au prix
Des Mulets de son Eminence.

Bien-tost aprés les Seigneurs de la Cour,
Propres, dorez, & beaux comme des Anges,

Ou comme le Dieu d'Amour,
Attirerent nos loüanges.
J'entens le Dieu d'Amour quand il tient du Dieu Mars,
Et qu'il marche tout fier du pouvoir de ſes dards.
Car ces Seigneurs qui ſont prés d'une belle
Auſſi doux que des moutons,
Sont pires que vrais lions
Quand ils ont une querelle,
Ou que le bruit des canons
Leur échauffe la cervelle.
En habits ſous l'or tout cachez,
En chevaux bien enharnachez,
Ils avoient fait groſſe dépenſe,
Et quant à moy je fus ſurpris
De voir une telle abondance
Et n'eſtimai plus rien au prix
Les Mulets de ſon Eminence.

Incontinent on vit paſſer
Des legions de Mouſquetaires.
C'eſt un bel endroit à tracer,

Mais ſans que je m'attire un tel nombre d'affaires,
Leur Maiſtre n'a que trop de quoy m'embaraſſer.
Vous le voyez quelquefois,
Croyez-vous que le monde ait eu beaucoup de Rois,
Ou de taille auſſi belle, ou de mine auſſi bonne ?
Ce n'eſt pas mon avis, & lors que je le vois
Je croy voir la Grandeur elle-même en perſonne.

Comme jadis le Monarque des Cieux
Dans le Ciel fit ſon Entrée,
Aprés avoir puni l'orgueil audacieux
Des Supoſts de Briarée ;
Ou bien comme Apollon des traits de ſon Carquois
Ayant du fier Pithon percé l'énorme maſſe,
Triompha ſur le Parnaſſe.
Ou comme Mars entra pour la premiere fois
Dans la Capitale de Trace,
Ainſi je crois encor voir le Prince qui paſſe
Et vous pouvez choiſir de ces trois là
Celui qu'il vous plaira.

Mais comment de ces vers ſortir à mon honneur ?
Cecy de plus en plus m'embaraſſe & m'empêche,
Et de fievre en chaud mal, me voicy, Monſeigneur,
Enfin tombé ſur la Caleche.
On dit qu'elle eſtoit d'or, & ſembloit d'or maſſif,
Et qu'il s'en fait peu de pareilles ;
Mais je ne la pûs voir, tant j'étois attentif
A regarder d'autres merveilles.
Ces merveilles étoient de fort beaux cheveux blonds,
Une vive blancheur, les plus beaux yeux du monde,
Et d'autres appas ſans ſeconds
D'une Perſonne ſans ſeconde.
Qu'on ne me demande pas
Qui c'étoit que la Perſonne
En qui logeoient tant d'appas,
La queſtion ſeroit bonne.
Tant d'agrément, tant de beauté,
Tant de douceur, & tant de Majeſté,
Tant de graces ſi naturelles,
Où l'on trouveroit de quoy

Faire un million de belles,
Ne peuvent en bonne foy
Se trouver qu'en la Merveille
Sans égale, & ſans pareille,
Qui donne aux autres la Loy,
Et qui dort avec le Roy.



A MADAME

DE LA FAYETTE;

En lui envoyant un petit Billard.

CE Bilard eſt petit, ne l'en priſez pas moins;
Je prouverai par bons témoins,
Qu'autrefois Venus en fit faire
Un tout ſemblable pour ſon Fils.
Ce plaiſir occupoit les Amours & les Ris,
Tout le peuple enfin de Cytere,
Au joly jeu d'aimer je pourrois aiſément
Comparer aprés tout ce divertiſſement,
Et donner au Billard un ſens allegorique,
Le But eſt un cœur fier; la Bille un pauvre Amant.
La Paſſe & les Billards, c'eſt ce que l'on pratique
Pour toucher au plutoſt l'objet de ſon amour.
Les Belouſes; ce ſont maint perilleux détour,
Force pas dangereux où ſouvent de ſoy-même
On s'en va ſe precipiter,

Où ſouvent un Rival s'en vient nous y jetter
Par adreſſe & par ſtratagême.
Toute comparaiſon cloche, à ce que l'on dit,
Celle-cy n'eſt qu'un jeu d'eſprit
Au deſſous de vôtre genie.
Que vous dirai-je donc pour vous plaire, Uranie?
Le Faſte & l'Amitié ſont deux Divinitez
Enclines, comme on ſçait, aux liberalitez.
Diſcerner leurs preſens n'eſt pas petite affaire,
L'Amitié donne peu, le Faſte beaucoup plus,
Beaucoup plus aux yeux du vulgaire.
Vous jugez autrement de ces dons ſuperflus,
Mon Billard eſt ſuccint, mon Billet ne l'eſt guere.
Je n'ajoûterai donc à tout ce long diſcours,
Que ceci ſeulement, qui part d'un cœur ſincere,
Je vous aime, aimez-moy toûjours.

LETTRE A MONSIEUR DE TURENNE.

VOus avez fait, Seigneur, un Opera.
Quoi? le vieux Duc ſuivi de Caprara,
Quoi, la bravoure & la matoiſerie?
Grande eſt la gloire ainſi que la tuërie.
Vous ſçavez coudre avec encor plus d'art,
Peau de Lion avec peau de Renard.
La joye en eſt parvenuë à ſa cime,
Car on vous aime autant qu'on vous eſtime.
Qui n'aimeroit un Mars plein de bonté?
En telles gens ce n'eſt pas qualité
Trop ordinaire, ils ſçavent déconfire,
Bruler, razer, exterminer, détruire.
Mais qu'on m'en montre un qui ſçache Marot,
Vous ſouvient-il, Seigneur, que mot pour mot
Mes creanciers qui de dixains n'ont cure,

Frere Lubin, & mainte autre écriture
Me fut par vous recitée en chemin?
Vous alliez lors rembarrer le Lorrain.
Reviens au fait, Muse, va plus grande erre.
Laisse Marot, & reparle de Guerre.
En surmontant Charles & Caprara,
Vous avez fait, Seigneur, un Opera.
Nous en faisons un nouveau, mais je doute
Qu'il soit si bon, quelqu'effort qu'il m'en coute.
Le vôtre est plein de grands évenemens.
Gens envoyez peupler les monumens,
Beaucoup d'effets de fureur Martiale,
D'amour tres-peu, tres-peu de Pastorale,
Mars sans armure y fut veu, ce dit-on,
Meslé trois fois comme un simple Pithon.
Bien lui valut la longue experience,
Et le bon sens, & la rare prudence.
Dans le Combat ces trois Divinitez
Alloient toûjours marchant à ses costez.
Ce Mars, Seigneur, n'est le Mars de la Thrace,
Mais pour cet an c'est le Mars de l'Alsace;
Ainsi qu'il fut & sera d'autres fois

Tres-bien nommé le Mars d'autres endroits.
Enfin c'eſt Vous, afin qu'on ne s'y trompe.
Or en ſont faits feux de joye en grand' pompe,
Bien eſt-il vrai qu'il nous en coûte un peu,
Mais gagne-t'on ſans rien perdre à ce jeu ?
LOUIS lui-même, Effroy de tant de Princes ;
Preneur de Murs, Subjugueur de Provinces,
A-t'il conquis ces Etats & ces Murs
Sans quelque ſang, non de Guerriers obſcurs,
Mais de Heros qui mettoient tout en poudre ?
Les Bourguignons en éprouvant ſa foudre
Ont fait pleurer celui qui la lançoit.
Sous les Remparts que ſon bras renverſoit ;
Sont enterrez, & quelques Chefs fidelles,
Et les Titans à ſa valeur rebelles.



A SON ALTESSE SERENISSIME
MONSEIGNEUR LE PRINCE
DE CONTY.

MONSEIGNEUR,

On m'a dit tant de fois que Voſtre Alteſſe Sereniſſime eſtoit en chemin, & que mes Lettres ne la trouveroient plus à l'Armée, qu'enfin j'ai manqué l'occaſion de faire partir celle-cy. En quelque lieu qu'elle vous ſoit preſentée, je vous diray à mon ordinaire, que les choſes nous

paroissent suspenduës tant en Flandre, qu'aux bords du Rhin, & rien ne réveillant les esprits, il est arrivé un changement dans la Robe & dans les Finances, qui nous a donné matiere de raisonner.

On dormoit ici quand le Roy,
Ayant ses raisons, & tres-sages,
Parmi des Gens d'un haut Employ
A fait un vrai remumenage,
Et mis Harlay premierement
A la teste du Parlement.
Il en est digne, & j'ose dire
Que Themis en tout son Empire,
Trouveroit à peine aujourd'hui
Un Oracle approchant de lui.
Ne plaidez qu'ayant bonne cause;
C'est maintenant la seule chose
Qui peut faire au gain du procez,
Vous contestez avec succez

Pardevant le Dieu des allarmes,
Appuyé du ſeul droit des armes.
Harlay regle d'autres débats,
Où je crois vous n'excellez pas.
Ni la grandeur ni la vaillance
Ne font incliner ſa balance.
Son Eloge entier iroit loin.
J'aime mieux garder avec ſoin
La loy que l'on ſe doit preſcrire
D'eſtre court, & ne pas tout dire.
Pour éviter donc la longueur
Qui met les choſes en langueur,
Pontchartrain regle les Finances.
Si jamais j'ai des Ordonnances,
Ce qui n'eſt pas preſt d'arriver,
Il ſçaura du moins me ſauver
Le chagrin d'une longue attente,
Et lira d'abord ma Patente.
Homme n'eſt plus expeditif,
Mieux inſtruit, ni plus inventif,
Talens aujourd'hui neceſſaires.
La Briſſe eſt chargé des affaires

Du Public & du Souverain.
Au gré de tous, il ſçût enfin
Débroüiller ce cahos de dettes
Qu'un maudit Compteur avoit faites.
Ce n'eſt pas là le ſeul eſſay
Qui le rend ſucceſſeur d'Harlay.
Ce poſte avec celui qu'il quitte,
Demandoit un ample merite
Au ſujet qu'on a placé-là.
Hardy quiconque le ſuivra :
Non que LOUIS par ſa ſageſſe
Ne puiſſe en conſerver l'eſpece,
Tout le bien que j'ay dit d'autrui
Retombe à juſte droit ſur lui.

Comme j'étois preſt de fermer ma Lettre, on a écrit icy de Verſailles que le Roy avoit donné la qualité de Miniſtre à Monſieur de Seignelay. Je ne vois perſonne qui n'en témoigne beaucoup de joye.

Il doit ce nouvel ornement
A son merite seulement.
Ses soins dignes que la fortune
Avec eux veüille concourir
Sçauront bientost par tout offrir
L'abondance en ces lieux commune.
Sur les deux Mers nos Matelots,
Quelque inconstans que soient les flots,
Sçauront ménager pour nos voiles
L'aide des Vents, & des Etoiles.
Ne doutez point qu'en son Employ
Redoublant ses soins & son zele,
Sous la conduite de son Roy
Le nouveau Ministre n'excelle.
N'avons-nous pas veu de nos bords
Une double Flotte reduite,
Et se renfermer dans ses Ports,
Mettant son salut dans sa fuitte?
Le travail y croît, j'en conviens,
Mais tels maux en Cour sont des biens,
Et Seignelay peut y suffire.
On le voit sur le champ écrire

Touchant

Touchant des points tres-importans,
Mieux que moy, Seigneur, c'eſt peu dire,
Mieux qu'aucun Ecrivain du temps.
Pour paſſer à d'autres matieres,
Vous ſçaurez qu'on m'a dit n'agueres
Que cet Hiver-cy l'Opera
A Rome ſe rétablira.
Cela me ſemble un bon augure
En la preſente conjoncture,
Et commence à ſentir la Paix.
Je ne penſe pas qu'elle échape
Aux premiers ſoins du nouveau Pape.
Si le Saint Eſprit mit jamais
Quelqu'un au Trône de Saint Pierre
Pour qui le demon de la guerre
Euſt de la crainte & du reſpect,
C'eſt Alexandre ; car ſans dire
Qu'à nul Etat il n'eſt ſuſpect,
Il a tout ce que l'on deſire,
Experience, fermeté,
Juſtice, & ſageſſe profonde.
L'Olimpe interpoſe au Traité

La premiere Teste du monde
En bon sens comme en dignité.
Dés-à-present Sa Sainteté
S'en va cet ouvrage entreprendre:
O Paix, ne te fais point attendre:
Veux-tu que pour toy l'Univers
Soupire encore deux Hivers?
Fille du Ciel & d'Alexandre,
Car je te garde tous ces noms,
Renvoye au Nord les Aquilons;
Fais qu'avec eux Mars se retire,
Faisant place à Flore, à Zephire.
Citer ces Dieux, me va-t'on dire,
En parlant du Pape, est-il bien?
Non, mais l'Art des Poëtes n'est rien,
Leurs discours n'ont beauté ni grace,
Sans ce langage du Parnasse.
Qu'Apollon s'exprime en Payen,
Trouve-t'on cela fort étrange?
Pour bannir pourtant ce mélange,
Et parler du Pape en Chrétien,
Souhaittons que Dieu l'illumine,

Et que la Paix par ſon moyen
Vers les Fidelles s'achemine,
Avec l'aſſiſtance Divine
Qu'un Jubilé procurera.
Dés que le Poëte lui verra
Réünir la choſe publique,
D'icy ſans peine il partira,
Et les vers on entonnera
De Simeon dans ſon Cantique;
Mais il veut vivre juſque-là.

Vous allez me faire encore une autre objection, elle eſt d'une nature à venir de vous; c'eſt que la France ne m'a pas donné charge de faire des vœux pour la Paix avec tant d'empreſſement. Eſt-ce l'intereſt de la France qui vous fait aller braver les hazards, ou ſi c'eſt celui de voſtre gloire? Je ne

démêle pas bien la chose. Peut-estre même y va-t'il de vostre plaisir, ce que je n'ose presque penser, *nec tibi tam dura cupido.* Cependant vous autres Heros seriez bien fâchez qu'on vous laissast vivre tranquillement, comme si la vie n'estoit rien, & que sans elle la gloire fust quelque chose. Vous croiez estre demeurez au coin du feu, à moins que vous ne vous alliez brûler sur le Mont Oeta, de même que fit Hercule. Pour vous répondre sur tous ces points, je vous diray que non pas la France, mais l'Europe entiere ne peut que perdre à une Guerre comme celle-cy ; & à vôtre égard, Monseigneur, ne vous allarmez pas

ſitoſt de ce mot de Paix. Elle eſt tellement difficile à faire, qu'il eſt mal-aiſé qu'Alexandre VIII. nous la donne dés ſon avenement au Pontificat; *Eia ſudabit ſatis.* Auquel cas j'ay dans l'eſprit que plus vous auriez de part au projet, & mieux nous nous trouverions des aſſiſtances de la Fortune. Si Jupiter recuëilloit les voix, (j'en reviens toûjours à mon ſtile Poëtique & à quelque choſe encore de plus chatoüilleux, il n'eſt pas beſoin que je m'explique icy d'avantage, vous voiez déja où j'en veux venir) voſtre eſprit & voſtre valeur auroient une ample matiere de s'exercer. Nous en parlions il y a deux jours du Vivier

& moy. Il me pria de vous assûrer de ses tres-humbles respects. Nous fismes des vœux tres-particuliers en vostre faveur. Ils n'étoient ouis que de quelques Idoles Chinoises, & du Destin qui apparemment les exaucera; car je n'y vois rien que de raisonnable. Pour peu que je vive encore, je pouray vous entendre dire, *Et quorum pars magna fui.* Ce seroit dommage que je mourusse avant l'accomplissement de ma Prophetie, non qu'on eust besoin de moy pour celebrer vostre gloire; mais j'exciterois à le faire les Malherbes & les Voitures. Bonnes gens, je ne vous puis voir, comme dit Maistre François de son Livre.

Si je ne répons de beaucoup de capacité pour ma part, je répons au moins de beaucoup de zele, estant avec autant de passion que de profondeur de respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE ALTESSE SERENISSIME

Le tres-humble, tres-obéïssant, & tres-fidelle serviteur.

POUR
MADAME****

Sur l'air des Folies d'Espagne.

On languit, on meurt prés de Sylvie :
C'eſt un ſort dont les Rois ſont jaloux,
Si les Dieux pouvoient perdre la vie,
Dans vos fers ils mourroient comme nous.

Soûpirant pour un ſi doux martyre,
A Venus ils ne font plus la Cour ;
Et Sylvie accroîtra ſon Empire
Des Autels de la Mere d'Amour.

Le Printemps paroiſt moins jeune qu'elle ;
D'un beau jour la naiſſance rit moins,
Tous les yeux diſent qu'elle eſt plus belle ;
Tous les cœurs en ſervent de témoins.

Ses refus ſont ſi remplis de charmes
Que l'on croit recevoir des faveurs :
La douceur eſt celle de ſes armes,
Qui ſe rend la plus fatale aux cœurs.

Tous les jours entrent à ſon ſervice,
Mille Amours ſuivis d'autant d'Amans.
Chacun d'eux content de ſon ſupplice,
Avec ſoin lui cache ſes tourmens.

Sa preſence embellit nos Bocages ;
Leurs ruiſſeaux ſont enflez par mes pleurs,
Trop heureux d'arroſer des ombrages
Où ſes pas ont fait naiſtre des fleurs.

L'autre jour aſſis ſur l'herbe tendre,
Je chantois ſon beau nom dans ces lieux ;
Les Zephirs accourant pour l'entendre
Le portoient aux oreilles des Dieux.

Je l'écris ſur l'écorce des Arbres :
Je voudrois en remplir l'Univers,

Nos Bergers l'ont gravé sur des Marbres
Dans un Temple au dessus de mes vers.

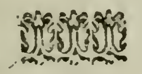
C'est ainsi qu'en un Bois solitaire
Lycidas exprimoit son amour.
Les Echos qui ne sçauroient se taire,
L'ont redit aux Bergers d'à-l'entour.

Le vieux Chat, & la jeune Souris.

FABLE.

Une jeune Souris de peu d'experience
Crut flechir un vieux Chat, implorant sa clemence,
Et payant de raisons le Raminagrobis.
Laissez moi vivre, une Souris
De ma taille & de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis?
Affameray-je, à vostre avis,
L'Hoste & l'Hostesse; & tout leur monde?
D'un grain de bled je me nourris,

Une noix me rend toute ronde.
A preſent je ſuis maigre ; attendez quelque
temps ,
Reſervez ce repas à Meſſieurs vos Enfans.
Ainſi parloit au Chat la Souris attrapée.
L'autre lui dit , Tu t'es trompée.
Eſt-ce à moi que l'on tient de ſemblables diſcours ?
Tu gagnerois autant de parler à des ſourds.
Chat & vieux pardonneur , cela n'arrive guere.
Selon ces Loix deſcens là-bas.
Meurs , & va-t'en tout de ce pas
Haranguer les Sœurs Filandieres ;
Mes Enfans trouveront aſſez d'autres repas.
Il tint parole. Et pour ma Fable ,
Voici le ſens moral qui peut y convenir.
La Jeuneſſe ſe flate , & croit tout obtenir.
La Vieilleſſe eſt impitoiable.



LE SOLEIL, ET LES GRENOUILLES.

Imitation d'une Fable Latine.

LEs Filles du Limon tiroient du Roy des Aſtres
Aſſiſtance & protection.
Guerre ni pauvreté, ni ſemblables deſaſtres
Ne pouvoient approcher de cette Nation.
Elle faiſoit valoir en cent lieux ſon Empire.
Les Reines des Etangs, Grenouilles veux-je dire,
Car que couſte-t'il d'appeller
Les choſes par noms honorables ?
Contre leur Bienfaicteur oſerent cabaler,
Et devinrent inſupportables.
L'imprudence, l'orgueil, & l'oubli des bienfaits,
Enfans de la bonne fortune,
Firent bien-toſt crier cette Troupe importune,
On ne pouvoit dormir en paix.
Si l'on euſt cru leur murmure

Elles auroient par leurs cris
Soulevé grands & petits,
Contre l'œil de la nature.
Le Soleil, à leur dire, alloit tout consumer;
Il falloit promptement s'armer,
Et lever des Troupes puissantes.
Aussi-tost qu'il faisoit un pas
Ambassades croassantes
Alloient dans tous les Etats.
A les oüir, tout le monde,
Toute la machine ronde
Rouloit sur les interests
De quatre méchants Marais.
Cette plainte temeraire
Dure toûjours, & pourtant
Grenouilles doivent se taire,
Et ne murmurer pas tant.
Car si le Soleil se pique,
Il le leur fera sentir,
La Republique Aquatique
Pourroit bien s'en repentir.

SUR LA SOUMISSION QUE L'ON DOIT A DIEU.

HEureux qui ſe trouvant trop foible & trop tenté,
Du monde enfin ſe débaraſſe !
Heureux qui plein de charité,
Pour ſervir ſon prochain y conſerve ſa place !
Differens dans leur veuë, egaux en pieté,
L'un eſpere tout de la Grace,
L'autre apprehende tout de ſa fragilité.

Ce monde, que Dieu même exclut de ſon partage,
N'eſt pas le monde qu'il a fait.
C'eſt ce que l'homme impie ajoûte à ſon ouvrage,
Qui fait que ſon Auteur le condamne & le hait.
Obſervez ſeulement le peu qu'il vous ordonne,
Et ſans ceſſe le beniſſant,
Uſez de ſon preſent, mais tel qu'il vous le donne,
Et vous n'aurez plus rien qui ne ſoit innocent.

Crois-tu que le plaiſir qu'en toute la Nature

Le premier Eſtre a répandu
Soit un piege qu'il a tendu
Pour ſurprendre la creature ?
Non, non, tous ces biens que tu vois
Te viennent d'une main & trop bonne & trop ſage;
Et s'il en eſt quelqu'un dont les divines Loix
Ne te permettent pas l'uſage,
Examine-le bien, ce plaiſir pretendu,
Dont l'appas tâche à te ſeduire ;
Et tu verras, ingrat, qu'il ne t'eſt défendu
Que parce qu'il te pourroit nuire.

Sans ces loix & l'heureux ſecours
Qu'elles te fourniſſent ſans ceſſe,
Comment avec tant de foibleſſe
Pourrois-tu conſerver & tes biens & tes jours ?
Expoſé chaque inſtant à mille & mille injures,
Rien ne raſſureroit ton cœur épouvanté,
Et ces juſtes decrets contre qui tu murmures,
Font ta plus grande ſureté.

Voudrois-tu que la Providence

Eust reglé l'Univers au gré de tes souhaits;
Et qu'en te comblant de bienfaits,
Dieu t'eust encor soustrait à son obéïssance ?
Quelle étrange societé
Formeroit entre nous l'erreur & l'injustice,
Si l'homme indépendant n'avoit que son caprice
Pour conduire sa volonté !

La querelle des Chats, & des Chiens; & celle des Chats & des Souris.

LA Discorde aux yeux de travers,
Reine du monde sublunaire,
Rit de voir que nôtre Univers
Est devenu son tributaire.
Commençons par les Elemens;
Vous trouverez qu'à tous momens
Ils sont en appointé contraire.
Outre ces quatre Potentats,
Combien d'Estres de tous états,

Se font une guerre éternelle?
Autrefois un Logis plein de Chiens & de Chats
Par cent Arrests rendus en forme solemnelle,
Vit terminer tous leurs debats.
Le Maistre ayant reglé leur employ, leurs repas,
Et menacé du fouet quiconque auroit querelle,
Ces animaux vivoient entr'eux comme cousins.
Une union si douce & presque fraternelle
Edifioit tous les voisins.
Enfin elle cessa; quelque plus de potage,
Quelque os par preference à quelqu'un d'eux donné
Fit que l'autre Parti s'en vient tout forcené
Representer un tel outrage.
J'ay veu des Croniqueurs attribuer le cas
Aux passedroits qu'avoit une Chienne en Gesine.
Quoiqu'il en soit, cet altercas
Mit en combustion la Salle & la Cuisine.
Chacun se declara pour son Chat, pour son Chien.
On fit un Reglement dont les Chats se plaignirent,
Et tout le quartier étourdirent.
Leur Avocat disoit qu'il falloit bel & bien
Recourir aux Arrests. Envain ils les chercherent:

Car en certain cabas où leurs gens les cacherent ;
Les Souris enfin les mangerent.
Autre procez nouveau ; le Peuple Souriquois
En patit ; maint vieux Chat fin, sultil & narquois,
Et d'ailleurs en voulant à toute cette race,
Les guetta, les prit, fit main-basse.
Le Maistre du logis ne s'en trouva que mieux.
J'en reviens à mon dire ; on ne voit sous les Cieux
Nul animal, nul estre, aucune creature
Qui n'ait son opposé, c'est la Loy de Nature,
En chercher la raison, ce sont soins superflus
Dieu fit bien ce qu'il fit, & je n'en sçais pas plus.
Ce que jai toûjours veu, c'est qu'aux grosses paroles
On en vient sur un rien plus des trois quarts du
temps.
Humains, il vous faudroit encor à soixante ans
Renvoyer chez les Barbacolles.



SONNET

Servant de Réponse à un Bout-Rimé du Sieur de Furetiere.

TE mettre à S. Lazare, eſt acte de Juſtice ;
J'en veux faire un Placet à noſtre Protecteur.
Apollon ne lit point le tien qu'il ne vomiſſe,
Et ne connoit en toy qu'un Calomniateur ;

Il ſemble à tes diſcours que chacun t'aplaudiſſe ;
Et toûjours du bon ſens cruel Perſecuteur
Tu veux parler de mots, & confons l'artifice
Avec l'art ; cette faute eſt crime en un Auteur ;

Ne t'imagine pas qu'on la laiſſe impunie ;
Mais l'inſolence ſuit en toy la calomnie.
N'en eſt-ce pas un trait que de blaſmer le Roy ?

Tu controlles ſes dons, homme plein d'impudence,
Ma foy, l'Academie eſt plus ſage que toy.
Apprens d'elle à parler, ou garde le ſilence.

A MADAME
DE FONTANGES.

CHarmant objet, digne present des Cieux ;
Et ce n'est point langage de Parnasse ;
Vostre beauté vient de la main des Dieux,
Vous l'allez voir au recit que je trace.
Puissent mes vers meriter tant de grace
Que d'estre offerts au Dompteur des humains
Accompagnez d'un mot de vostre bouche,
Et presentez par vos divines mains
De qui l'Ivoire embellit ce qu'il touche.

Je me trouvay chez les Dieux l'autre jour,
Par quel moien, j'en perdis la memoire ;
Il me suffit que de l'humain sejour
Je fus porté dans ce lieu plein de gloire.
Un Dieu s'en vint, & m'aiant abordé ;
Mortel, dit-il, Jupin m'a commandé
De te montrer par grace singuliere
L'Olimpe entier & tout le Firmament.
Ce Dieu, c'estoit Mercure assûrement ;
Il en avoit tout l'air & la maniere.

Aprés l'abord il me montra du doigt
Force clartez qui partoient d'un endroit.
Vois-tu, dit-il, cet enclos de lumiere?
C'eſt le Palais du Monarque des Dieux,
Et moy d'ouvrir incontinent les yeux.

Ce que je vis eſtoit d'une matiere
Qui ne ſçauroit dignement s'exprimer.
Figurez-vous tout ce qui peut charmer,
Tout ce qui peut éblouir tout enſemble,
Aſtres brillans, & Soleils radieux.
N'y comprenez toutefois vos beaux yeux,
Car leur éclat n'a rien qui lui reſſemble.

Avec Mercure en ce Palais entré,
Selon leur rang je vis ſur maint degré
Les Dieux aſſis, Jupiter à la teſte;
Tous paroiſſoient en des atours de feſte.
Le Sort ouvrit un Livre à cent fermoirs;
Puis fit crier dans les ſacrez Manoirs
Par trois Herauts à trois fois differentes

Le conteau des paroles ſuivantes.

De par Jupin ſoient les Dieux avertis,
Conformement à nos divins Uſages,
Que l'on va faire au Ciel deux Mariages
Avant qu'ils ſoient ſur la Terre accomplis.

Au mot d'Hymen je vis chacun ſe taire,
Et les ouïs par trois fois publier :
L'un pour CONTY, l'autre pour l'heritiere
Du Jupiter de ce bas Hemiſphere.
On aplaudit, puis ſilence eſtant fait,
Le Dieu des Vers lût deux Epithalames.
En voici l'un. Couple heureux & parfait,
Couple charmant, faites durer vos flâmes
Aſſez long-temps pour nous rendre jaloux.
Soiez Amans auſſi long-temps qu'Epoux.
Douce journée, & nuit plus douce encore!
Heures, tardez, laiſſez aulit l'Aurore.
Le temps s'envole, il eſt cher aux Amans.
Profitez donc de ſes moindres momens,
Jeune Princeſſe, aimable autant que belle,

Jeune Heros non moins aimable qu'elle,
Le temps s'envole, il faut le menager;
Plus il eſt doux, & plus il eſt leger.
Phœbus ſe tût, & bien que dans leur ame
Les Immortels enviaſſent CONTY,
Du Couple heureux & ſi bien aſſorty,
L'on dit au Sort qu'il prolongeaſt la trame,
S'il ſe pouvoit. Puis le Pere des Vers
Changeant de ton pour l'autre Epithalame,
Lût ce qui ſuit. Chantez, Peuples divers,
Que tout fleuriſſe aux Terres leurs demeures.
Ne tardez plus, avancez, lentes heures,
Allez porter aux humains un Printemps,
Tel que celui qui commença les temps.
Heures, volez, haſtez l'heur & la joye
Du Fils des Dieux, à qui l'Olympe envoye
Une Princeſſe au regard enchanteur:
Mille beaux dons éclatent dans ſon cœur.
En ſon eſprit, en ſon corps mille charmes;
Amour la ſuit, Amour a pris des armes
Qui ſoûtiendront l'honneur de ſon carquois.
Prince, il faudra ſe rendre cette fois:

Ces chants finis, je ne ſçaurois vous dire
Comment enfin chacun ſe ſepara.
Mercure ſeul avec moi demeura ;
J'obtins de lui que de ce vaſte Empire
L'on m'ouvriroit les Temples, & je vis
Deux noms fameux, deux noms rivaux pretendre
Le premier rang aux celeſtes lambris.
L'un c'eſt LOUIS, l'autre c'eſt ALEXANDRE
De ces deux Rois je comparai les faits ;
Non la perſonne, elle eſt trop differente :
Et Statira, qui ſe méprit aux traits
Du Conquerant dont la Grece ſe vante,
Au Roi des Francs n'auroit jamais erré.
Toûjours ce Prince aux regards ſe preſente,
Mieux fait qu'aucun dont il ſoit entouré.
Je vis encore une jeune merveille ;
Si ce n'eſt vous, ç'en eſt une pareille :
Mais c'eſt vous-même, & Mercure me dit
Comment le Ciel un tel œuvre entreprit.
Mortel, dit-il, il eſt bon de t'apprendre
Par quel motif ce chef-d'œuvre fut fait.
Un jour Jupin ſe trouvant ſatisfait

Des

Des vœux qu'en terre on venoit de lui rendre,
Nous dit à tous ; Je veux recompenſer
De quelque don la terreſtre demeure.
Le don fut beau comme tu peux penſer :
Minerve en fit un patron tout à l'heure.
L'éclat fut pris des feux du firmament ;
Chaque Deeſſe & chaque objet charmant,
Qui brille au Ciel avec plus d'avantage,
Contribua du ſien à cet ouvrage ;
Pallas y mit ſon eſprit ſi vanté,
Junon ſon port, & Venus ſa beauté,
Flore ſon teint, & les Graces leurs graces.
Heureux mortel, en un point tu ſurpaſſes
Tous tes pareils : car lequel d'entre vous,
Favoriſé juſqu'à ce point par nous,
A jamais vû l'Olimpe & ſa ſtructure ?
Retourne-t'en conte ton avanture,
Chante aux Humains ces miracles divers.
Il n'eut pas dit, que ſans autre machine
Je me revis dans le bas Univers.
Divin objet voila vôtre origine,
Agréez-en le recit dans ces Vers.

ELEGIE
POUR M. L. C. D. C.

VOus demandez, Iris, ce que je fais.
Je pense à vous, je m'épuise en souhaits.
Estre privé de les dire moy-même,
Aimer beaucoup, ne point voir ce que j'aime;
Craindre toûjours quelque nouveau Rival,
Voila mon sort. Est-il tourment égal?
Un amant libre a le Ciel moins contraire,
Il peut vous rendre un soin qui vous peut plaire;
Ou s'il ne peut vous plaire par des soins,
Il peut mourir à vos pieds tout au moins:
Car je crains tout, un absent doit tout craindre.
Je prens l'alarme aux bruits que j'entens feindre.
On dit tantost que vostre amour languit,
Tantost qu'un autre a gagné vostre esprit;
Tout m'est suspect, & cependant vostre ame
Ne peut sitost brûler d'une autre flâme,
Je la connois, une nouvelle amour
Est chez Iris l'œuvre de plus d'un jour.

Si l'on m'aimoit, je ſuis ſeur que l'on m'aime :
Mais m'aimoit-on ? Voila ma peine extreme,
Dites-le moy, puis le recommencez ;
Combien ? cent fois. Non, ce n'eſt pas aſſez.
Cent mille fois ? helas ! c'eſt peu de choſe:
Je vous dirai, chere Iris, ſi je l'oſe,
Qu'on ne le croit qu'au milieu des plaiſirs
Que l'Himenée accorde à nos deſirs.
Même un tel ſoin là-deſſus nous devore,
Qu'en le croiant on le demande encore:
Mais c'eſt aſſez douter de voſtre amour.
Doutez-vous point du mien à voſtre tour ?
Je vous dirai que toûjours même zele,
Toûjours ardent, toûjours pur & fidelle
Regne pour vous dans le fond de mon cœur.
Je ne crains point la cruelle longueur
D'une priſon où le ſort vous oublie,
Ni les vautours de la melancolie.
Je ne crains point les languiſſans ennuis,
Les ſombres jours, les inquietes nuits,
Les noirs momens, l'oiſiveté forcée,
Ni tout le mal qui s'offre à la penſée

Quand on est seul, & qu'on ferme sur vous
Porte sur porte, & verroux sur verroux;
Tout est leger : mais je crains que vostre ame
Ne s'atiedisse & s'endorme en sa flâme,
Ou ne prefere, aprés m'avoir aimé,
Quelque Amant libre à l'Amant enfermé.

EGLOGUE.

CLIMENE, ANNETTE.

CLIMENE.

JE ne veux plus aimer, j'en ai fait un serment;
Lysis vient de loüer en ma presence Aminte,
J'ai vû triompher mon Amant
Du dépit dont j'étois atteinte.
Je ne veux plus aimer, j'en ai fait un serment.
Tu ris. . . .

ANNETTE.

Qui ne riroit de ce sujet de plainte?
Mais que dis-tu d'Atis, qui seul & sans témoins

Rêve toûjours ſous quelque ombrage ?
Son troupeau ne fait plus le ſujet de ſes ſoins ;
Les loups ont l'humeur moins ſauvage.
Dieux ! que ſon chant me plaiſt !

CLIMENE.

Dis plûtôt ſon amour.
Il entretient nuit & jour
Les Echos de nôtre Bocage.

ANNETTE.

Oſerois-je l'aimer, feroit-ce point un mal ?
Helas ! j'entens dire à nos meres
Qu'aucun poiſon n'eſt plus fatal.

CLIMENE.

Elles n'ont pas été toûjours auſſi ſeveres ;
Rens-leur ces agrémens qu'ont les jeunes Bergeres,
Tu leur entendras dire auſſi ſouvent qu'à moy :
Le doux poiſon qu'amour ! Amour, il n'eſt que toy
De plaiſir ſenſible en la vie :
On ne blâme que par envie
Les cœurs qui vivent ſoûs ta loy.

ANNETTE.

Mais, Climene, que veux-tu dire ?

Toi-même tu voulois tout à l'heure bannir
Les doux transports de ce martire.

C L I M E N E.

Ah, je n'y pensois plus, tu m'en fais souvenir.
J'entens le son d'une musette,
Sont-ce point nos Amans, Annette ?

Atis & Lysis paroissent.

L I S I S *à Climene.*

Je confesse mon crime, & viens plein de regret....

C L I M E N E.

Je vous veux apprendre un secret.
Ne vantez que l'objet qui fait vôtre tendresse.
Forcez vos amours d'avoüer
Qu'un Amant n'a des yeux que pour voir sa Maîtresse,
De l'esprit que pour la loüer.

A N N E T T E.

Il suivra tes conseils, pardonne-lui, Climene.
Si l'Ami s'excuse aisément,
Il me semble qu'on doit avec bien moins de peine
Pardonner à l'Amant.

CLIMENE.

Ton ignorance me fait rire.
Pardonner à l'Amant ! Annette, y penſes-tu ?
Je vois bien qu'en effet l'amour t'eſt inconnu.
Atis, prens ſoin de l'inſtruire.
Nous nous fâchons du mot d'Amour.
Ce ſont façons qu'il nous faut faire ;
Et cependant tout ce miſtere
Dure au plus l'eſpace d'un jour.
Nous ſoûpirons à nôtre tour,
Un doux inſtinct nous le commande :
L'Amant honteux fait mal ſa cour,
Nous ne donnons qu'à qui demande.

ATIS.

Puis qu'on me le permet, je jure par les yeux
De la Bergere que j'adore,
Qu'il n'eſt rien ſi beau ſous les Cieux,
Ni la fraîche & riante Aurore,
Ni la jeune & charmante Flore.
Elle n'a qu'un défaut, c'eſt d'être ſans amour.
Ah, ſi je lui pouvois montrer ce qu'elle ignore,
Nul Berger plus heureux n'auroit pû voir le jour.

LISIS.

Annette est belle, qui le nie?
Mais Climene emporte le prix,
Et moi j'emporte sur Atis
Celui d'une ardeur infinie;
Je sçais languir, je sçais brûler.

CLIMENE.

Sçavez-vous le dissimuler?

LISIS.

Si je le sçais, cruelle?

CLIMENE.

Il est vrai, vôtre peine
Dura deux jours sans éclater:
Je n'osai d'abord m'en flater,
N'étois-je pas bien inhumaine?

LISIS.

Deux jours? vous comptez mal, tout est siecle aux Amans.
Recompense ces longs tourmens.

ATIS *à Annette.*

Payez les transports de mon zele.

CLIMENE.

CLIMENE.

Annette, qu'en dis-tu ?

ANNETTE.

Mais toi ? je ſuis nouvelle
En tout ce qui regarde un commerce ſi doux.
Sçachons auparavant ce qu'ils veulent de nous.

LISIS & ATIS.

L'aveu d'une ardeur mutuelle,
Tout le reſte dépend de vous.

CLIMENE & ANNETTE.

Et bien, on vous l'accorde.

LISIS & ATIS.

O charmantes Bergeres,
Allons ſur les vertes Fougeres,
Au plus creux des Foreſts, au fond des Antres ſourds
Celebrer nos tendres amours.

TOUS ENSEMBLE.

Allons ſur les bords des Fontaines,
Le long des Prez, parmi les Plaines,
Meſler aux aimables Zephirs
Nos malheureux ſoûpirs.

MADRIGAL.

SOulagez mon tourment, disois-je à ma
cruelle,
Ma mort vous feroit perdre un amant si fidelle,
Qu'il n'en est point de tel dans l'Empire amoureux.
Il le faut donc garder, me répondit la belle,
Je vous perdrois plûtôt en vous rendant heureux.



A SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTY.

PLeurez-vous aux lieux où vous estes ?
La douleur vous ſuit-elle au fonds de leurs retraites ?
Ne pouvez-vous lui reſiſter ?
Dois-je enfin, rompant le ſilence,
Ou la combattre, ou la flater
Pour adoucir ſa violence ?
Le Dieu de l'Oiſe eſt ſur ces bords,
Qui prend part à vôtre ſouffrance.
Il voudroit les orner par de nouveaux treſors,
Pour honorer vôtre preſence.
Si j'avois aſſez d'éloquence,
Je dirois qu'aujourd'hui tout y doit rire aux yeux.
Je ne le dirois pas ; rien ne rit ſous les Cieux,
Depuis le moment odieux

Qui vous ravit un Frere aimé d'amour extrême :
Ce moment, pour en parler mieux,
Vous ravit dés-lors à vous-même.

CONTY dés l'abord nous fit voir
Une ame aussi grande que belle.
Le Ciel y mit tout son sçavoir ;
Puis Vous forma sur ce modele.
Digne du même encens que les Dieux ont là-haut,
Vous attiriez des cœurs l'universel hommage.
L'un & l'autre servoit d'exemplaire & d'image :
Vous aviez tous deux ce qu'il faut
Pour estre un parfait assemblage.
Je n'y trouvois qu'un seul défaut,
C'étoit d'avoir trop de courage.

Par cet excez on peut pecher ;
CONTY méprise trop la vie.
A travers les perils pourquoi toûjours chercher
Les noms dont aprés lui sa memoire est suivie ?
Ces noms qu'alors aucun n'envie,
N'ont rien là-bas de consolant :

Achille en est un témoignage
Il eut un desir violent
De faire honneur à son lignage,
Il souhaita d'avoir un Temple & des Autels ;
Homere en ses Vers immortels
Le lui bâtit ; sa propre gloire
Y dure aussi dans la memoire
Des habitans de l'Univers.
Cependant Achille aux Enfers
Prise moins l'honneur de ce Temple ;
Que la Cabane d'un Berger.
Profitez-en ; c'est un exemple
Qui merite bien d'y songer.

Songez-y donc, Seigneur, examinez la chose,
D'autant plus qu'on ne peut y faillir qu'une fois.
L'Acheron ne rend rien ; si nos pleurs étoient cause
Qu'il revoquât ces tristes loix,
Nous reverrions CONTY : mais ni le sang des Rois,
Ni la grandeur, ni la vaillance
Ne font changer du Sort la fatale ordonnance ;

Qui rend ſourd à nos cris le noir Tiran des
Morts.
Ne vous fiez point aux accords
D'un autre Orphée ; a-t'il lui-même
Rien gagné ſur la Parque blême ?
Il obtint en vain ſes amours.
Tous deux avoient du Stix repaſſé les contours.
Il vit redeſcendre Euridice.
Il proteſta de l'injuſtice.
Il implora l'Olimpe : & neuf jours & neuf nuits
Importuna de ſes ennuis
Les Echos des Rivages ſombres.
Quand j'irois comme lui redemander aux ombres
Les CONTYS, Princes belliqueux,
On me diroit que le Cocyte
Ne conſidere aucun merite ;
Je ne reviendrois non plus qu'eux.
Je ne vous dis ici que ce qu'a dit Voiture.
L'ami de Mecenas, Horace, dans ſes ſons
L'avoit dit devant lui ; devant eux la Nature
L'avoit fait dire en cent façons.
Les neuf Sœurs & leurs Nourriſſons

Depuis long-temps en leurs Chanſons,
Repetent que l'on va recommencer l'Année,
Et que jamais la Deſtinée
Ne permit aux humains le retour en ces lieux.
Conſervez donc, Seigneur, des jours ſi precieux.
Que le temps ſeche au moins vos larmes;
Celui que vous pleurez, loin d'y trouver des charmes,
En goûte un bonheur moins parfait.
Je crains que les raiſons ne ſoient de peu d'effet
Dans la douleur qui vous poſſede;
Mais le temps n'aura-t'il pour vous ſeul nul remede?



CHANSON.

TOut ſe ſuit ici-bas, le plaiſir & la peine;
Le Printemps, les Hivers, tout garde cette loy.
Amour en exempta Climene,
L'ingrate n'a jamais que des rigueurs pour moi.

AUTRE.

SI nos langueurs & nôtre plainte
Faiſoient perdre à la jeune Aminte
Ou quelque charme, ou quelque Amant,
On pourroit fléchir la cruelle;
Mais lors que je la vois rire de mon tourment,
Je ne l'en trouve que plus belle.

A MADAME ***

J'Ay receu, Madame, une Lettre de vous du 28. du passé, & vous avois écris une seconde Lettre où il n'y avoit remontrance aucune. Comme vous n'avez pas resolu de profiter de celles que je vous ai faites, je vous suis fort obligé de ce que vous me dispensez de vous en faire d'autres à l'avenir, c'est-là tout à fait mon compte. Je n'ay nullement le caractere de Bastien le Remontreur ; c'est un quolibet. Cependant délivrez-moy le plustost que vous pourrez de l'inquietude où je suis touchant

le retour de vostre Epoux, car je n'en dors point. Cela & mes rhumes me vont jetter dans une insomnie qui durera jusqu'à ce que vous soiez à Paris. Joignez à tous ces ennemis du sommeil, (ceci est dit poëtiquement) l'amitié violente que j'ai pour vous, & vous trouverez beaucoup de nuits où j'auray le temps de m'occuper du souvenir de vos charmes, & de bastir des Chasteaux. J'accepte, Madame, les Perdrix, le Vin de Champagne, & les Poulardes, avec une Chambre chez Monsieur le Marquis de Sablé, pourveu que cette Chambre soit à Paris. J'accepte aussi les honnestetez, la bonne conversation & la politesse de

Monſieur l'Abbé de Servient, & de voſtre Amy. En un mot j'accepte tout ce qui donne bien du plaiſir, & vous en eſtes toute peſtrie; mais j'en viens toûjours à ce diable de mary, qui eſt pourtant un fort honneſte homme. Ne nous laiſſons point ſurprendre. Je meurs de peur que nous ne le voyions ſans nous y attendre, comme le Larron de l'Evangile. Evitons cela, je vous en ſupplie, & ſi nous pouvons; car je ne ſuis pas un Répondant trop ſeur de ſon fait, non plus que Madame.... dont je me ſuis porté pour caution envers un Epoux qui eſt quelquefois un peu mutin. Vous payerez de careſſes pleines de charmes, mais

moy, de quoi payerai-je? Adieu, Madame, aimez-moy toûjours, & me maintenez dans les bonnes graces des deux Freres. Qui a tâté d'eux un moment sans plus, ne s'en peut passer qu'avec une peine, à laquelle je renonce de tout mon cœur.

J'ay veu Mademoiselle Terese qui m'a semblé d'une beauté & d'un teint au dessus de toutes choses. Il n'y a que la fierté qui m'en choque. Ne vous estes-vous pas apperceuë que vostre Fille étoit une fiere petite peste? Je la verray encore aujourd'hui, s'il plaist à Dieu.

Ne nous laissons pas surprendre, je vous en prie. Je m'informerai, mais qui diantre sçait

précisement quand on reviendra? Les jours vous sont des momens en la compagnie des deux Freres, & ils me sont des semaines en vostre absence. Ne vous étonnez donc pas si je crie si haut, & si je rebats toûjours une même note.

A LA MESME.

J'AY receu, Madame, une de vos Lettres qui est sans date. Elle est si pleine de tendresse à mon égard, & de toutes choses qui me doivent estre infiniment agréables, que je voudrois en retenir une que je vous écrivis il y a dix jours, & qui ne vous a esté envoyée que de Samedy

dernier. J'ay veu Mademoiselle Térese depuis cela, non pour obéir à vos ordres, mais pour mon plaisir, & tres-grand plaisir. Elle avoit le plus beau teint que fille que j'aye vûë de ma vie. Ne vous allez pas imaginer que nous nous laissions mourir de chagrin pendant vostre absence. C'est une chose qui se dit toûjours, & qui n'arrive jamais. Je suis au desespoir de vous avoir fait les remontrances que je vous ay faites, non qu'elles ne soient raisonnables; mais vostre Lettre ne permet pas qu'on écoute la raison en façon du monde, & vous renverserez l'esprit de qui vous voudrez, & quand vous voudrez, fust-ce un Philosophe

du temps paſſé. Il me ſemble par la voſtre que vous ne voulez point de réponſe, car vous dites que vous ne me marquez point le lieu où vous eſtes. Cependant on vous y a envoyé ma Lettre & d'autres encore. On ne ſe ſçauroit imaginer une plus agreable compagnie que celle que vous avez. Dieu vous la conſerve, & ramenez-la au plûtoſt, ſi vous m'encroiez, non que la Campagne doive finir tout à l'heure : mais comme on dit que le Prince d'Orange s'en retourne en Angleterre, nos Princes & nos Grands Seigneurs pouroient bien s'en revenir au plus viſte. Je n'oſerois m'étendre ſur le chapitre qui vous a fait

partir, & qui vous pouroit arrêter un peu trop long-temps; il me paroiſt par la voſtre que vous ne le ſouhaitez pas. Je verray ſouvent Mademoiſelle voſtre Fille, & penſeray un peu plus ſouvent à vous, bien certain que de voſtre part vous n'avez garde de m'oublier.



A

A MONSIEUR LE CHEVALIER DE SILLERY.

Ce 28. Aoust 1692.

JAmais nos Combattans n'ont été ſi hardis ;
Nos moindres Fantaſſins ſont autant d'Amadis.
La preſence du Roi, ſes ordres, ſon exemple...
Quel Roi ! c'eſt aux neuf Sœurs de lui bâtir un
Temple :
Mon Art ne ſuffit pas pour de ſi hauts projets.
Les ſoins, dis-je, du Prince animant ſes Sujets,
On prend des murs. Quels murs ! vrais remparts de
la Flandre,
Qu'un autre que LOUIS ſeroit dix ans à prendre.
Ah ſi le Ciel vouloit que nous euſſions le tout !
Quel pays ! vous voyez ſes défenſeurs à bout.
Je n'en dirai pas plus ; nôtre Roi n'aime gueres
Qu'on raiſonne ſur ces matieres.

Voilà bien des *Quels* entassez les uns sur les autres, & une figure bien repetée ; si faut-il pourtant l'employer encore sur ce qui regarde Monsieur le Duc.

Quel Prince ! Nous sçavons qu'il s'est trouvé partout ;
Que dédaignant le bruit d'une valeur commune,
Il s'est distingué jusqu'au bout,
Que Francœur, Jolicœur, Jolibois, la Fortune,
Grenadiers, gens sans peur, vrais suposts de Cesars,
Avec moins de plaisir s'exposent aux hazards.
Tel on voit qu'un Lion, Roi de l'ardente plage,
De sang & de meurtre alteré,
Porte sur les Chasseurs un regard assuré,
Et les fait du peril entrer tous en partage.
Je change en cet endroit de stile & de langage.
Ne vous semble-t'il pas que je m'en suis tiré
Ainsi qu'un Voyageur en des bois égaré ?
Il faut reprendre nos brisées ;
Les Muses ne sont pas sur ce Prince épuisées.

Quel plaiſir pour celui dont il reçût le jour.
Le bon ſens & l'eſprit, conducteurs du courage,
Sont des CONDEZ enfin l'ordinaire appanage.
Moi, j'en tiens cent loüis, chacun m'en fait la cour.
Il a deifié ma veine ;
Mes ſoins en valoient-ils la peine ?
Il ne s'en faut point étonner.
Que ne lui vit-on pas donner
Dans le temps qu'il tint cour pleniere
Pour une Feſte ſinguliere ?
Chantilly fut la Scene, objet delicieux.
Sans que tout fuſt parfait, chacun fit de ſon mieux.
Tous rapporterent de ces lieux
De groſſes & notables ſommes.
Il a payé comme les Dieux
Ce qu'ils ont fait comme des hommes.

Il n'eſt bruit icy que de vôtre Prince. Tout le monde lui attribuë l'avantage que nous avons remporté au combat de

Steinkerke. C'est là un fort beau sujet de Poëme, le caractere du Heros, l'action, & les circonstances; il n'y manque rien que le bon Homere ou le bon Virgile, si vous voulez: car pour vostre Poëte, il ne faut plus vous y attendre; je suis épuisé, usé, sans nul feu, & ne sçay comme j'ai pû tirer de ma teste ces derniers Vers. Quand je dis que je suis sans feu, c'est de celui qui a fait les Fables & les Contes que je veux parler; car d'ailleurs je ne suis pas avec moins d'ardeur que j'estois il y a dix ans, Monsieur, vostre tres-humble & tres-obéissant Serviteur & Poëte.

Ces Vers ont esté commencez incontinent aprés la prise de Namur, & avant les dernieres actions de Monsieur le Duc. Je les ay continuez sur ce Plan, car que ce Prince me constituë toûjours en de nouveaux frais par de nouveaux témoignages de sa valeur, ni moy à l'âge de vingt-cinq ans, ni teste d'homme n'y suffiroit.



TRADUCTION

PARAPHRASE'E DE LA PROSE

DIES IRÆ.

DIeu détruira le ſiecle au jour de ſa fureur.
Un vaſte embraſement ſera l'avant-coureur,
Des ſuites du peché long & juſte ſalaire.
Le feu ravagera l'Univers à ſon tour.
Terre & Cieux paſſeront, & ce temps de colere
Pour la derniere fois fera naître le jour.

Cette derniere Aurore éveillera les Morts.
L'Ange raſſemblera les débris de nos corps ;
Il les ira citer au fond de leur aſile.
Au bruit de la trompette en tous lieux diſperſé
Toute gent accourra. David & la Sibille
Ont prevû ce grand jour, & nous l'ont annoncé.

De quel fremiſſement nous nous verrons ſaiſis!

Qui ſe croira pour lors du nombre des choiſis ?
Le regiſtre des cœurs, une exacte balance
Paroîtront aux côtez d'un Juge rigoureux.
Les tombeaux s'ouvriront, & leur triſte ſilence
Aura bien-tôt fait place aux cris des malheureux.

La nature & la mort pleines d'étonnement
Verront avec effroi ſortir du monument
Ceux que dés ſon berceau le monde aura vû vivre:
Les Morts de tous les temps demeureront ſurpris
En liſant leurs ſecrets aux Annales d'un Livre,
Où même les penſers ſe trouveront écrits.

Tout ſera revelé par ce Livre fatal :
Rien d'impuni. Le Juge aſſis au Tribunal
Marquera ſur ſon front ſa volonté ſuprême.
Qui prierai-je en ce jour d'eſtre mon défenſeur ?
Sera-ce quelque juſte ? Il craindra pour lui-même,
Et cherchera l'appui de quelque interceſſeur.

Roi qui fais tout trembler devant ta Majeſté,
Qui ſauves les Elûs par ta ſeule bonté,

Source d'actes benins & remplis de clemence;
Souviens-toi que pour moi tu descendis des Cieux;
Pour moi te dépouillant de ton pouvoir immense,
Comme un simple mortel tu parus à nos yeux.

❦

J'eus part à ton passage, en perdras-tu le fruit?
Veux-tu me condamner à l'éternelle nuit,
Moi pour qui ta bonté fit cet effort insigne?
Tu ne t'es reposé que las de me chercher:
Tu n'as souffert la Croix que pour me rendre digne
D'un bonheur qui me puisse à toi-même attacher.

❦

Tu pourrois aisément me perdre & te vanger.
Ne le fais point, Seigneur, viens plûtôt soulager
Le faix sous qui je sens que mon ame succombe.
Assure mon salut dés ce monde incertain.
Empêche malgré moi que mon cœur ne retombe;
Et ne te force enfin de retirer ta main.

❦

Avant le jour du compte efface entier le mien.
L'illustre Pecheresse en presentant le sien,

Se

Se fit remettre tout par ſon amour extrême.
Le Larron te priant fut écouté de toi :
La priere & l'amour ont un charme ſuprême;
Tu m'as fait eſperer même grace pour moi.

Je rougis, il eſt vrai, de cet eſpoir flateur :
La honte de me voir infidelle & menteur,
Ainſi que mon peché ſe lit ſur mon viſage.
J'inſiſte toutefois, & n'aurai point ceſſé,
Que ta bonté mettant toute choſe en uſage,
N'éclate en ma faveur, & ne m'ait exaucé.

Fais qu'on me place à droite, au nombre des brebis.
Separe-moi des boucs reprouvez & maudits.
Tu vois mon cœur contrit, & mon humble priere;
Fais moi perſeverer dans ce juſte remords :
Je te laiſſe le ſoin de mon heure derniere ;
Ne m'abandonne pas quand j'irai chez les Morts.

LA LIGUE DES RATS.

UNe Souris craignoit un Chat,
Qui dés long-temps la guettoit au passage.
Que faire en cet estat ? Elle prudente & sage,
Consulte son Voisin ; c'étoit un maistre Rat
Dont la Rateuse Seigneurie
S'étoit logée en bonne Hostellerie,
Et qui cent fois s'étoit vanté, dit-on,
De ne craindre de Chat ni Chate,
Ni coup de dent, ni coup de pate.
Dame Souris, lui dit ce Fanfaron,
Ma foy, quoique je fasse
Seul je ne puis chasser le Chat qui vous menace
Mais assemblons tous les Rats d'alentour,
Je lui pourray jouër d'un mauvais tour.
La Souris fait une humble reverence,
Et le Rat court en diligence.
A l'Office, qu'on nomme autrement la Dépense,
Où maints Rats assemblez

Faiſoient aux frais de l'Hoſte une entiere bombance.

Il arrive les ſens troublez,
Et tous les poumons eſſouflez.
Qu'avez-vous donc, lui dit un de ces Rats ; parlez.
En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
C'eſt qu'il faut promptement ſecourir la Souris,
Car Raminagrobis
Fait en tous lieux un étrange carnage.
Ce Chat, le plus diable des Chats,
S'il manque de Souris, voudra manger des Rats.
Chacun dit, il eſt vray. Sus, ſus, courons aux armes.
Quelques Rates, dit-on, répandirent des larmes,
N'importe, rien n'arreſte un ſi noble projet,
Chacun ſe met en équipage ;
Chacun met dans ſon ſac un morceau de fromage,
Chacun promet enfin de riſquer le paquet.
Ils alloient tous comme à la Feſte,
L'eſprit content, le cœur joyeux.
Cependant le Chat plus fin qu'eux,

Tenoit déja la Souris par la teste.
Ils s'avancerent à grands pas
Pour secourir leur bonne Amie.
Mais le Chat qui n'en demord pas
Gronde, & marche au devant de la Troupe ennemie.
A ce bruit, nos tres-prudens Rats
Craignant mauvaise destinée,
Font, sans pousser plus loin leur pretendu fracas,
Une retraite fortunée.
Chaque Rat rentre dans son trou,
Et si quelqu'un en sort, gare encor le Matou.

LE THESAURISEUR ET LE SINGE.

UN homme accumulant, (on sçait que cette ardeur
Va toûjours jusqu'à la fureur.)
Celui-cy ne songeoit que ducats & pistoles.
Quand ces biens sont oisifs, je tiens qu'ils sont frivoles.

Pour ſeureté de ſon Treſor
Noſtre Avare habitoit un lieu dont Amphitrite
Défendoit aux Voleurs de toutes parts l'abord.
Là, d'une volupté, ſelon moy fort petite,
Et ſelon lui fort grande, il entaſſoit toûjours.
Il paſſoit les nuits & les jours
A compter, calculer, ſupputer ſans relâche;
Calculant, ſupputant, comptant comme à *la* taſche;
Car il trouvoit ſouvent du mécompte à ſon fait.
Un gros Singe, à mon ſens plus ſage que ſon Maiſtre,
Jettoit quelques doublons ſouvent par la feneſtre
Et rendoit le compte imparfait.
La Chambre bien cadenaſſée
Permettoit de laiſſer l'argent ſur le Comptoir.
Un beau jour, Dom Bertrand ſe mit dans la penſée,
D'en faire un ſacrifice au liquide Manoir.
Quant à moy, lors que je compare
Les plaiſirs de ce Singe à ceux de cet Avare;
Je ne ſçay bonnement auquel donner le prix.
Dom Bertrand gagneroit prés de certains eſprits,

Les raiſons en ſeroient trop longues à déduire.
Un jour donc l'Animal qui ne ſongeoit qu'à nuire,
S'il n'euſt ouy l'homme rentrer
Euſt jetté, ſans conſiderer
L'eſtime que l'on fait des biens de cette eſpece,
Tous ces beaux ducats piece à piece.
Il les euſt fait voler tous juſques au dernier
Dans le goufre enrichi par maint & maint naufrage.
Dieu veüille preſerver maint & maint Financier,
Qui n'en font pas meilleur uſage.

LES DEUX CHEVRES.

LEs Chevres ont une proprieté.
C'eſt qu'ayant fort long-temps brouté
Elles prennent l'eſſor, & s'en vont en voyage
Vers les endroits du paſturage
Inacceſſibles aux Humains.
Eſt-il quelques lieux ſans chemins,
Quelque Rocher ou Mont pendant en precipices,
Meſdames s'en vont là promener leurs caprices

Rien ne peut arrester cet Animal grimpant.
Deux Chevres donc s'émancipant,
Toutes deux ayant patte blanche,
Quitterent certain Pré. Chacune de sa part
L'une vers l'autre alloit pour quelque bon hazard.
Un Ruisseau se rencontre, & pour Pont une planche.
Deux Bellettes à peine auroient passé de front
Sur ce Pont.
D'ailleurs l'Onde rapide & le Ruisseau profond
Devoient faire trembler de peur nos Amazones.
Malgré tant de dangers, l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche, & l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir avec LOUIS LE GRAND,
PHILIPPE quatre qui s'avance
Dans l'Isle de la Conference.
Ainsi s'avançoient pas à pas,
Nez à nez, nos Avanturieres,
Qui toutes deux estant fort fieres,
Sur le milieu du Pont ne se voulurent pas

L'une à l'autre ceder, ayant pour Devancieres
L'une, certaine Chevre au merite ſans pair,
Dont Polipheme fit preſent à Galatée,
Et l'autre, la Chevre Renalthée,
Par qui fut nourri Jupiter.
Faute de reculer leur chute fut commune,
Toutes deux tombérent à l'eau.
Cet accident n'eſt pas nouveau
Dans le chemin de la Fortune.

LE JUGE ARBITRE, L'HOSPITALIER, ET LE SOLITAIRE.

TRois Saints également jaloux de leur ſalut,
Portez d'nn même eſprit, tendoient à même but.
Ils ſuivirent pourtant des routes bien diverſes.
Tous chemins vont à Rome; ainſi nos Cancurrens
Crurent pouvoir choiſir des ſentiers differens.

L'un troublé des ſoucis, des longueurs, des traverſes,
Qu'en appanage on voit aux procez attachez,
Se fit Arbitre né. L'homme pour ſes pechez
Se condamne à plaider la moitié de ſa vie.
La moitié ? les trois quarts, & bien ſouvent le tout.
Le Conciliateur crut qu'il viendroit à bout
De guerir cette aveugle & perverſe manie.
Le ſecond de nos Saints choiſit les Hôpitaux.
Je le loüe, & le ſoin de ſoulager les maux
Eſt une charité que je prefere aux autres.
Les Malades d'alors eſtant tels que les noſtres,
Donnoient de l'exercice au pauvre Hoſpitalier.
Chagrins, impatiens, & ſe plaignant ſans ceſſe,
On les entendoit s'écrier,
Il a pour tels & tels un ſoin particulier,
Ce ſont ſes Amis, il nous laiſſe.
Ces propos n'étoient rien au prix de l'embarras,
Où ſe trouva reduit l'Appointeur des débats,
Nul ne lui ſçavoit gré ; l'Arbitrale Sentence
Toûjours ſelon leur compte inclinoit la balance.

De semblables discours rebutoient l'Appointeur.
Il court aux Hôpitaux, va voir le Directeur.
Tous deux ne recüeillant que plainte & que murmure,
Pour ne poiut retomber dans ce qu'ils ont souffert,
Cherchent à s'établir dans le fond d'un Desert.
Là, sous d'apres rochers, prés d'une source pure,
Lieu respecté des Vents, ignoré du Soleil,
Ils trouvent l'autre Saint, lui demandent conseil.
Mes Amis, leur dit-il, demandez-le à vous même.
Qui mieux que vous sçait vos besoins ?
Apprendre à se connoistre, est le premier des soins
Qu'impose à tous mortels la Puissance supreme.
Vous estes-vous connu dans le monde habité ?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité ;
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extreme.
Troublez l'eau, vous y voyez-vous ?
Agitez celle-cy, comment nous verrions nous ?
La vase est un épais nuage
Qu'aux effets du Cristal nous venons d'opposer.
Mes Freres, dit le Saint, laissez-la reposer,
Vous verrez alors vostre image.

Pour mieux vous contenter habitez un lieu coy.
Ainſi parla le Solitaire.
Il fut cru, l'on ſuivit ce conſeil ſalutaire.
Ce n'eſt pas que chacun doive fuir tout employ,
Puis qu'on plaide & qu'on meurt, il faut qu'on ſe propoſe
D'avoir des Appointeurs, & d'autres gens auſſi.
On n'en manque pas, Dieu merci.
L'ambition d'agir, & l'or ſur toute choſe,
N'en font naiſtre que trop pour les communs beſoins
O vous, dont le public emporte tous les ſoins,
Magiſtrats, Princes, & Miniſtres,
Vous que doivent troubler mille accidens ſiniſtres,
Que le malheur abbat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez perſonne;
Si quelque bon moment à ces penſers vous donne
Quelque flateur vous interrompt.
Cette leçon ſera la fin de ces Ouvrages.
Puiſſe-t'elle eſtre utile aux ſiecles à venir!
Je la preſente aux Rois, je la propoſe aux Sages:
Par où ſçaurois-je mieux finir?

EPITAPHE DE M. DE LA FONTAINE.

Faite par luy-mème.

JEan s'en alla comme il estoit venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les Tresors chose peu necessaire.
Quant à son temps, bien le sçut dispenser.
Deux parts en fit, dont il souloit passer
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

FIN.

